

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

**Constantin, Antoine. Brief traité de la pharmacie provinciale et familiere : suivant laquelle la Medecine peut estre faicte des remedes qui se treuvent en chasque province, sans qu'on soit contraint les aller mandier ailleurs. Dressé et fait vulgaire par M. Antoine Constantin, D. en Medecine à Aix en Provence**

*Lyon, Thibaud Ancelin, 1597.  
Cote : 30461*



**(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)**  
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?30461>

BRIEF TRAICTE'  
DE LA  
PHARMACIE  
PROVINCIALE

ET FAMILIERE:

Suiuant laquelle la Medecine peut estre faite  
des remedes qui se treuent en chaque  
prouince, sans qu'on soit contrainct  
les aller mandier ailleurs.

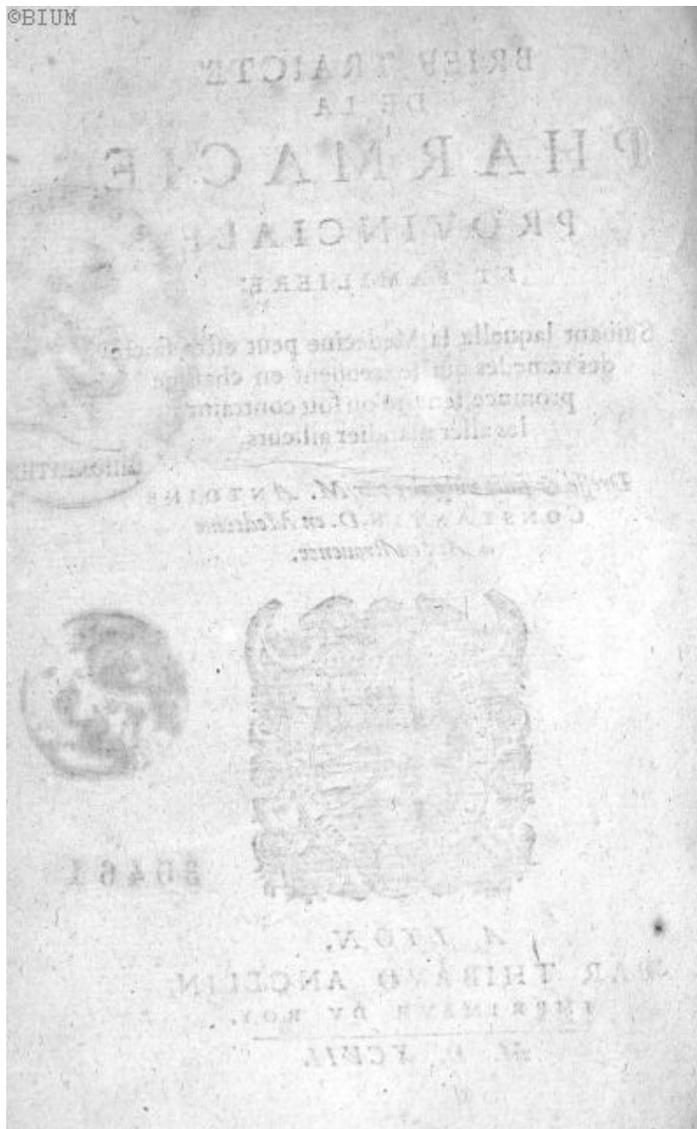
Dresse & fait vulgaire par M. ANTOINE  
CONSTANTIN, D. en Medecine  
à Aix en Prouence.



30461

A LYON,  
PAR THIBAUD ANCELIN,  
IMPRIMEUR DV ROY,  
M. D. XCVII.







A MES SEIGNEURS

DE LA COVR DE PARLE-  
ment de Prouence.



Es Seigneurs c'est l'ordi-  
naire des hommes qui font  
profession des lettres, prin-  
cipalement de ceux qui re-  
celent beaucoup plus à l'in-  
terieur qu'ils n'en portent  
au front, d'estre long temps  
suffoquez & cōme enseuelis parmi les tenebres  
des plebees, si quelque grand personnage ne les  
soustiene & leur soustienne le menton. C'est quasi  
aussi l'ordinaire entre ceux qui courent en mes-  
me lice, de mesdire & detracter des labeurs &  
actiōs d'autrui. Et c'est pour autāt qu'un chaf-  
cun desirant sa renommee nager au dessus &  
gagner le haut, tasche par tous moyens mettre  
à fons & enseuelir la memoire non seulement  
de ses contemporains, mais voire mesme de ses  
antecessurs. Peu s'en est falu que ceste enuie ne

vous aye priuez des œures du diuin Platon, les  
 idees duquel le mirent à la malegrace d' Aristote  
 ayant alors le vent en poupe & poussé de la  
 faueur du grand Alexandre. Ce vice a faict que  
 nostre medecine a perdu les escrits d'un Hero-  
 phile, d'un Crisippe, d'un Diocle, d'un Prodi-  
 que, d'un Praxagore, d'un Erasistrate, d'un  
 Themisso, d'un Thessale & d'une infinité d'au-  
 tres qui sans doute l'eussent de beaucoup illu-  
 stree & augmentee. Les liures de nostre Hippo-  
 crate pleins de saine doctrine, eussent passé le  
 mesme hasard, ne fust qu'ils tumberent entre les  
 mains de Galen, qui soustenu lors des Empereurs  
 Romains, contendoit la primauté contre ceux de  
 son temps, en interpretant & dilatant l'anciēne  
 & obscure doctrine de son Hippocrate. Si donc  
 les detractions ont eu tant de pouuoir sur les  
 œures de tant & tant de renommez person-  
 nages, que doibs-ie esperer de ce petit surgeon,  
 sinon de le voir assailli par les morsures empe-  
 stees de plusieurs mesdisans, plus adōnez à de-  
 traicter du labeur d'autruy, que diligens & cu-  
 rieux de mieux faire. Ce m'est tout vn, mes Sei-  
 gneurs, pourueu que la gloire de Dieu & utilité  
 publique (lesquelles ie me suis seulement propo-  
 sees) soyent à iceluy cōioinctes, & qu'il vous plai-  
 se de fauoriser ce tresriche, tresiuste & tresequi-  
 table

table deſſein. Ce que à bon droit ie m'eſtois promis longz temps deuant l'entrepriſe, m'aſſeurant que tels meſdisans & mal affectionez aux labours d'autruy, conſiderans les merites & grandeurs de voſtre tres-auguſte compagnie, pleine d'humanité, de doctrine, de prudence, de pieté, de foy & de religion ſont enſemble: ſeront contraincts poſer les armes & caler les voiles, le voyét eſclos ſoubs la protection & ſauuegarde, de ce tres-illuſtre & royal ſenat. Prenez donc, mes Seigneurs, en gré, ie vous ſupplie tres-humblement, ce qui vous eſt offert de la part de celuy qui vous reuere, vous honore, vous admire, & qui vous ſouhaitte à tous le comble de toute felicité.

Vostre à iamais tres-humble  
& tres-obeiſſant ſeruiteur,

A. CONSTANTIN.

\* 3



ADVERTISSEMENT  
au Lecteur.

**N**E pense pas, ami lecteur, cōbien que ce traicté semble s'adresser seulement aux Prouvéçaux, qu'il ne soit aussi basti pour toutes les prouinces de la France, & ne se puisse encores estendre plus loing. L'auteur l'a fait vulgaire & dédié à son pays pour le desir qu'il a de profiter à sa republique, & à ceux parmi lesquels il exerce la medecine, & encores pour inciter les autres de sa profession de faire le semblable chacun en son pays, estimant que les principes & axiomes fondemens de la medecine (desquels il ne se despart aucunement) peuuent aussi bien estre verifiez par l'vsage & application des remedes domestiques & prins de nostre creu, que par ceux qu'on va mandier ailleurs parmi les estrangers.

S V R



# SVR LA PHARMACIE

PROVINCIALE ET FAMILIÈRE

de M. Antoine Constantin,  
D. en Médecine.

## SONNET.

Amoureux Apollon, ta suppliante voix  
 Faisoit en ces mots, ie te sàcre les plantes,  
 Lors qu'à jeunes rameaux, tu vis changer les plâses  
 Qui verdissent ton front, ta lyre, & ton carquois.  
 Ton cher fils, Apollon subit pareilles loix,  
 Constantin est espris de nos ames fuyantes,  
 Embasme de nectâr leurs escorces mourantes,  
 Les transforme, & iouyt de leur estre François.  
 Je crains, qu'un Dieu ialoux ne retranche son âge,  
 Sa main prinse Caron de l'importun naulage,  
 Éaque aux châps herboux n'attent plus le mortel.  
 Je ne desire pas qu'il devienne Epidauré,  
 Mais vieillard qu'il desloge, ainsi que le Centaure,  
 A qui, mesmes les Dieux redressent un autel.

DE-GALLAVP.

AVTRE SONNET SVR  
le mēme sujet.

*Dites nous Indiens qui vous rend estonnez,  
Quelle est vostre douleur? Quoy vos drogues moisis  
Ainsi qu'au parauant ne seront plus choisies,  
Ny vos fruits abuseurs dans nos hautes tramez?  
Dites nous Indiens vous qui nous mainez  
Quelle, quelle fureur tient vos ames saisies,  
Qui lasche à vos esprits ces folles phrenesies  
Qui de mille malheurs vous iement enchenez?  
Je le sçay, vous n'auex earessé la vicillesse  
Du cher fils d' Apollon, qui despitte vous laisse  
Pour se rendre aussi tost nostre amé iardinier.  
Il domestique à tous les cayers de ce liure  
Qui resserroit l'esprit du simple familier,  
Du simple qui sans fin nos corps fera reniure.*

N. Perrin Aduocat en Parlement.

Autre Sonnet sur l'anagramme de  
l'auteur, par le mēme.

*Hippocrate nous rend par mille & mille escrits  
De son diuin sauoir vn diuin tesmoignage,  
Et pource son renom florira d'aage en aage,  
Hommage sainclement des plus doctes esprits.  
Le fils de Coronide a doctement appris  
Sous le docte Chiron, & cest apprentissage  
Comm' il le fit chenu, il le rendit si sage  
Qu'il rauit à son maistre & la gloire & le pris.*

L<sup>e</sup>

*Le Pergame divin chasse-mal de l'Asie,  
 Presque de tous ces deux rend la gloire moisie,  
 Qui c'est aussi soy-mesme en son art surmonie.  
 Nul d'eux eut toute-fois l'autorité si grande,  
 Que nostre Constantin, que des lors qu'il commande  
 Aux malades il donne incontinent santé.*

### Autre Sonnet sur ladite Pharmacie.

*Fidelles gardiens du recours de la vie,  
 Sacres-saincts heritiers de l'Epidaurien,  
 N'allez plus outre mer rechercher nostre bien,  
 Ny relisez plus tant les secrets d'Arabie.  
 Ce liure seul pourra contenter vostre envie  
 Sans relire sans fin le divin Galien,  
 Et fournira pour vous & au Pharmacien  
 Le rheubarbe & la casse en vostre champ sortie.  
 Cacochemes François vous en estes aussi,  
 Et vous ô Prouençaux lisez ce liure icy,  
 Car sur tout c'est pour vous qu'il est mis en lumière.  
 Ce Constantin sans coust autre que son travail  
 Vous redonne santé par vostre propre esmail,  
 Et retrenché le cours de l'onde mariniere.*

**B. BERNARDI** Aduocat au  
 Parlement de Prouence.

*Nec flamma nec ferro.*

\*

5



IN LIBRVM D. CONSTANTINI  
Doct̄oris Med. Aquensis de abro-  
gandis exoteris medicam,

C A R M E N.

**H**Yppocratis quōdā deuicta potētibus armis  
 Mors penē inuictum cesserat imperium,  
 Sæpè suo doluit frustratam pondere cymbam  
 Terribili stygias, qui rate sulcat aquas:  
 Et penitus nullis accrescere manibus umbras  
 Deslesset cui fors tertia regna dedit,  
 Si non sparsa forent totum quærenda per orbem  
 Pharmaca, quæ nostræ iura salutis habent:  
 Ast dum serus Arabs lacrymas, absynthia Pôtus,  
 India dat nardum serius ipsa suum,  
 Dum reliquæ gentes medicos spoliantur in vsus,  
 Venit & è longis herba petita plagis:  
 Copia sera datur Medico post fata medendi,  
 Materia gnaras destituente manus:  
 Et pretium auectæ longinquo è limite mercis  
 Diuitibus æquè est, pauperibusque graue:  
 Morsq; vetus reparat toto conamine regnum,  
 Insurgitq; nouis imperiosa minis.  
 Heu quoties cecidit letho detrusus ad orcum  
 Implorans vanis quæstibus æger opem;  
 Qui nunc spectaret iucundum lumen & auras  
 Cerneret & sobolis tempora longa suæ:  
 Si non vana fides medicos lussisset inertes,  
 Pharmaca è longinquis esse petenda locis:  
 Omnibus

Omnibus haud terris nasci foeliciter herbas  
 Omnes, queis nostra est restituenda salus.  
 Hactenus at stultas error caligine mentes  
 Luserit hic mortis tristia regna iuuans.  
 Non ita delusus posthac nece concidet orbis:  
 Est cum morte liber, qui noua bella gerat.  
 Ille tuus liber est ô Constantine furenti  
 Qui saua iniiciet fortia vincla neci:  
 Ille inquam liber est, qui fert noua lumina mûdo,  
 Atq; vetustatis nubila caeca fugat:  
 Qui docet, antiqui, quod non videre parentes,  
 Non videre, suis nec docuere libris.  
 Namq; probat cûctas producere germina terras,  
 Quæ possint Medicis vsibus esse satas;  
 Maxima tutanda pandit compendia vita,  
 Et breuius monstrat nosce salutis iter:  
 Imminuit sumptus, vitæ communia iura  
 Seruandæ diti pauperibûsq; facit:  
 Intentas auido quærendis remige succis  
 Frustra, mille rates in statione tenet,  
 Quas fera tempestas alio merfisset in orbe  
 Longius à patria, pignoribûsq; suis.  
 Inuidus ergo tibi tenebris quid condis opacis  
 Tantum opus, & nihili publica damna facis?  
 Dignus luce frui liber est vitaq; perenni  
 Quo noua lux mundo, vitâq; longa datur.

*Tuus discipulus,*

LYDOVICVS TILIANVS.



## P R E F A C E .

**N**OTRE tous les arts & sciences qui sont eslongnees du deshonneſte & ſordide gain, la medecine ſemble ſeulement ſe pouvoir glorifier d'auoir la certitude & ſtabilite immuable : car eſtant dependante de la philoſophie naturelle, elle contemple, admire & lit comme dans vn tableau au theatre de la nature la maieſte, la puiſſance, la bonte & la ſapience de Dieu createur de toutes choſes. La nature ſeuil appui de la medecine eſt à bon droit eſtimee l'idee & le miroir de tous les arts, inuentions & industries humaines, de laquelle celles qui ſe deſpartent & ſ'eſloignent tant ſoit peu, ne peuuent aucunement auoir ceſte certitude : & c'eſt pourquoy on la proclame la moderatrice & la regle de tous les arts pour la vulgaire propoſition, ars imitatur Naturam. Et combien que cela ſoit en general de tous les arts, ſi eſt-ce que ceſte imitation ſe void plus clairement & plus parfaitement obſeruee en la medecine, qu'en aucun autre : Car en quoy ſauroit on mieux contrefaire les ceuures de Nature, qu'en reſtituant la ſante à l'homme chef d'ceuvre de la Nature ; & le rendre, en tant que faire ſe peut, en telle integrite que naturellement il auoit eſte compoſe. Les loix quoy qu'elles ſemblent auoir ce fondement, ſi n'ont elles pas telle ſtabilite, d'autant qu'elles ſont la plus part dependantes des

des volontez humaines, qui sont pleines d'inconstances  
& mutabilitiez. L'art militaire n'a pas cest obiet non  
plus que l'industrie & inuention de misionner les ve-  
nins, d'autant qu'elles tendent à deff. re les hommes &  
ruiner leur naturelle structure, plustost qu'à les conseruer  
& restituer en Nature. Ceste certitude des choses natu-  
relles est tresgrande aux corps celestes, car en leurs cours  
& mouuemens nous obseruons un merueilleux ordre,  
aux reuolutions des années, des mois, des iours, des heu-  
res & moments. T. sinons de ceste stabilité immuable  
sont aussi les elemens, les saisons, la propagation des  
plantes, la production des fruits, la generation des ani-  
maux. Bref tous les effectz qui reüssissent de la Nature  
par ceste tres feconde voix de son aubeur. *Producat  
terra herbam virentem, crefcite & multiplicami-  
ni & replete terram*, demonstrent que toutes choses  
se font en Nature avec ordre, pois & mesure. Nous  
donc ne faillirons en rien si estans appuyez sur ceste fru-  
ctifiance & vniuerselle voix, à l'imitation de Nature,  
nous employons & mettons en vsage, pour la restaura-  
tion de la santé, les remedes qu'elle a produit, & quasi  
en un mesme lieu & en vne mesme ventree engendrez  
avec les malades. A cecy ont visé ceux qui ont ietté les  
premiers fondemens de nostre medecine, laquelle ils ont  
assuree sur des propositions vniuerselles & inexpugna-  
bles, la verité & certitude desquelles a esté comme es-  
clarcie & apprenuee par les applications des facultez  
agissantes aux passives, des matieres les plus prochai-  
nes, plus domestiques & plus famillieres qu'ils pouuoÿt  
promptement choisir. De cecy sont tesmoins ires-suffi-  
sans les escrits des Grecs & Arabes medecins anciens,  
desquels de main en main la medecine est venue ius-  
ques

ques à nous, & si bien conseruee en son entier, que tous ainsi que par nous rien n'a esté adionsté, diminué, ny changé de ce qu'appartient aux propositions fondamentales: aussi sommes nous si exactes observateurs de leurs ordonnances, que nous n'estimons point ceux la faire bien la pratique qui ne les suivent de point en point, & n'y employent leurs receptes. Et combien que nous ayons retenu des anciens Grecs quelques medicamens, comme la theriaque d'Andromach, l'emplastre phenicinum & la hiera de Galen & c. Si est-ce que les Arabes & leurs fauteurs, en ce qui apparitét aux medicamens, ont si bien gagné le dessus que nous voyons encores auourd'huy le mesme Galen, Aëce, Oribase, Trallan, Paul Aeginette estre postposéz à Auicène, à Rbasis, à Aliabac, à Auenzoar, à Mesué, à Albuerase: de sorte que leurs drogues sont si bien employees presque par toute la Chrestienté qu'elles semblent auoir esté faictes plus pour nous que pour eux, tout ainsi que les sçaitz auteurs semblent plustost auoir escriu & experimenté leurs simples pour les estrangers, que pour ceux de leur nation. Il est certain que si tels rares personages & exactes inquireurs des secrets de Nature tã Grecs que Latins eussent escriu & fait la medecine aux prouinces de la France, qu'ils n'eussent employé ny prescript autres medicamens que ceux qui se peuuent trouuer en France. Ceste consideration conuee des long temps en mon estomach, m'a fait en fin ietter aux champs, & mettre la main à ce labeur, lequel alors me sembla de si peu de merite, que ie n'eusse osé le mettre en lumiere. n'eust esté que plusieurs de mes amis ont gagné ce point sur moy, me remonstrans que le public pourroit auoir interest à telles defiances. A cela m'a incité aussi beaucoup l'esperoir que  
 i ay

*i' ay que ce suiet qui n'a esté encores exactement touché, sera plus diligemment manié & mené à perfection ( de laquelle il est ires-capable ) par quelque autre amateur de sa republique , & plus docte & mieux versé en ces choses que ie ne suis. Celuy qui sans passion voudra estre iuge de ce fait, estimera que ie suis bien fondé, & que ma cause est favorable, d'autant que les escrits de ceux cõtre lesquels ie plaide m'ont fourni de pieces & defences.*



TABLE DES CHAPITRES  
 contenus aux trois Liures de la premiere  
 partie de la Pharmacie  
 Prouvinciale.

LIVRE I.	
Ch. I. <i>Qu'en chascque prouince la Medecine peut &amp; doit estre faicte des remedes qui y sõt nourris, &amp; que lon n'a aucune necessitè de les aller chercher ailleurs.</i>	page 1
II. <i>Que la Pronence est fournie de tous les simples necessaires pour la guarison des maladies qui peneüt aduenir.</i>	12
III. <i>Qu'en ce pais peüuent estre treuuez plusieurs medicamens propres pour purger toutes les humeurs.</i>	21
IIII. <i>Que nous pouuons faire la medecine sans le sucre.</i>	27
V. <i>De la preparation des medicamens, desquels est faicte mention cy apres.</i>	34
VI. <i>Du cocõbre sauuaige.</i>	40
VII. <i>De la catapuce.</i>	45
VIII. <i>Du tithymale.</i>	50
IX. <i>De la thymelea &amp; chamelea.</i>	54
X. <i>De l'ellobore.</i>	58
XI. <i>Du turbitib.</i>	64
XII. <i>De la flamme ou glayent.</i>	68
XIII. <i>Du sureau, &amp; hieble.</i>	71
XIIII. <i>De la brionia ou colsuree.</i>	73
	XV.

XV.	De la laureole.	77
XVI.	Du pied de veau.	79
XVII.	De la geneste.	82
XVIII.	De l'aristolochie.	86
XIX.	De l'oignon marin.	88
XX.	Du chou marin.	91

## LIVRE II.

## DES MEDICAMENS qui purgent sans faire aucune violéce ou bien peu au corps humain.

I.	De la diuision des medicamens en quelques especes & differences.	95
II.	De la frangula.	98
III.	Des roses.	102
III.	Des violettes de Mars.	109
V.	De l'epithyme ou goutte d'athym.	112
VI.	De l'absinthe.	115
VII.	De la fumeterre.	117
VIII.	De la mercuriale.	120
IX.	Des clochettes.	122
X.	Du carthame ou saffra bastard.	124
XI.	Du polipode.	127
XII.	De l'agaric.	130
XIII.	Du cabaret ou asaron.	133

## LIVRE III.

## DES MEDICAMENS, qui outre ce que ils purgent le corps, ont aussi quelque pouuoir de le nourrir.

I.	De la diuision des alimens.	136
II.	Du pain.	140
III.	Des lentilles.	145
III.	Du fœnugrec.	150
V.	De la manne.	152
VI.	Du petit lait, autrement appellé la mesgue.	157
VII.	Du ius du coq enuieilli.	162
VIII.	Des prunes.	167
IX.	Des figues.	171
X.	Des raisins.	174
XI.	Des cerises & meures.	179
XII.	Des melons & cocombres.	184
XIII.	Des oignons domestiques.	187
XIII.	Des bettes.	190
XV.	Des arroches & blettes.	193
XVI.	Des espinars.	196
XVII.	Des chous.	198



PREMIERE PARTIE  
DE LA PHARMACIE

PROVENÇALE.

*Qu'en chasque Prouince la Medecine peut & doit estre faiçte des remedes qu'y sont nourris, & que nous n'auons aucune neceſſité de les aller chercher ailleurs.*

CHAPITRE I.



LA Medecine, eſtant le plus grand & plus ſigné benéſice (après eeluy de la creation & redemption) que Dieu ait eſlargi aux humains, a ſes facultez tant riches & abondantes, que elles s'eſtendent par tout l'vniuers, profondent les entrailles de la terre. fendent les abîmes des eaux, & montent par deſſus les nuees. Si que par tout, touſiours, & de tout ce que le monde eſt orné & rempli, elle treuve dequoy entretenir & reſtaurer la ſanté des hommes, qui eſt le principal but auquel ſon auheur l'a eſtablie. Auſſi eſtoit-il très-conuenable à la grandeur d'un tel

A

ouurier, & de la chose meſme, que l'ayant ordonnee pour la neceſſité : & à icelle (ou pour eſtre recogneu des hommes, ou bien pour les faire entrer en la cognoiſſance d'eux meſmes) les ayant tous ſoubmis, leur fuſt donné en tous lieux le moyen de s'en ſecourir & ſoulager. Ainſi que leur ayant attiré vn feu continuellement deſtruiſent l'huile radical de leur vie, & reueſtus d'vne molleſſe offenſable, tant par les rigoureuſes qualitez de l'air, que par vne infinité d'autres ineuitables externes iniures, ne leur reſuſe en aucun endroit les alimés pour reparer, tant qu'il eſt poſſible, la perte dudit humeur radical, ny les matieres & engins pour abatre leſdites iniures.

Nous ſeulement en ces contrees, entre tous les miniſtres d'vne choſe ſi ſaincte, auons voulu (non ſans lamentable perte de pluſieurs, tresgrand intereſt de la choſe publique, & grieue offenſe enuers les dieux) auons, di-je, voulu arceſter l'immenſité de ceſte largeſſe, & relegué le pouuoir de ſes plus beaux & rares effets, aux plus eſloignees prouinces, & reputé les noſtres deſnuées, veſues & ſteriles. Dequoy ſommes autant iuſtemēt moquez & blaſmez de ceux qui peuuent tant ſoit peu exactement iuger des choſes, comme les autres qui ont l'adminiſtration de la republique, ſemblēt vituperables, ne nous en auoir (ainſi que iadis les Romains par moindre occaſion) exilez & bannis, quoy que ne ſoit pas vray que les Medecins ſoyent eſté chaffeſ de Rome. Car outre le blaſpheme qui eſt directement prononcé contre le Tout puiffant, c'eſt l'eſtimer imprudent,

imprudent, & plus foucieux des animaux irraisonnables, (& iusques aux plus contemptibles, il a baillé par tout les remedes necessaires & oportuns) que des hommes, pour l'utilité & seruice desquels, non seulement iceux, mais encores la terre, le ciel, & iusques aux Anges ont esté créés. Outre dis-je, qu'il est absurde de penser que le souuerain medecin, (luy qui par sa misericorde accoustumee nous afflige de maladies corporelles, pour nous rendre soigneux de la guarison de nos ames languissantes, par les pechez que nous commettons contre sa majesté, & de recourir aux medecins comme dispensateurs de tant de beaux & bons remedes, que la nature, laquelle Platon appelle *diuinitatis instrumentum*, produit) soit si illiberal, qu'estans les hommes pecheurs, & par consequent subiects à beaucoup d'infirmité, il ne leur baille en tous lieux lesdicts remedes. Et qu'il vueille estre si mal representé par les choses naturelles, lesquelles (comme dict le mesme Platon) seruent de portraits & exéplaires aux effects de la diuinité.

*In Tymao.*

Nous sommes asseurez par l'expres témoignage de l'escriture sainte, que la medecine a esté faicte indifferemmét pour tous, & qu'à ceste raison la terre a esté benie: affin qu'estant rendue féconde par telle benediction, elle nous produise à tous, & en tous endroits les medicamens necessaires. L'Ecclesiaste môstre assés clairement, que les medicamens viennent à suffisance en toutes contrees, quand il dict que d'iceux les hommes sages se seruiront, & secourrôt en leurs

*Ecclesiast.  
chap. 38.*

necessitez. Autrement puis qu'il n'y a que les riches qui puissent fournir aux frais, & recourir les drogues de si loing aporcees, ceux qui n'ont dequoy les achepter, ne pourroyét, (ô grande absurdité) estre appellez prudens. Dauantage cela peut estre plus clairement verifié, en ce que nostre Seigneur n'a fait que bien peu de choses pour la nourriture des hommes : & toutesfois il n'y a rien de créé par son infinie puissance en cest vniuers, depuis la region eleméaire iusques au centre de la terre, qui ne puisse seruir à la medecine pour la guarison de nos infirmités & pour la conseruation de nostre santé. Tellement que non seulement toutes autres choses, tant animees que inanimees, mais aussi les hommes mesmes, c'est à dire leur chair & graisse, est encores aux hommes medecinale. Et qui plus est les excremens & superfluités du mesme homme, ou de quelque membre d'iceluy, peuuent estre employez pour la guarison du corps & des membres du mesme homme.

C'est merueille que nous qui faisons profession d'espellucher, contempler & admirer de plus pres les effets de la nature, ayons tant voulu retrancher de sa gloire : veu qu'au contraire (& sans sortir de ce subiect) nous la voyons iusques là soigneuse, que de produire copieusement en chasque region les remedes des maladies auxquelles les hommes sont plus particulierement subiects : voire aux maux qui seroyent le plus souuét incurables, sans prompt secours (comme sont les picqueures & morsures des bestes venimeuses,

meufes, ferpens, fcorpions, chiens enragez) nous donner noſtre propre & prompte ſaliue, noſtre vrine, & les meſmes animaux ou parties d'iceux, pour y eſtre medicablement applicquez.

C'eſt encores plus eſmerueillable, que nous nous eſtimions indigents de remedes, depuis que les ruſtiques & les ſimples femmelettes en preſchét & en cognoiſſent la terre par tout tres-abondante: & que pis eſt, de ne nous en ſeruir, puis qu'eux ordinairement & en toutes leurs infirmitéz (combien que non ſans peril, à faute de les ſçavoir preparer) s'en ſeruent & mediquent.

Les Medecins qui nous ont deuançé, qui avec gloire ont fait la medecine, & deſquels nous nous honorós d'eſtre dictés diſciples, n'ont deſdaigné les remedes que leurs terres produiſoyét, ni paſſé leurs confins, pour en preferer d'autres, à ceux qui croiſſoyét en leurs contrees. Tellement qu'en leurs admirables & tresrenommees cures, ils ont pluſtoſt employé les leurs que les eſtrangers remedes.

Noſtre Dieu meſme en la compoſitió de l'on-<sup>Exod. cha.</sup> guent tant precieux & aromatique, ( duquel il<sup>30.</sup> vouloit que le grád Pontife fuſt oingt) mit-il en peine Moyſe d'aller chercher aux terres loingtaines & eſtranges les ingrediens, ou s'il ne ſe contenta de la cacia, de la mirrhe, & du cinamóme, qui ſont drogues qui ſe treuvent ſur le lieu?

Moyſe pour chaffer l'amertume des eaux &<sup>Exod. cha.</sup> les rendre potables, manda-il ſes droguiſtes aux<sup>15.</sup> Antipodes ( comme nous faiſons à tout propos)

plustost que d'experimenter la vertu de l'arbre voisin du fleuve?

*Liv. 4. des Rois ch. 2.* Elisee, mundifia-il les eaux de Iericho avec autre drogue, qu'avec celle qui est en chasque maison viuelle & familiere, assavoir avec le sel?

*Chap. 11.* Thobie le ieune pour curer la cecité de son pere, de quel collyre, ou de quelles autres drogues vfa-il en ceste operatió, que du fiel du poisson, qu'il pescha dans le fleuve voisin?

*Liv. 4. des Rois ch. 20.* Esaye ne fit-il pas la cure admirable, d'amener à cicatrifation l'vlcere maligne du Roy Escchias, avec le cataplasme, faict des seules figues?

*Chap. 14.* Daniel pour empoisonner le Dragon pestrit-il ses pilules, qu'avec choses viles, & aisées à recouurer, qui sont la poys, la graisse, & le poil?

Toutes lesquelles operations, & plusieurs autres mentionnees en la sainte escripture, pourroyent estre estimees du tout miraculeuses, si quand au bois, l'escripture n'adioustoit, *A ligno indulcata est aqua*, si la vertu du sel n'estoit à tous manifeste, la propriété du fiel du poisson appellé Collionyme ou Hiene, la puissance des figues seches, la force des ingrediens aux dites pilules.

Salomon lequel, selon le tesmoignage de la sacree escripture, n'a rien ignoré de la propriété & vertu des choses medecinales, depuis le cedre iusques à l'hyssope, quels remedes pour l'entretènement de la santé a il ordonnez, que les plus familiers qu'on scauroit excogiter, qui sont la diete, l'abstinence & le vomissement, lors que la repletion est onereuse?

Les Arabes lesquels le plus souuent nous imi-  
tons

tons en practiquant, & suiuant leur dispensaires, noz boutiques pharmatiennes sont dressees) nous monstrent à l'œil, s'il nous faut sortir hors de noz terres, pour exercer nostre art de medecine. Car ores qu'ils soyent les plus copieux entre tous les practiciens, si n'vsurpent-ils autres simples en leurs receptes, ny bastissent leurs grands dispensaires d'autres drogues, que de celles de leur propre país.

Galen nostre palæmon, n'a iamais fait autrement, i'açoit qu'en plusieurs lieux entre ses œures, il fasse mention de beaucoup de simples, qu'il n'auoit pas en main: voulant par cela monstrier, que le Medecin doit estre disposé à practiquer, en toutes parts où il se pourroit treuuer, des medicamens qui se presentent. Car lors qu'il a mis la main à l'œuure, ses escrits tesmoignent, qu'il n'a vsurpé aucuns autres, que ceux du país. Nous luy ferions aussi grand tort, d'estimer, que estant luy venu à Rome, il n'eust sçeu faire la medecine qu'avec les remedes gregaux, ou de Pergame lieu de sa natiuité, & non avec ceux que la terre Italiéne produit: veu mesme, qu'estât luy appellé aux champs, le plus souuét se seruoit des medicamens que le lieu & la saison luy pouuoit fournir. La cure qu'il fit, soy treuuant aux champs chez vn villageois des tophes & nodes, aduenues aux ioinctures, avec le fromage vieux & vermoleu. La playe recente qu'il mena à cicatrisation, avec le seul fromage frais. La playe semblablement, faiçte aux nerfs, qu'heureusement il guarit par la meslange du propolis avec

*Liu. 10. des  
simples.*

*Liu. 3. ch. 2.*

*de la cõp.  
des med.  
selon les  
genres.*

le leuain : & vne infinité d'autres experiences, qu'il a faictes des medicamens vulgaires & familiers, monstrent allés la verité de ma proposition. Brief les tresbeaux & tresprofitables liures qu'il a faits, *de paratu facilibus*, ne semblent pretendre autre chose, que nous persuader, que la terre est en tous endroits pleine de medicamés, & aussi que la multitude de remedes est superflue & vaine, lors qu'en ce que peut estre fait par peu & familiers, nous en employons beaucoup, trop exactement preparez, & avec trop de fraiz recherchez. Ce que Pline a aussi condamné, comme chose ridicule, & plus propre pour enrichir les Apothicaires, que pour donner soulagement aux malades, par ces paroles, *Hinc ex terra nascentibus nata medicina, hæc sola natura placuerat esse remedia parata vulgo, inuentu facilia, & sine impendio, ex quibus vivimus. Postea fraudes hominum & ingeniorum captura, officinas inuenere, in quibus sua cuique homini vanalis promittitur vita. Statim compositiones & inexplicabiles decantantur. Arabia & India in medio aestimatur, vlcerique paruo medicina à rubro mari importatur, &c.* Et en vn autre lieu. *Nos nec Indicarum, nec Arabicarum mercium aut externi orbis attingimus medicinas : non placent remedia tam longè nascentia, non nobis gignuntur, imò ne illis quid. nisi alioquin non venderent, &c.*

Li. 13. ch. 1.

Oribase Medecin non moins excellent qu'ancien, semble n'auoir pas esté moins curieux en la recherche des medicamens. Pour autant que la plus part des œures que nous auons siennes, sont employees, tant à descrire ceux que luy mesme

mesme a experimentez, qu'aux autres, qu'il a receus de la main de ses ancestres. De sorte qu'apres Galen, il se glorifie, d'auoir en toutes oportunittez de temps & de lieux, abondance de remedes. Hypocrate tant honoré des Philosophes (& duquel Galen affirme n'auoir rien ignoré, luy attribuant le titre de diuinité, & de superiorité entre tous les Philosophes, qui a marché par toute la Grece avec admiration de tout le monde,) n'a iamais (ainsi qu'appert en ses ceures) vsurpé les medicamens estrangers. Tant s'en faut que ses ordonnances sont toutes pleines des plus vulgaires & familiers remedes.

*Lib. quod  
animi mo  
res, ca. 7. 8.*

Il est certain & personne ne le scauroit nier, que la terre ne soit par tout pleine, des medicamens alteratifs à toutes intensions : Mais quand à ceux qui sont dediez aux purgations, nos Prouinces (selon l'opinion de plusieurs) en sont destituees: & si en icelles on en treuve quelques vns, ils sont si pleins de malignité, qu'ils ne peuvent estre accommodez à l'vsage des hommes, & de là vient (disent-ils) que la necessité nous contraint, d'aller mandier les estrangers; Dauantage combien que les medicamens, qui sont en vsage par toutes les Prouinces de l'Europe Chrestienne, soyent la plus part Arabesques & Orientaux, on les met neantmoins plustost en besongne, comme ceux desquels on a desia de long temps fait experience. Ioint aussi que nos Medecins abhorrent ceux, desquels les effects nous sont incertains, & incogneus.

Telles & semblables obiections ont accoustu-

mé faire ceux, qui soustiennent le parti des Arabes en ce fait, auxquels il n'est pas difficile de répondre. Premièrement l'expérience (qui n'est de peu d'efficace, principalement aux choses qui concernent la médecine) nous sert de suffisant témoignage, qu'il n'y a ny plaine, ny montagne, voire aux provinces plus infertiles, en laquelle les vns & les autres ne croissent suffisamment. N'est pas vray semblable, que celuy qui a créé toutes choses, aye pourueu nos regions des vns, les laissant destituees des autres, veu que en ses dons il y a toute perfection: & depuis qu'il est dict de luy & de nature, n'auoir rié fait en vain, ne faut point estimer, qu'il aye fait les vns sans les autres: depuis que les alteratifs, se rapportent si bien aux purgatifs, que l'usage des premiers est le plus souuent tres-dommageable, si quand & quand l'emotion par eux faicte, n'est par les seconds appaisée. En ce que nous remarquons, & deuous auoir tousiours deuant les yeux, le soing que Dieu a de nous, nous cherissant comme ses enfans. Ayant établi par vn merueilleux ordre la permanence & succession des choses corporelles, pour nostre profit: & desquelles il est curieux iusques là, & nous aime si tendrement, que mesme au país là où la canicule eschauffe par trop, il mande annuellement le vent Ethide pour rafraeschir l'air, & le rendre aux habitans plus favorable. Quand à ce qu'on ameine de l'usage des medicamens desia experimentez: il est certain qu'avec plus d'asseurance ils peuuent estre exhibez aux malades, que ceux la, les effects desquels  
font

font incertains, & sans aucune preuue. Mais tout ainsi que les Grecs, les Arabes, & autres anciens Medecins, ont premierement par longues & assidueles experiéces recogneu la faculté de leurs simples : ainsi doit faire chasque Medecin en sa prouince : & principalement ceux qui habitent aux villes, là où les lettres sont en estime, & les vniuersitez ont esté anciennement erigees.

Côme de ma part ie n'ay iamais espargné, ny les meilleures heures, ny le peu de facultez que Dieu ma donné, depuis le temps que i'exerce ceste profession, & ne feray a l'aduenir à mon possible, à l'honneur de Dieu, & pour l'vtilité publique.

Entre plusieurs autres occasions, qui nous deuroyent esmouuoir, de nous approprier & rendre nos remedes familiers & domestiques, sont infinis inconueniens, qui arriuent tous les iours, par la violence d'aucuns medicamens nostres : & mesmement par l'vsage des drogues estrangeres, tant pour cause qu'a peine les receuons nous qu'adulterees & vermolues, que pour autant que nous les ordonnons, estimans qu'elles soyent à present telles, que les anciens les ont experimentees, sans nous prendre garde, que leurs qualitez sont entierement alterees par le changement des temperatures des Prouinces. Lequel changement est faiët, par la mutation des aspects celestes, procedans du mouuement de trepidation. De sorte que les païs qui estoyent fertilles, deuiennent par cela steriles, & au contraire. Les hommes mesmes (côme les Histoires

nous

nous font foy) changent de corpulence, de force, & de complexion. Exemple, anciennement que le païs des Gaules estoit fous Mars, les hommes estoient grands comme Geants, blancs, &c. C'est pourquoy Dieu qui faiët toutes choses à poids & à mesure, a baillé à tous indifferemment les remedes propres, lesquels il accommode, change & façonne par ses causes secondes, suivant le naturel des hommes.

*Que nostre Prouence est fournie de tous les simples necessaires pour la guarison. des maladies qui peuuent aduenir.*

C H A P I T R E II.



Vand on voudroit bien faire se tort à la nature, de l'accuser, qu'elle eust laissé quelques côtrees despourueës & indigentes, de remedes necessaires à la conseruation, & restauration de la santé des hommes qui les habitent: oferions nous dire cela de nostre Prouence? De laquelle semble que la mesme nature ait voulu faire vn abregé de tout le monde, & y enfermer la fœcondité, de tout ce qu'elle a esparsément distribué, entre toutes les autres du globe. Elle nous produit, toutes les especes de grains, vins, huiles, sels, bestails, poissons, & toutes sortes de fruiëts, soyes, laines, brief tout ce qui est propre pour la nourriture, entretien, & plaisir des hômes. Elle nous exhibe

le ver

le vermeillon, le safran, quand bon nous semble, la soude, le pastel, la guesde. Elle nous presente pierre de toutes sortes, pour bastir & edifier, plastrer, mouldre, crufer, & à faire verres. Le bolus encores, le tale, le iayet, le coral, la croye & ocre. Elle enferme dans ses flancs l'or, l'argent, le mercure, le plomb, le soufre, le fer, le vernis, & le charbon naturel, ( qui est vne spece de bitumé ) pour purifier & rendre tous lesdicts mineraux propres à nostre vsage. Et pour la guarison de plusieurs maladies, par autre artifice incurables, elle nous elixe dans ses entrailles, de bains naturels & tres-salutaires, à Digne & dans ceste cité d'Aix. Et neantmoins quoy que nous habitons vne tant fertile prouince, & si apte à la production de toutes choses: nous ne voulons confesser estre abondans & tres-riches de remedes. Et pour autant que des choses susdittes, les vnes suiuent naturellement les pais chauds, les autres les froids, aucunes les temperez, plusieurs les secs & moëttes, quelques vnes les sales, d'autres les doux, les gras, les maigres, &c. Nostre Dieu a proueu ceste prouince, en diuers endroits, de toutes celles temperatures: car l'Orient & les Indes ne scauroyent estre gueres plus chauds, que sont les cartiers d'Hieres, de Toulon, &c. Plusieurs lieux des montagnes de ce pais, ne cedent rien en froidure, au pais de Suede, de Danemarck, de la Flandre, &c. Quand aux lieux qui n'excèdent aucuns limites de temperature, on en treuve aussi beaucoup en ceste prouince.

Et pour retourner aux medicamens desquels  
les

les Medecins vsent coustumieremēt, ou doiuent vsfer, pour la guarison des maladies, qui affligent les Prouençaux, nous en parlerons, prenant la diuision generale, qui est seulement de deux membres. Aſçauoir, que les medicamens sont ou preparatifs & alteratifs ſeulement, ou bien purgatifs enſemble: laiſſant pour le preſent ceux qui ont quelque pouuoir d'alimenter le corps, & de produire autres effets, tant externes que internes.

Les uiſſances des premiers ſont la chaleur, la froidure, l'humiditē, la ſecheſſe, l'appertion, l'occluſion, l'incifion, l'iniuiſcatiō, l'attenuation, l'incrassation, & ſemblables operatiōs, qui procedent des premieres & ſecondes qualitez. Quand aux autres facultez, qu'on attribue aux medicamens de ce genre, d'auoir eſgard à telle ou à telle humeur, à telle ou à telle partie, mon intētion n'eſt pas d'en parler en ce lieu. L'action des ſeconds eſt principalement la purgation des ſuperfluitez & excremens moleſtes au corps humain: combien que en iceux ſe treuuent auſſi les uiſſances premieres.

Or que nous ayons les premiers en abōdance, il eſt ſi notoire que perſonne ne l'oſeroit mettre en controuerſe. Meſmes que les apozemes, les ſyrops, & vne infinitē d'autres compositions, que nous mettons ordinairement en beſongne, à ſemblables intentions, en ſont ſuffiſante preuue. Mais (*proh dolor*) nous auons eſtimē iuſques à preſent noſtre Prouence ſi ſterile & deſpourueuē des purgatifs, que n'auons daigné de chercher,

cher, pour voir si en son magasin, nous pourriôs choisir les drogues conuenables, pour l'expurgation des excremens & superfluitez, qu'elle mesme semble auoir occasionnez, & qui plus est, disposez à mesme intention. Tant s'en faut, qu'en telles necessitez aymons mieux recourir aux empruns, à cent pour cent, que de prendre de nostre creu, & d'vser des drogues que nostre tres-fœconde mere nous produit.

Et depuis que la faculté purgatrice des medicamens (au moins de ceux qu'on dict purger par attraction) ne peut estre cogneuë, que par la seule experience, n'ayant en cela la raison aucun lieu. N'est-il pas chose digne d'admiratiô, ou plustost de vitupere, que les estrangers & barbares nous surmontent de diligence? d'auoir si bien examiné & appreuü la puissance des leurs, que nous, ignorans ce que peuuent les nostres ) soyons contraints d'en vser comme des nostres propres. Je ne doute point que si Platon estoit viuât qu'il n'eust tres-suffisant argument de nous blasmer & reprendre, comme infracteurs de la Loy, qu'il louë tant: par laquelle estoit prohibé à tous, d'aller querir de l'eau chez son voisin: que premierement ils neussent creulé dans leur fons iusques à l'argille, c'est à dire qu'ils fussent assurez de n'en pouuoir recouurer chez soy.

Le vulgaire, & mesmes les femmelettes semblent en cecy auoir esté plus curieuses & diligentes que nous: car elles ont mises les facultez de plusieurs medicamens en lumiere, lesquelles nous estoyent auparauant incognuës. Et quand

aux

aux purgations, le plebee coustumierement mesprise les estrangers, vſe de la catapuce, de la laureole, du tytimal, de l'hieble, & autres que la neceſſité leur a faiſt experimenter.

Brief la populace met en beſongne les medicamens produits en noſtre Prouence, tant aux internes, qu'aux externes maladies, quelquefois avec meilleur ſuccés, & touſiours avec moins de frais que nous, qui preferans le rheubarbe, les tamarins, les mirabolans, la caſſe, & autres drogues eſtrangeres, adulterees, ou vermoïues & chanſſies de vieilleſſe, outre le trouble que donnons aux malades à cauſe de l'odeur & du gouſt mauſade, odieux & ingrat; Sommes cauſe que les Apothicaires ſont contraints (eſtans les drogues eſtrangeres ſi cherement achetees) d'eſpuier la bource des pauvres malades; tellement que nous en voyons pluſieurs, ceder pluſtoſt à l'impetuofité des maladies, & aymer mieux mourir, que de recourir à nous, comme aux propugnateurs de la ſanté des hommes, ſachans fort bien qu'ils ne pourroyent euites les drogues Orientales, & Indiennes, ny le regiſtre des Apothicaires.

La couſtume ancienne de faire la medecine, combien qu'elle fuſſe moleſte aux Medecins, & de beaucoup de trauail: elle eſtoit neantmoins tres-ſalutaire aux malades, & de beaucoup de profit à la republique: car lors qu'un meſme homme (docte toutesfois & experimenter) faiſoit l'office de Medecin, de Chirurgiè, & d'Apothicaire, les malades en receuoyent plus de ſoulagement, & ſi encorés eſtoyēt immunes du triple ſalaire,

saire, duquel maintenant sont chargez.

Les Apothicaires, quand en ce faict, doiuent estre delchargez de toute accusation & blasme. Car ils ne peuuent, ni doiuent, meubler leurs boutiques, d'autres drogues, que de celles, que les Medecins mettent ordinairement en pratique. Lesquelles estant acheptees cheres, ne peuuent estre vendues qu'a cher pris.

Je ne veux pas aussi mesdire des medicamens Orientaux, Indiens, & Arabesques, autant accommodez & conuenables aux hommes de ces contrees là, ( pour lesquels principalement, ils sont esté faicts ) que scauroyent estre à nous les nostres. Mais i'oseray bien dire, qu'a peine pourrons nous euiter le crime d'ingratitude, ou de negligence, ou plustost, d'estre dictz peu soucieux du proffit public, de n'auoir faict long temps y a vne diligente recherche par tous les endroits de ceste prouince, laquelle ( suis asseuré ) nous fourniroit en affluence de tresbons & beaux medicamens, tant purgatifs ( desquels nostre intention est seulement de parler en ce lieu ) qu'autres, d'où nous receurions autant, & voire plus de proffit, que des estrangers, moins propres & accommodez à nostre complexion. Car il est tres-certain, que les animaux, les plantes, & toutes autres choses, d'où nous choisissons les alimens & medicamens, iouïssans de mesme influence celeste, de mesme air, & presque de mesme alimens & nourriture, respondēt mieux à nostre temperament, & naturelle complexion, que celles qu'on nous apporte des pais estrâges.

B

Ceux qui ne sçauent faire la medecine qu'à la mode des Arabes , ne peuuent nier qu'il n'y aye en ce païs bonne prouision de simples medicamens, & mesmement des purgatifs. Mais disent-ils , leur vehemence est tant suspecte , qu'ils ne peuuent estre donnez aux malades , qu'avec detrimement de leurs personnes , & hafard de leurs vies , comme si la correction n'auoit pas lieu en iceux, tout ainsi que l'escammonée, le turbitif, & autres qui ne cedent rien aux nostres en malignité, ont esté corrigez par les anciens Arabes.

Quels remedes plus propres pour les purgations pourroit-on trouuer, que le cocombre sauuage en toutes ses parties , que l'hyeble, la catapuce, & autres, que nous mettrés cy apres, pourueu qu'ils soyent bien maniez, preparez & deuestus de leurs vehemens & malignitez, par l'industrie de l'Apothicaire? Tout ainsi d'oc que les Medecins tant Grecs qu'Arabes , au temps iadis , ont trouué le moyen d'accommoder leurs medicamens , quelque vehemence & qualité estrange qu'ils eussent , à l'vtilité de leurs citoyens : à quoy tiendra-il que nous n'en puissions autant faire des nostres , au profit de noz compatriotes? voire mesme sans emprunter les sortes du poiure, ny le gingembre, ny la canelle, ny le macis, ny les muscades, & vne infinité d'autres especes que les Orientaux ont employees pour la correction de leurs drogues malignes & vehementes.

Sur quoy nous magnifions tousiours plus les raretez de ceste prouince , & admirons la prouidence

dence de nature, ou plustost de Dieu autheur d'icelle : car à mesure qu'il nous a baillé de medicamens purgatifs, pe ut estre plus violents qu'aux autres, aussi nous a-il pourueu de correctifs pour brider & arrester leurs vehemens, plus qu'en autre part : car outre la familiarité des coins, dequels nous abondons, nous auons encores dans les forests & lieux champestres, infinis pomiers, poiriers, & pruniers sauuages, qui produisent leur fruit, tres-vtile pour ce fait, en quantité non comparable. Nous auons encores les corneilles, cuernis en Prouence, les nesses, les cormes, ou sorbes en Prouençal, ie laisse les aromatiques, qui ne seruent de peu à ceste intention, tant pour le regard des medicamens, que pour les parties du corps, ausquelles ils seruēt comme de rampars pour empescher lesdictes vehemens : dequels correctifs si nous sommes aussi riches que les Orientaux mesmes, i'en laisse le discours aux plebees. D'auantage le vin-aigre ( qui est de grand efficace à surmonter l'excessiue chaleur & mordacité des simples ) se fait de soy-mesme en ce pais, & plus genereux qu'en aucune autre part.

Ie ne puis omettre vn propos veritable, & digne d'estre remarqué, suiuant ce poinct, d'un sieur Conseillier, disant que nostre Dieu a si bien prouueu ce pais de toutes choses vtiles aux hommes, que iusques aux corneilles, cormes, & autres semblables, se treuent en maturité, iustement au temps, que les hommes sont plus subiects aux disenteries, lors que l'usage, ou plustost

abus des melons, raisins, & autres semblables fruits, ou bien l'acrimonie des humeurs, par trop eschaufez, au temps de la canicule, la peut exciter.

Quel contentement & profit seroit-il à la republique, que les Medecins, chacun en sa province fussent si diligens & curieux, d'accommoder les medicamens, au profit de leurs concitoyens, comme ont esté iadis les Arabes, & principalement Mesues, qui a surmonté en ce fait tous les autres de son temps: selon les regles duquel nous deuons & pouuons preparer nos medicamens, tant par la meslange de ceux qui ont contraires vertus, que par la coction, trituration, lotion, incineratió, & autres telles preparatións, faictes par le labeur & industrie du Pharmacien.

S'ensuit donc, que despuis qu'avec beaucoup moins de despée, & autant ou plus de commodité, nous pouuons faire la medecine en ce país, des medicamens, qui sont en iceluy nourris, nous faisons tort à la nation Prouençale, de la frustrer des biens, que nostre Seigneur semble auoir seulement preparez pour elle, & desquels nous auons esté faicts les fidelles dispensateurs: Comme aussi les Apothicaires & droguistes, ont dequoy se plaindre de nous, de ce que nous les contraignons nauiger iusques aux extremitez de la terre, pour recouurer avec grands perils, frais & despens, ce que se peut sans danger, sans grand pourchas, & à bon conte recouurer en ce país.

Qu'en

*Qu'en ce pais peuuent estre treuuez plusieurs  
medicamens propres pour purger toutes  
les humeurs.*

CHAPITRE III.



L n'est donc pas en controuerse que la terre Prouençale produise suffisamment les medicamens alteratifs, necessaires à toutes intentions, mais qu'en icelle se puissent treuuer les drogues conuenables pour les purgations vriles & assurees, plusieurs le treuuent impossible, ou difficile. Aufquels nous tacherons de respondre & satisfaire, au present chapitre. En premier lieu faut noter, que les humeurs & excrements subjects à la purgation, ou sont bilieux, ou phlegmatiques, ou melancholiques, d'où est venu que nous appellons les medicamens purgatifs, cholagogues, phlegmagogues, & melanagogues, leur attribuant le nom des humeurs, que (comme l'on dict) naturellement ils purgent.

Quand à ceux qui tirent le sang hors des veines, que les Grecs appellent hemagogues, Galen confesse n'en cognoistre point, & combien qu'il en eust la cognoissance, il estime n'estre point licite, de le diuulguer, non plus que les venins & poisons, ne deuoyent iamais estre tant diuulguez, & faitts si familiers, que iusques aux plus idiots & ignares, aujourd'huy en abusent: au grand interest de la republique, & scandale de la Chrestienté.

Si donc nostre intention & scope tend à purger la bile, de quelque genre qu'elle soit, nous auons de medicamens à ce propres, & def-ja experimentez, & iceux tant benins, que vehemens: combien que ie ne fais pas doubte, qu'il ne s'en trouuast chez nous beaucoup plus, n'estoit que nostre negligence faiët, que nous nous contentons de la curiosité, & diligente recherche des anciens.

En premier lieu entre les benins cholagogues, nous auons les prunes, la manne, la fumeterre: nous auons d'abondant plusieurs especes de roses, toutes bonnes pour purger l'humeur bilieux, & les serofitez, avec plus ou moins de vehemēce. Il est certain que plusieurs autres fleurs, des herbes & arbres, feroient le mesme, si la coustume estoit d'en faire les syrops, comme l'on faiët des roses incarnates, & des violettes de Mars. Dauantage l'absinthe croist dans nos iardins, autant recommandé pour ce faiët qu'aucun

*1. des simp.* autre, selon Mesues.

Le petit laiët, que les Latins appellent *serum labris*, le vulgaire la gaspe, n'a pas moins d'efficace de purger ladite humeur: & principalement si on la separe de la recuite ou brouffe, les bergers s'en purgent souuent, non sans profit. Ceste liqueur est rendue capable de purger toutes humeurs, moyennant la maceration qui est faiëte des medicamens propres en icelle. Et pour ce que souuentesfois il arriue, que l'on rencontre des complexions auxquelles les medicamens surnommez, ou autres de mesme genre, ne font point

point ou bien peu d'operation, alors il faudra augmenter leur aigreur, par l'addition de quelque autre des plus vehemens: comme de l'ellébore blanc, le cocombre sauvage, le petit centaure, & autres que nous deduirons en son lieu.

Pour la pituite nous auons l'agaric femelle, qui à cause de sa bonté, est appelé par Democrite medecine de famille: j'ay bien osé le mettre au nombre des nostres, pour les raisons que iameneray en son lieu. La Tapfia aussi croit chez nous, laquelle (comme sera monstré) n'est autre chose que le turbith.

Pour la melancholie, nous auons le polypode, la fumeterre encores, la brionia, le pithime, & le thym mesme, & autres, qui se peuuent aussi accómoder, pour la purgation de la pituite. S'il aduenoit (comme dit est) que ceux ci ne fussent suffisans, comme souuentesfois aux plebees & ruraux, ne causent autre chose que l'emotion: nous augmenterons leur dose, ou plustost accroistrons leur veheméce par l'addition de conuenable quantité de ceux qui les surmontent en force & vigueur: ayant premierement receu les preparacions & corrections telles, que nous monstrerons en son lieu: car i'estime, & la verité est telle, qu'il n'est moins facile de les accommoder à nostre vsage, que de faire les trochisques alahandal de la colocynte, & le diagredium de l'escammonée.

Depuis donc que les medicamens nous sont si familiers & domestiques, qu'en tous lieux & en toutes saisons nous en pouuons recouurer

auec peu & quelquefois sans point de despence: quelle necessité y a il d'aller mandier entre les barbares infideles, l'escammonce, le turbith, l'aloës, le rheubarbe, les tamarins, la casse, & autres qui ne sont pas meilleurs, ny voire si bons que les nostres, & sont de despence à plusieurs intollerable, principalement le rheubarbe, l'amertume duquel, les Barbares nous font trouuer si douce, que quelquefois, & le plus souuent, les Apothicaires n'en peuuent recouurer qu'auec grande peine & cherté. Tellement que s'ils veulent faire les separations requises, vne liure leur reuient quelquefois à plus de cinquante escuz, de laquelle cherté, (pour dire vray) nous autres Medecins sommes cause. Car nous l'auons mis en telle reputation, qu'à grand peine trouueroit on dans les liures des Apothicaires vne recepte pour purger, que le rheubarbe n'y fust entremelle, comme poil en gasteau.

Les Medecins tres-anciens (entre lesquels) nostre Hippocrate est le plus renommé, pour auoir mis le premier lustre à la medecine, laquelle auparauant estoit assez rude, & obscurément sans methode traitée, Archigenes, Apollonius, Crito, & autres qui sont venus quelque temps apres Hippocrate, & mesme Galen (qui a cõduit la medecine en son entiere perfection.) Ces Medecins (dis-je) tres-anciens & renommez, ont practiqué aussi legitimement, & sans comparaison avec plus grande gloire, que scauroit faire maintenant le plus renommé du monde: de sorte que nous estimons auourd'huy, celuy

celuy estre le plus parfait, qui de plus pres peut atteindre leur doctrine & experience. Et toutefois, quand il a esté question de donner aux malades medecine purgatiue, se sont contentez de l'elébore, du peplion, de l'elaterion, & de quelques autres, qui aussi croissent chez nous: toutesfois à cause de leur vehemence, auant que les exhiber, ils les preparoyent si bien & duëment, qu'ils les rendoyent capables, pour estre employez à tous sexes, & à tous aages.

On dira qu'en nostre siecle les hommes sont si delicats, qu'on ne leur auferoit donner tels & semblables medicamens; lesquels neantmoins les Medecins surnommez, ne craignent point d'exhiber alors, pour estre les hommes plus robustes & gaillards, & plus difficiles à esmouoir. Nous respondons que la pouldre de mercure, l'antimoine preparé, le retumber (que nous appellons) la catapuce, qui sont medecines vulgaires & communes de nostre temps, monstrent clairement que les hommes de maintenant, ne sont pas moins capables de soustenir la vehemence des medicamens, qu'estoyent ceux de ce temps là: car il est certain, que l'antimoine & la pouldre de mercure excèdent en malignité & vehemence tous les autres, nonobstant toutes corrections & preparations.

Et d'abondant si la cacochimie & abondance des humeurs, ioincte avec les forces, seruent de quelque chose, pour soustenir la violence des medicamens, quel aage a-il passé, auquel les hommes fussent plus farcis & pleins de routes

fortes d'excremets, qu'est le nostre? Et de là vient qu'au lieu que les anciens, purgeoyét assés competement avec vn seul simple, nous sommes quelquefois, voire le plus souuent contraincts, de mesler tous les genres des medicamens ensemble, pour faire vne deuë purgation: tant est grande la varieté & l'abondance des excremens, qui regnent auioird'huy aux hommes. Et tout ainsi que la sobrieté & temperance des hommes de ce temps là, faisoit que les maladies n'estoyét pas si frequentes, ny tant meslees & impliquees, ainsi la dissolution & voracité des hommes de nostre temps, est cause que les maladies sont si diuerses, variables & de beaucoup de sortes. D'auantage les anciens ne furent iamais si diligens & curieux à corriger les medicamens, que sont les Medecins de nostre temps, lesquels nous manions & preparons si industrieusement, que sans crainte ils peuuent estre donnez presque à tous & en tous estats des maladies, eu toutesfois esgard aux circonstances: quoy que les anciens n'exhibassent les leurs que bien rarement. Et pour retourner au rheubarbe, drogue tant en estime, nous ne le trouuons point si frequent aux receptes des Grecs, ny presque iamais, voire despuis le temps de Galen en ça, comme ont esté Paul Aeginete, Aëce, Actuere, &c. ausquels il a esté cogneu non moins que de nostre temps: ny les Arabes mesmes, de la main desquels nous le receuons, ne l'ont pas en si grand estime, que de le donner comme vne chose si exquise, comme nous faisons.

Reste

Reste donc que nous nous cõtentions de nos remedes, laissant aux estrangers les leurs: & tout ainsi que les Medecins, tant Grecs, que Arabes, ont tousiours fait la Medecine des drogues de leurs païs, aussi seroit-il chose tresconuenable & necessaire, que nous fissions le mesme, chascun en sa prouince.

*Que nous pouuons faire la medecine  
sans le sucre.*

CHAPITRE IIII.

**C**ombien que les anciens ayent iadis aussi eu la cognoissance du sucre, cõme auourd'huy nous le cognoissons ( ainsi que l'on peut veoir aux escrits de Dioscoride, tres-ancien, & tres-excellent simpliste, de Galen & des autres qui sont venus apres, ) toutesfois ils ne l'ont pas tant celebré, ny l'ont eu en si grãd estime, que nous l'auons de nostre temps, principalement en ce qui concerne la medecine: car nous ne lifons point qu'ils l'ayent mis en aucune de leurs receptes: auquel ils ont tousiours preferé le miel comme beaucoup plus idoine, selon les intensions, suivant lesquelles on a de coustume de meslanger les autres medicamens avec iceluy.

Le sucre donc, par ordonnance des Medecins est meslé avec les medicamens, pour deux raisons principalement: l'vne qui regarde la  
conserua

*Liure 2.  
chap. 72.  
Li 7. simpl.  
med.  
Paul. l. 7.  
cap. 3.*

conseruation d'iceux, l'autre le gouft du malade, pour autant que le fucce par fa faueur rend les medicamens ( qui autrement font ingrats ) plus agreables. Or que le miel puiſſe faire l'vn & l'autre, autant & plus à profit, il eſt ſi notoite, que ne ſemble auoir beſoin d'aucune preuue, car pour le regard de la conſeruation, nous auons le theriaque, le mithridat, & pluſieurs autres compoſitiōs formees avec le miel, en façon des opiates, qui ſont de ſi longue duree, que la longueur du temps ne les ſçauroit mener à corruption, pourueu que le miel ſoit bien choiſi, bien meſlé, & bien cuit, ſelon les preceptes de la pharmacie. Quand au gouft, l'experience teſmoigne, qu'il n'y a rien qui l'excede en douceur : toutesfois avec la faueur douce, on recognoit certaine acrimonie en iceluy, nō toutesfois exceſſiue, laquelle eſtant moderee par la meſlange du miel avec l'eau de la decoction, & par la coction meſme, n'eſt aucunement moleſte aux malades. Nous auons encores d'autres liqueurs, pour conſeruer & faire treuuer agreables leſdits medicamens: comme ſont le ius des panſes, des coirs, des prunes, que les Arabes nomment du nom general, *Mina*, l'attribuant à chaſque ſpece: comme quād on diēt *Mina cidoniorum*, *Mina paſſularum*, &c. Et entre autres le vin cuit à perfection, qui n'eſt de peu d'efficace pour la duration & faueur des medicamens. Et pour retourner à noſtre miel, non ſans cauſe les anciens Medecins en ont faiēt ſi grand conte, pour autant qu'outre les deux commoditez ſuſdites, il eſt de grand profit, pour

pour raison des deux intentions principales, là où tendent les Medecins en l'exhibition des medicamens.

Le miel donc conioint avec les medicamens, de quelque genre qu'ils soyent, purgatifs ou alteratifs, meliore beaucoup la composition; car par sa vertu absterfue, conioincte avec l'acrimonie, la puissance purgatrice est augmentee, & pour le regard des medicamens, qui ne causent autre effect en nostre corps que l'alteration, le miel apporte aussi ses vtilitez: & pour autant que les medicamens de ce genre, ne pretendent principalement que deux choses, à sçavoir l'ouerture des opilations, & l'attenuation & incision des humeurs: le miel adiouste quelque chose du sien à ces deux intentions. Je sçay bien que ceste proposition sera trouuee absurde, de dire que les medicamens alteratifs, tendent seulement à ces deux fins, veu que ie laisse les autres operations qui procedent des premieres qualitez, laquelle nous confirmerons: ayant au preallable suppose, que les medicamens sont magistralement melangez, & composez pour estre referuez & gardez dans les boutiques, en temps de necessite (laissant à part les autres intentions qui suiuent ceste composition, comme ne seruant de rien à nostre propos.) Et d'autant qu'il n'y a auourd'huy aucune composition plus frequente, au moins de celles qu'on fait avec le sucre, que les syrops, nous nous arresterons du tout en iceux: ausquels si nous verifions nostre proposition, à peine pourra elle estre esbranlee, par les autres

autres confections succees.

Nous difons donc que des fyrops, qui doyent eftre conferuez dans les boutiques, les effets que nous (principalement) en deuons pretendre, font les deux ja dits, defquels s'enfuit la verité de ceste propofition: que lefdits fyrops font beaucoup meilleurs, fi on les compofe avec le miel, qu'avec le fucce: & pour confirmation de ce fait prefuppofer, que lors que les champs nous peuuet fournir les fimples neceffaires pour faire les decoctions efchaufantes, refrigerantes, humectantes, deffechantes, & autres effets procedans tant des qualitez premieres, que fecondes, (ce qui eft au printemps, en efté, & la plus grande partie de l'automne) nous n'auons que faire des fyrops: d'ou s'enfuit qu'en hyuer feule-ment nous deuons vfer defdits fyrops. Auffi en ce temps là abondent plus les excremens cras & glutineux, & par confequent les obftructions font plus frequentes en hyuer, qu'en autre faifon de l'annee. Pour la preparation, apertion, & deliurance defquelles difpofitions, qui eft celuy qui voudroit nier, que les fyrops *de duabus radicibus, de quinque radicibus, de famorerre, de betonica, de ftecade, &c.* ne fuflent meilleurs, eftant faits avec le miel, qu'avec le fucce?

On dira par contr'efchange, que le fyrop violat, de limons, de granades, du ius d'oseilles, des raifins verds, &c. ne doiuent eftre faits qu'avec le fucce, pourautant qu'on a de couftume, de les donner feulemēt aux febricitans, ou feuls, ou avec l'eau: tant pour eftindre la chaleur ex-  
ceffiuë,

cessive, & pour brider l'imperuosité de la bile, que pour corriger la secheresse, qui suit pas à pas les fieures, & principalement celles, qui sont continues & ardentes, & consequemment pour estancher la soif: ausquels effets, nous ne pouuons nier, que le miel n'endommageasse plus qu'il ne scauroit profiter.

A cela nous respondons, que tous lesdits soulagemens reüssiroient avec plus de contêtement aux malades, & de profit encores, par le breuuage de l'eau simple, ou cuitte avec l'orge, ou quelqu'une des semences froides mondees, qu'avec lesdits syrops.

Les femmes ont inuenté vn breuuage pour les causes susdittes, le plus agreable, tant au goust qu'à la veüe, qu'on pourroit excogiter, fait de la racine rougeastre d'oseille legerement boüillie avec l'eau: tellement qu'avec iceluy elles trompent bien souuent les malades, à cause qu'il represente en couleur le vin clairer.

Galen (lequel en toutes choses qu'appartiennent à la medecine, deuroit estre imité) n'a treuë meilleur breuuage pour appaiser la soif des febricitans, que l'eau pure, & fresche: & mesmement alors, qu'il ne craint, ny inflammation, ny durté, ny tension, ny aussi imbecillité aucune de l'estomach, du foye, ny d'autre partie du ventre inferieur.

Aussi repugne elle à la fieure, de toutes ses proprietéz, plus qu'aucune autre chose, moyennant qu'elle soit choisie telle, que Galen la décrit en plusieurs parts de ses œuvres: toutesfois  
s'il

s'il aduient que lescrites circonstances nous empeschent de donner l'eau, la ferons boiillie (comme dict est) avec l'orge ou autres choses susdites, ou sans icelles, pour n'estre molestes aux malades, qui en breuuage plus qu'en toute autre chose doiuent estre aucunement satisfaits; la plus part desquels ont les syrops en si grand desdain & horreur, qu'ils n'en veulent pas seulement ouyr parler.

*Lin. de la  
diète aux  
maladies  
aigues.*

Quel Medecin y a-il iamais eu, plus diligent & curieux, d'inuenter les potions vtils & plaisantes aux malades, qu'Hippocrate? avec lequel nostre Galen est si bien d'accord en cecy, que tous deux ensemble font un catalogue des breuuages conuenables aux malades, entre lesquels les syrops ny le sucre ne sont point mentionnez, quoy que Galen (comme a esté dict auparauant) aye aussi bien cogneu le sucre que de nostre temps. Ils n'ordonent donc autres liqueurs pour la soif des febricitans, & pour autres considerations cognues aux Medecins, que l'eau simple, la ptisane, l'oximel, l'hydromel, l'eau miellee, le vin debile & de peu de vertu, que les Grecs nomment *oligophoron*. Desquelles potions, ils donnoyent tantost de l'une, maintenant de l'autre, selon la maladie, & disposition du malade: & tout ainsi que Galen, selon son Hippocrate, n'ose conceder aucune potion miellee aux fieures ardenttes & aigues, pource que facilement se transmue en bile, & s'enflamme quand & quand: de mesme deuous nous craindre de donner les syrops & breuuages succez, tant pour les raisons susdites,

*Comm. 4.  
lib. de vict.  
in acutis.  
Part. 5.*

fusdites, que pource qu'il redouble quelquefois les obstructions. Nous deuôs aussi auoir suspect l'usage de routes choses fort douces, grasses, huileuses & de trop facile transmutation, pour les causes cy dessus touchees. Tellement que les syrops de *limonibus*, de *agresta*, de *granatis*, & autres semblables, qu'on reserue aux boutiques, qui coustumierement ne sont employez, que pour appaiser l'alteration, qui suit les fieures, en doiuent estre chassez & bannis, comme vne chose non necessaire, ou dommageable.

S'il est donc ainsi que nous puissions faire la medecine sans le sucre, & sans les syrops faiçts avec iceluy : de mesme pourrons nous traicter nos malades sans conserues, condits, dragees, formules, & autres confitures faiçtes au sucre, lesquelles tant s'en faut que seruent de quelque chose pour la guarison des maladies, qu'elles l'empeschent & retardent, & que pis est rendent quelquefois les maladies plus griesues, outre qu'elles ne sont agreables à pas yn de cent malades. De sorte qu'il n'y a celuy de nous, qui n'aye veu souuent les dressoirs es chambres de malades, ou les rabas & cornisses des cheminees, pleines & empeschees de semblables confections.

Je ne veux pourtant rejeter le sucre comme du tout inutile à l'usage des hommes, sachant fort biẽ que ne pourrions trouuer aucune chose plus propre, pour faire confitures tant liquides, que solides, pour le contentement des riches, en temps de santé; car (comme dict est) en mala-

C

die il s'en treuve bien peu, qui à la seule veüe ne les abhorrent.

*Lib. 2. de  
dieta.*  
*Lib. 2. de  
antidoto.*

*℞. de affe-  
ctionibus.*

Ayant donc considéré la bonté & vtilité du miel, touchant les occasions auparauant deduites, & les proprietéz qu'Hippocrate & Galen luy attribuent, nous le prefererons au sucre, & mesmemét celuy de ce país, lequel estant amassé par les abeilles sur les herbes & plantes de suau odeur, (desquelles ce país est plein) asçauoir le thym, le rosmarin, l'origan, &c. excède en bonté, tous les autres, tellement que nous le pourrions esgaller au miel Attique d'Hippocrate.

Suffira d'auoir démontré, que nous en faisant la medecine en ce país, nous pouuons aussi bien passer du sucre, que des autres drogues estrangeres, tout ainsi que les anciens Medecins, & principalement nostre Galen, lequel, ny en ses ordonnances, ny en celles qu'il recite de ses ancestres, pour les causes auparauant deduites, ne faiçt iamais mention que du miel.

*De la preparation des medicamens, desquels  
est faiçte mention cy apres.*

CHAPITRE V.



Euant que passer outre, en la description des medicamens purgatifs, que nous voulós deuoir, & pouuoir estre employez, pour les purgations necessaires à la nation Prouençale, semble estre  
fort

fort conuenable, de deſcrire les moyens, de les deſpouiller & expurger, de la malignité, de laquelle ils ſont accutez. Car ſi les alimens, qui reſpondent beaucoup, & ont grande ſimilitude avec noſtre temperament, & naturelle complexion, ne peuuent, ſans offence de noſtre corps eſtre receus, que premierement ils n'ayent eſté bien apreſtez, par le labour du cuiſinier, & par l'action du feu, à plus forte raiſon les medicamens qui n'ont rien de ſemblable à noſtre naturel, doiuent eſtre bien corrigez & preparez, afin que tant les ſains, pour la precaution des maladies, que les malades, pour la guarifon d'icelles, les puiſſent receuoir ſans aucun danger.

Tout au commencement nous noterons ceſte diuiſion, qui eſt à ce propos conuenable, par laquelle les medicamens purgatifs ſont diſtinguez en deux claſſes: l'une eſt de ceux qui ſont benignes, leſquels ont pluſtoſt beſoin d'eſperon, qui eſueille & haſte leur laſcheté, que de bride. L'autre eſt de ceux qui ont vne malignité naturelle, ſi eſlongnee & ennemie de la complexion des hommes, que ſi l'induſtrie du pharmacien, ( qui eſt ſelon Galen le cuiſinier de la medecine ) ne l'en approche quelque peu, l'experience n'en peut eſtre que bien dangereuſe.

La vehemence donc des medicamens a ſon fondement ou aux qualitez premieres & manifeſtes, ou à celles que nous diſons eſtre occultes proprietéz; d'où nous tirons ceſte conſequence, que les choſes deſquelles on ſe ſert, pour la correction & amendement de telles vehemences,

doyuent auoir esgard, tant aux occultes, qu'aux manifestes qualitez : & pource que lesdites puissances occultes, sont si ardues & difficiles à cognoistre, qu'il n'y a ratiocination aucune, qui puisse atteindre le but de leur demonstration: nous sommes contrains de nous taire, & confesser nostre ignorance, lors que par quelque curieux, les causes de tel ou tel effect, nous sont demandees. Il est tres-certain, que s'il fuisse esté necessaire aux humains d'auoir telles cognoissances, que Dieu, qui a fait toutes choses pour eux, n'eusse pas permis qu'elles fussent voiles de tât de nees d'obscurité. Luy (dis-je) qui a voulu que l'homme penetrat iusques aux plus hauts, & intimes cabinets du ciel, qui a daigné se faire cognoistre soy-mesme, triple personne en vne essence : n'eusse iamais celé les choses qui sont moins d'importance, en ce qu'il semble approuuer la diligence & curiosité des Medecins, touchant la recherche de la propriété des medicamens, par preuues & experiences assiduelles. Et combien qu'il nous faille croire aux auteurs (en ce qu'appartient aux facultez occultes) & avec Galen receuoir la leçon de leurs escrits: si est-ce que l'experience nous est aussi libre qu'a esté iadis aux anciens. Et pour dire clairement ce que m'en semble, (combien que suis asseuré, on le croira comme yn paradoxe) ie ne trouue point qu'il soit necessaire d'enfreindre les puissances purgatrices des medicamens, sinon en diminuât leur dose: veu qu'il est difficile, de trouuer choses contraires, par lesquelles telles infractions se puissent

puissent faire: tout ainsi que ( comme dict est ) la cause de semblables vertus nous est incognüe, joint aussi que seroit ridicule, de vouloir destruire la cause ; par le moyen de laquelle nous esperons la iouissance de l'effect. Comme par exemple, l'Agaric par vne faculté occulte, procedate de sa forme spécifique, purge la phlegme, lequel depuis que nous employons seulement pour cest effect: à quel propos nous peinerons nous de chercher les choses qui, comme contraires se poutroyent opposer à nostre dessein?

Je sçay bien que l'on bride l'escamonee avec le coing, nous aussi enseignerös les moyens d'arrester la vehemence des medicamens du premier genre, avec les fruiçts adstringens, & quand & quand froids. Mais ce n'est pas s'opposer aux qualitez occultes; ains plustost aux manifestes, qui procedent des qualitez premieres ou secondes, & desquelles la forme spécifique se sert come d'instrumens: lesquelles estant enfreintes & diminuees, les effets des autres sont aussi affoiblis. Parquoy nous concluons que depuis que la vehemence des medicamens purgatifs, prouient des manifestes qualitez, la correction doit auoir esgard seulement à icelles.

Les symptomes & nuisances, qui sont causees par la prinse des medicamens, desquels nous parlons maintenant, montrent assez la verité de mon dire: car elles sont effets des qualitez manifestes, non des occultes.

Le premier desque's symptomes, est le travail & agitation de l'estomach, par lequel nous

voyons le malade, estre affligé d'un facheux vomissement. La cause de ce est rapportee à certaines acres & piquantes vapeurs, engendrees par l'action de la chaleur, aux choses humides, desquelles lefdites vapeurs apportent quand & soy les qualitez, y adioustant neantmoins le medicament, quelque mauuaise qualité de sa part. A ces symptomes preuient Mesues, quand il enferme l'escammonee dedás vn coing, ou dás vne pomme creuse, avec le fenouil, le persil, le daucus, cuisant ladite pomme ou coing, ainsi remplis, & enuelee de paste, dans le four, ou sur les charbons vifs.

Le second est la fiere: car par leur acrimonie & chaleur, ils enflamment si bien les esprits, que le corps en deuiet totalement eschauffé & alteré. A ceste fiere on peut obuier, en apprestant les medicaments, avec choses qui ayent puissance de refroidir, côme sont les mucilages des prunes, des semences froides, l'eau rose, les violettes de Mars, le ius du coing, l'huile rosat, le violat, &c.

Le troisieme est le flux de ventre, quelquefois si immodéré, que le malade est en danger de sa vie, duquel symptome, non seulement la faculté attractrice du medicament doit estre accusee: mais aussi l'acrimonie & excessiue chaleur qui est coustumierement en iceluy, laquelle neantmoins de soy-mesme ne causeroit pas cela. Ce symptome sera preuenü par la meslange des choses adstringentes, comme sont plusieurs fruiets que nous auons, tant domestiques, que agrestes. La coction aussi, la maceration du medicament

en

en vinaigre, & l'assation, ont mesme efficace.

Le quatriesme est la dysenterie, les tranchees de ventre, le tenesme aussi, qui est vne vaine cupidité de venir à selle, desquelles affections la cause prochaine est, l'excoriation & raclement des boyaux, laquelle l'acrimonie du medicamēt, meslee avec celle de l'humeur peccante peut auoir causée. A quoy on peut obuier, moyennant que l'on prepare lesdits medicamens, avec les choses humides, grasses, & visqueuses: comme sont l'huile des amandes douces, les roses, la chair des prunes, les mucilages desja mentionnez, le bouillon de la chair, la decoction d'orge prise apres y remede aussi. Lesquelles choses outre que temperent l'acrimonie du medicament, font qu'il ne sejourne pas long temps dans l'estomach, ny dans les boyaux.

Finalemēt on adiouste que les medicamens qui purgent avec telles violences, nuisent au cœur, au foye & à l'estomach, de leur propre naturel & de toute leur substance, & non seulement par leurs qualitez manifestes. Toutes-fois, combien que ie ne vueille pas nier les antipathies & sympathies, de diuerses choses ensemble: si est-ce qu'il est vray semblable, & ie n'en fais point de doute, que l'acrimonie & excessiue chaleur, conjointe avec la vertu purgatrice, n'en soit plustost cause. Aussi n'est pas merueille si ces parties là, se ressentent de l'esbranlement, & agitation causée par ledit medicament: car outre ce qu'elles sont voisines, & bien proches l'une de l'autre, elles ont certaines accointances & parti-

ceptions ensemble: tellement que les troubles des vnes se communiquent facilement aux autres. Et non seulement icelles, mais encores la reste & toutes les parties exterieures du corps, ont leur part à semblables troubles, tant pour les raisons susdites, qu'à cause des esprits eschauffez & alterez plus que de coustume, diuagants par toutes les parties du corps, plus alors qu'en autre temps.

Je tairay pour le present, la correction, qui se fait par le labeur & artifice du Pharmacien: car i'espere (moyennant l'ayde de Dieu) d'en parler amplement, en la partie qui suivra bien tost ceste cy, s'il ne suruient autre empeschement.

*Du cocombre sauvage.*

CHAPITRE VI.



Yant (selon nostre aduis) assez amplement demonsté en general que nostre Prouéce est pourueü de tout ce que sçauoit estre necessaire pour faire la medecine, & principalement des medicamens qui sont necessaires pour la purgation: desquels nous auons proposé de parler seulement en ce petit traitté, esperant de parler des autres à l'aduenir. Reste que pour l'assurance de la verité de nostre proposition, nous descédions aux preuues particulieres, faisant vn catalogue des medicamens purgatifs, que nostre Prouence

tres

tres-fertile, nous produit & prepare, sans que nous y mettions grand travail, & avec leger despençe.

Et d'autant que le cocombre sauage, est vni des plus insignes, & plus familiers que nous ayons: car non seulement il croit tout proche des murailles, presque de tous les lieux de ce pais: mais aussi entre maugré nous iusques aux iardins, desquels il ne peut bonnement estre extirpé, dans l'enclos desdittes murailles: nous le mettrons tout au commencement de nostre toolle, ce que toutesfois ie n'oserois faire avec tant d'alleurâce, n'estoit qu'Hippocrate, Galen, Dioscoride, & encores plusieurs des Arabes, l'ont eu en singuliere estime: car leurs escripts font preuue suffisante, qu'ils l'ont mis plusieurs fois en ieu: tellement qu'à bon droit, on s'esmerueille, comme est-ce que nous pteferions l'escammonée à cestuy-cy, despuis que par l'authorité desdits auteurs tres-renommez, & par les experiences infallibles, nous sommes certains que cestui-cy a aussi puissance de purger la pituite, & la bile, tout ainsi que l'escammonée. Nous ignorons, au moins n'en sommes pas bien assurez, quelle chose est l'escammonée, & Dieu sçait si ce qu'on nous apporte, sous ce titre, est plustost quelque autre simple: car à peine y a-il personne en ce pais, qui puisse dire au vray, auoir veu la plante d'où ceste drogue que l'on achapte est extraicte, & mesme que les herboristes recens, confessent n'en sçauoir rien. Quant à nostre cocombre sauage, nous sçauons & voyons (en tant qu'appar-

*Fusçhina.*

tient à l'histoire) ce qu'il est: & quand à ses facultez, si ne voulons croire à ce qu'en ont escrit les auteurs, il est à nostre pouuoir d'en faire l'expérience, ie dis encores de tous les autres, desquels nous ne cognoissons point les proprietéz. Premièrement (ainsi ay-ie voulu faire de la plus part de ceux cy) sur quelque beste, comme sur les pourceaux, les chiens: secondement en la personne de quelque rureau, robuste, & gaillard vilageois: en dernier lieu sur nous mesmes, à l'exemple de Galen, & ce pour euites les calomnies, lesquelles tant s'en faut que les Medecins mal habiles puissent euites, que les plus aduisez y tombent quelquefois. Lesdites preuues ne doiuent iamais estre faictes, qu'au preallable les preparacions & corrections necessaires ayent precedé selon l'art & la raison.

Nous vsérons donc de nostre cocombre sauuage (le vulgaire l'appelle cocomerasse) tantost des fueilles tirant le ius par expression, tantost des racines, desquelles i'auois de coustume former de pilules au temps de la peste, fort propres aussi contre la vermine des enfans. Du ius aussi desdites racines, on en peut faire vn medicamēt, qui n'a son pareil contre l'hydropisie: pareillemēt le suc qui est extraict du fruiēt de ceste plante, peut estre mis en vsage, tout ainsi que Dioscoride l'enseigne, faisant des fondrilles ou residences d'iceluy, de petites formules, qu'il appelle trochisques, desquels il baille iusques à vne dragme, pour purger l'humeur pituiteux & cholérique, tant par le fondemēt que par la bouche.

C'est

*Liv. 4. ch.  
149.*

C'est l'elation qu'Hippocrate vsurpe si souuent à mesmes intentions. On dira possible que l'autorité d'Hippocrate ny des autres premiers Medecins, ne nous doit esmouuoir en cecy, pour autant que, ou ils ont ignoré les medicamens benigns, que nous auons auourd'huy, & par consequent estoient contrains d'vsfer de ceux cy, ou ils auoyent les malades plus difficiles à esmouuoir, par les medicamens purgatifs, ou bien qu'ils faisoient la medecine à l'hasard, à la façon des empiriques de nostre temps, qui baillent sans discretion leur antimoine, leur precipite & autres. A ces obiections nous respondons, que combien que les anciens Medecins, n'ayent pas cogneu quelques vns des medicamens, qui nous sont maintenant familiers: ce n'est pas à dire pour cela, qu'ils les ayent tous ignorez, & qu'ils ne purgeassent iamais leurs malades, qu'avec ceux desquels nous parlons maintenant, & principalement nostre Hippocrate qui (comme auons dict auparauant) a esté en estime de n'auoir rien ignoré: d'inferer aussi qu'il aye esté si hasardeux, de donner à tout propos, sans obseruation d'aucunes circonstances les medicamens: ce seroit faire tort à sa renommee, d'autant qu'il a esté si aduisé & si scrupuleux, qu'il ne donne pas seulement la pitane, ny voire l'eau aux malades, sans meure de liberation. Quand à ce qu'on dict de la facilité, ou difficulté des hommes du temps passé, & de ceux de maintenant, il y a esté respondu auparauant.

Pour retourner à nostre cocombre sauuage,  
pour

pour autant que les fruits de ceste plante, excèdent en chaleur & vehemence les autres parties, Dioscoride met plus de façon à leur correction qu'aux racines, ny aux feuilles : la methode qu'il tient pour faire les susdites formules est telle, Il prend le jus tressaillant, ou exprimé des petits cocombes, lequel il fait secher au soleil, iusques à l'entiere consommation de la partie aigueuse, & du residu il fait comme dict a esté. Mesues, Medecin Arabe, mesle les especes aromatiques orientales, pour la correctiõ de cestuy-ci & des autres semblables. Mais nous qui ne pretendons point sortir hors de nos limites, pour faire la medecine, nous contenterons des nostres, qui pour ce regard ne cedent en rien aux orientales. Parquoy afin que nostre elaterion n'engendre tortions de ventre, ou qu'il n'offence l'estomach, nous ferons vn petit sachet de menthe, d'absinthe, mentastre, de saulge, d'origan, de charuis, anis, &c. le tout estant bien puluerisé: lequel sachet trempera autant de temps dedans le jus desdits cocombes, qu'il est requis pour la perfection de l'elaterion. Et d'autant que par la tenuité de ses parties, ioincte avec certaine acrimonie, il ouvre les orifices des veines (c'est pourquoy il est dict par Galen prouoquer les mois aux femmes) & par consequent excite les hemorrhagies: nous obuierons à ces inconueniens, si nous meslons nostre elaterion, preparé comme dessus, avec le jus ou chair de coings, ou d'autre fruit stiptique & astringent, ou avec les mucilages tirees de la graine des coings, du psilion, le  
iaune

*L. simpl.  
med. purg.  
cap. 9.*

faune d'œuf à demi cuit, & semblables choses conuenables pour arrester l'impetuosité & vitesse de cestuy cy, & des autres.

L'elaterion & autres parties du cocombre sauage, ainsi preparees & accommodees, ne pourront causer aucuns accidens, à ceux qui les receuront avec les circonstances requises.

Il est aussi à noter, que l'elaterion ainsi prepare, ne doit estre mis en v'sage, auant six mois passez apres sa preparation: tellement que selon l'opinion de Plin, le plus enuicilli est le meilleur, & si nous voulons croire à Theophraste, sa duree s'estend iusques à deux cens ans. Dioscoride (à qui ie m'arreste plus) tient que l'elaterion ne vaut rien à purger, que depuis deux ans iusques à dix.

*Livre 30.  
chap. 1.*

---

*De la catapuce.*

CHAPITRE VII.



Je ne m'arrestera pas à descrire l'histoire de la catapuce, non plus que des autres simples, desquels j'ay delibere de parler, tât pour ce qu'ils sont cogneus presque de tous, & mesmement du vulgaire, qu'à cause que les herboristes recens, en ont suffisamment escrit. La populace qui sans discretion, pour se purger, vse tantost de l'un, tantost de l'autre, euiteroit plusieurs inconueniens où elle se precipite quelquefois, si n'estoit qu'elle

qu'elle ignore les moyens de les aprester, & la dose ou quantité qu'ils doiuent estre exhibez.

Quand à la catapuce, faut premierement noter, que les herboristes en ont remarqué de deux sortes, l'vne qui est grande, qu'autrement nous appellons *ricinus*, à cause que sa graine represente vn petit animal liuide, qui s'attache aux beufs, aux cheures, & autres bestes: on l'appelle en nostre langue prouençale cascaillons. Le vulgairé nomme ceste plante, *palma christ*, l'autre spece est petite, qui proprement est celle que nous appellons *catapucia*, Galen la nomme *lathiris*.

Toutes ces deux especes, ont puissance de purger la pituité, la bile, & les eaux: ie dis sans beaucoup molester le corps, pourueu qu'elles soyent bien preparees & manees, selon les deux especes de preparation, notees auparauant. Et combien que la graine du *palma christ*, soit tres-facheuse à l'estomach, toutesfois nous auons par experience (confirmée encore de l'autorité de Mathiol) que si nous la faisons rostir, & estant icelle meslee avec le fenail, le charuis ou l'anis (qui croit chez nous depuis peu de temps) la baillôs avec bouillon de polet ou autre liqueur en breuuage: tant s'en fait, qu'elle soit moleste, comme dict est, qu'elle n'est plus vomitiue, & purge seulement par le fondement, sans grande emotion; & combien que costumierement, on n'employe de ceste spece que la graine, si est-ce que les fueilles, les racines, & voire encores la tige ne sont pas inutile: car outre le profit qu'on en peut tirer, pour estre employees aux medicaments

mens alteratifs, elles peuvent estre aussi diuersement preparees pour les purgations, tantost d'une façon, tantost de l'autre. André Mathiol tres-curieux en l'experience des simples, fait vn medicament tres-vtile pour les hydropiques, de l'infusion des fueilles du *palma christ*, d'as la mesgue ou gaspe, ou plustost dans le lait recentement tiré, laquelle infusion il donne au patient.

Quand à la *catapucia minor*, ( que les Prouençaux entendent seulement par le nom de caquapuce, les François la nomment espurge ) combien que le vulgaire n'en vse que de la graine, si est-ce que les fueilles & les racines ne laissent pas d'estre vtiles aussi: l'admire vne chose en la greine de ceste *catapucia*, qu'est à tous les autres medicamens de cest ordre, amers, acres, ou mordicans, odieux à l'odorat, sadite graine se treuve douce, n'ayant aucune ingratitude, ny au goust, ny à l'odeur, en quoy nous admirons tousiours la sagacité & preuoyance de la nature, qui semble auoir eu esgard à plusieurs gens qui sont si difficiles & delicates, qu'ils mourroyent plustost que de prendre vne potion amere, & de goust extravagant, tel que les autres medicamens ont, quoy que les Medecins tachent de couvrir & pallier ( ce qui est difficile ) lesdites ingraturudes, par choses douces ou aigres. De ceste graine donc, nous pourrons composer, ou breuuages, estant premierement confite avec le vinaigre rosat puluerisée, & prinse avec le vin blanc sans fieur, ou avec quelque decoction conuenable, si la fieur y est, comme de cichoree, des endiuës, panles entieres,

entieres, quelque peu de semences chaudes: on en ferons opiates avec le miel cuit & escumé, & avec autres liqueurs; les pilules aussi pourront estre formées de ladite graine puluerisée, tant avec le vin cuit, ou rub de raisins, qu'avec la chair des coings, des prunes, &c. On preuoit aussi aux accidens que pourroyent exciter ces deux especes de *catapucia*, & principalemēt la *palma christ*, en cuisant leur semēces, incluses dans vne pomme, ou coing sous les cendres chaudes, avec le fenouil, le charuis, la graine des pastinaques sauuages, les fruits aussi du geneure femelle sont de grand efficace pour ce faict. Faut noter, que plus exacte preparation requiert, la grande *catapuce*, que la petite: car la petite à cause de sa saveur douce, semble auoir son temperament non point tant esloigné du nostre, comme l'autre: aussi les accidens qu'elle excite, sont fort dissimilables à ceux de la *palma christ*, & tresfaciles à tolerer, voire mesme, si elle n'est prise en grande quantité, n'en excite le plus souuent aucuns.

Quand aux feuilles de ceste cy, rien n'empeschera qu'elles ne puissent estre accommodees en plusieurs formes de medicamens, pourueu qu'on les puluerise diligemment, en ostant les nerfs & membranes, qui se trequent parmi lesdites feuilles: comme aussi l'escorce des graines, tant de l'une que de l'autre, & mesmement de la grande, doiuet estre separees, lors que nous les voulons mettre en pratique, estans puluerisees: car à ceux qui craignent la foiblesse de l'estomach, il les faut exhiber toutes entieres, premierement

mierement temperces dedâs le vin, ou vinaigre, ou le laiçt, ou le vin cuit: les rustiques prennent, sans faire difference aucune, de l'une ou de l'autre, iusques à douze ou quinze grains puluerifez, faisans avec le leuain recent, de pilules qu'ils prennent avec bon succès: ausquelles s'ils adioustoient (comme i'ay faiçt quelquefois) de laiçt d'amandes douces, ou de cheure, ou plustost de brebis, ou de femme, seroit vn remede plus asseuré.

Celuy qui voudra vser de ces medicamens & des autres ne doit pas ignorer, qu'il n'y a rien plus difficile & plus incertain, en l'art de medecine, que de les ordonner en dose ou quantité conuenable, eu esgard aux circonstances. Tellement que la dose de ces deux especes de catapuce, *Lim. 4. ch. 145.* ne doit pas estre semblable, car Dioscoride donne de la petite, six ou sept grains, avec les figes seches, & de la grande il en baille iusques à trente: ce que s'il entend des grains dudit simple, à mon aduis, la dose seroit trop excessiue, d'autant que sa grainé est beaucoup plus grosse, que celle de la petite catapuce, & encores sa vehemence. Mais si les grains sont entendus selon le pois & la balance, sans preparation, seroit aussi excessif, & avec icelle seroit raisonnable.

## Du tithymale.

## CHAPITRE VIII.



Ombien que le vulguaire n'a pas en si frequen vſage le tithymale que la catapuce, ſi eſt-ce qu'il n'eſt pas moins cogneu, ny de moindre vtilité qu'icelle. C'eſt la plante que les barbares appellent *esula*, les Latins *laſtuca caprina*, *herba capraria*, les François l'herbe à l'aict, & les Prouençaux, lachuſcle. Les Medecins qui ont eſcrit des ſimples medicamens comme Dioſcoride, Oribaſe, & deuant luy Galen, de noſtre temps Leonard Fuſch, André Mathiol, & pluſieurs autres, tous d'vn commun accord confeſſent qu'il en y a de ſept eſpeces, toutesfois Fuſcius dit n'en cognoiſtre que trois. Ors qu'en ce païs, à mon opinion, nous ayons toutes les ſpeces, tant aux parties maritimes, que es montagnes; nous prédrons neantmoins celuy qui nous eſt plus à port, qui croit par tout, iuſques aupres des murailles des villes & villages, és lieux cultivez & incults, & n'eſt autre que celui, que Mathiol & Dioſcoride appelle *helioſcopius*, qui eſt en malignité & vehemence inferieur aux autres eſpeces.

Il n'y a en ceſte plante partie aucune, qui ne puiſſe eſtre employee, pour purger la phlegme & la bile, par le fondement: & encores, ſelon Mathiol, l'humeur melancholique, & les eaux des hydtopiques; bié eſt vray que toutes leſdites parties,

parties ne sont pas esgales en pouuoir, car le ius (semblable au lait) est tres-fort & surmonte les autres parties, tant en chaleur & acrimonie, qu'en amertume: la graine suit de bien pres ledit lait, & les feuilles de mesme, mais les racines, combien qu'elles participent ausdites qualitez, si est-ce que leur vehemence est moindre, & plus facile à corriger: par ainsi jaçoit que le lait soit si acre & mordicant, & chaud, qu'il brule quasi comme le feu les parties, voire les exterieures: il y a toutesfois moyen de l'adoucir & temperer, par choses suaves, plaisantes & douces, c'est pourquoy Dioscoride l'incorpore avec les figues seches, ou la cire, là on le laisse seiourner long temps deuant que s'en seruir: le mesme on pourroit faire, avec les choses adstreingentes & refrigerantes, comme les coings & autres semblables fruits. Quand aux feuilles à l'exemple d'Actuere. nous les ferons rostir dans vn vaisseau de terre, & d'icelles puluerisees, en donnerons vne dragme, plus ou moins, avec la ptisane, la poléta qui est la farine d'orge ou d'auoine mouillee & sechee, & l'eau simple. Il y a mille autres moyens de donner lesdites feuilles ainsi rosties, ou en opiates, incorporant icelles puluerisees, avec le miel, ou le resiné, que nous appellons le rub en ce pais, ou la chair des panses extraicte, ou bien avec quelque decoction, come d'un poulet, &c. ou en pillules formees avec le vin blanc, le ius d'absinthe, de la melisse, &c.

La graine semblablemēt du titymale, laquelle on amasse en Automne, seche & reduite en pou-

dre, peut estre receuë avec le miel, (selon l'ordonnance de Pline, avec ledict resiné & le vin cuit, en consistance de pilules, le mesme auons nous accoustumé de faire, avec la chair des prunes aigres, ou douces, des raisins secs & reseruez, des figues, extraicte à la façon de la casse.

La racine de ceste plante n'est pas moins conuenable ausdites intentions, n'estant sa chaleur & acrimonie plus formidable, que des autres parties: qu'est cause que nous la façonnerons pour nostre vsage selon tous les moyens surnommez: & pour autant que toutes lesdites especes du tiry male, en toutes leurs parties, offensent (comme l'on dict) l'estomach, & par consequent le cœur & le foye, nous meslerons ausdites compositions quelque chose cordiale & stomachique, de celles qu'auons dites auparauant: quant à sa chaleur & acre qualité, elle sera chastiee avec les choses refrigeratiues susdites, la tenuité & subtilité de sa substance, sera arrestee avec les choses gluantes, adstringentes, & stiptiques.

Par ainsi outre les moyens susnommez, nous pourrons faire vne decoction de melisse, ou ponsirade en Prouençal, de boutraches, buglosse, des cichorees, d'oseilles, pourptier, solanum, hippociste, & du ciste mesme, de panse, de pruneaux, de consolide grãde, &c. dans laquelle decoction ferons mouiller quelque temps, les fueilles, ou l'escorce, ou bien la grainç du tiry male, qui nous sera en main, la quantité de deux ou trois dragmes: laquelle infusion pourros bailler sans scrupule aucũ, voire mesme lesdites fueilles, racines, & grainç,

& graine, pourront estre accommodees en opiates, ou pillules, à nostre election. Ladite infusion pourroit estre faicte, dans le petit lait ou mesgue, dans la decoction d'un seul ou de deux simples des susdits, ou plustost dans le vinaigre, dans lequel aura bouilli, ou au moins trempé, la chair d'un coing ou de semblables fruiçts: il est vray que le titymale macéré dans le vinaigre, se doit prendre en substance, mais aux autres susdites infusions suffit de prendre la liqueur, où ledit simple aura trempé.

La dose du titymale est inegale, tant pour raison de ses parties, que pour raison de la façon de l'apprester: car il faut moins donner du lait que des semences, moins d'icelles que des fueilles, & des racines plus que de toutes, tellement que si nous donnons demy dragme du lait, corrigé comme dict est, fera assés de bailler vingt grains des semences, vingt cinq des fueilles, & iusques à trente des racines: en tousiours esgard aux circonstances, remarquées par le docte & experimenté Medecin. Quand aux infusions, la doze de ce simple doit estre au moins double, à celle qui se donne en corps & en substance.

**D** 3

## De la thymelea &amp; chamelea.

## CHAPITRE IX.

**N**ous auons autant d'occasion d'vser de la *thymelea* & *chamelea*, qu'ont eu iadis les anciens Medecins, & mesmement Hippocrate qui a esté tres-adiuise, n'ayant obmis aucune circonstance, qu'il n'aye diligemment espeluchee, lors mesmement, qu'il luy conuenoit donner medecine purgatiue. Dioscoride fait deux diuers chapitres de ces deux simples: quoy qu'ils ne soyent beaucoup differens, ny en figure exterieure (ayant seulement l'un les fueilles plus minces que l'autre) ny en faculté purgatrice: d'autant que tous deux purgent la bile, la phlegme, & les eaux par le fondement: & à ces mesmes fins Hippocrate les baille tres-souuent, principalement le *granum cniidum* (ainsi appelle-il la seméce de la *thymelea*).

L. des ma-  
ladies in-  
eernes.

Ces deux plantes sont si vulgaires en ceste prouince, mesmement au pais bas, qu'il n'y a presque lieu incult, qui n'en soit peuplé, mesme que tous les chemins pres la ville d'Aix en sont bordez. Et pource que l'election n'est de peu d'importance en ceste plante, nous nous prendrons garde de la choisir, selon les marques, que Mesues indique: prenuerement qu'elle aye les fueilles grandes, minces & verdoyantes: en second lieu qu'elle soit cueillie a part, là où plusieurs de mesme spece se trequent, pour auant qu'on

Ch. 22. liu.  
2 des sim-  
ples medi-  
camens.

qu'on estime celle estre pernicieuse, qui croit toute seule en vn champ.

De ces deux plantes, les anciens n'en ont vſé que de la graine: l'vne desquelles ils appellent *granum cnicidum* (comme dict est) l'autre *cnicorum*: ainsi le liſons nous tant aux liures d'Hippocrate, que de Dioscoride, tres-anciens Medecins: mais nous pourrons aussi employer les feuilles & racines d'icelles, pource qu'elles sont semblables en puissance aux fruiſts, & reçoivent mesmes preparatiōs, comme nous dirons cy apres.

Nous remarquons avec les herboristes tant anciens que modernes, en ces deux simples, non seulement vne chaleur excessiue & acrimonie moleste, par laquelle elles alument les sieures, & causent les excoriatiōs aux boyaux: mais aussi vne merueilleuse & vehemente faculté de purger, si dommageable au corps & aux parties nobles, que (comme escrit Mesues l'Euangeliste) on luy a pour ceste raison imposé le nom de Mesereō, qui signifie, comme il interprete, rauissant la vie, & faisant les vesues.

A telles vehemens n'est pas difficile d'obuier par les moyens deduits auparauant, à ſçauoir avec la meslange des choses adstringentes, stiptiques, aigres & froides, adioustant aussi celles qui sont tenaces & gluantes: & pour dire librement ce qu'il m'en semble, ores que la correction de la vehemence purgatrice, depende pour la plus part, du chastiment de la chaleur, acrimonie, & tenuité des parties, qui coustumiere-

rement se treuuent en tels medicamens : ie suis bien d'auis, qu'en tels cas, on ne laisse iamais les parties nobles de nostre corps depourueuës de leurs antidotes, desquels nous fortifierons toujours nos meslanges, & cest pourquoy on a de coustume de bailler lesdits medicamens avec l'origã, l'absinthe, le *polion montanum* & semblables, qui ont aussi la chaleur au troisieme degre.

Les fruiçts agrestes & les autres ayans certaine aspreté & stiplicité, sont si commodes pour brider les vehemens de tous les medicamens, qu'il n'y a celuy, tant viste soit-il, qui ne soit arresté tout court. On adiousté à ces fins le ius du pourpier, aux meslanges, du *solanum*, tant celuy des iardins, que des vignes, que vulgairement on appelle coquerelles: celuy aussi de la cichoree & des endiues: les mucilages aussi tirees des figues, des panfes, de la graine du lin, des graines du coing, du ciste, hippociste, ne sont pas de moins d'efficace. Dãs vn, deux, ou plusieurs desdits suc nous infuserons les fueilles, ou la graine, ou la racine de nostre thymelee, en conuenable dose l'espace de vingt quatre heures, plus ou moins, laquelle infusion pourra estre donnée sans danger aucun: on pourra faire la mesme infusion, dans le lait de cheure, ou d'asnessé, ou dans la mesgue. Aucuns chastient la vehemence de la *thymelea*, avec le feu, reduisant les fueilles & racines en cendre, laquelle ils baillent incorporee avec des figues, ou prunes, ou farine d'orge, &c. mais telle preparation affoiblit trop, voire en exclud du tout la faculté purgatrice.

Diosco

Dioscoride dōne la partie interieure de vingt grains de la *thymelea*, avec la *polenta*, c'est à dire, la farine d'orge ou d'avoine: la mesme incorporatiō il fait avec les raisins secs, ou avec le miel, pour faire pillules ou opiates. Le semblable il fait des feuilles, qu'il commande de cueillir long temps auparavant, & secher à ombre, les faisant battre, pour en separer les nerfs & membranes, comme domageables. Brief la poudre tant du fruit, que des feuilles, & racines de ceste plante, peut estre accommodée en mille façons, entre lesquelles ceste cy est aussi tres-assurée, à sçavoir les pillules formées de ladite poudre, avec le jus de coing ou de cormes, ou des cornes, ou des pommes & poires agrestes, & semblables fruits non encores meurs, lesquelles pillules ne cederont en rien aux cochees, aux arthritiques, & à vne infinité d'autres. Faut noter qu'à la poudre de la *thymelea* nous y devons tousiours adiouster vn tiers ou au moins vne quatriesme partie de l'origan, ou de l'absinthe, ou du poliot.

Nous auions de coustume de faire vn huile au village, qui prins par la bouche purgeoit les humeurs faldites sans accidens, & appliqué sur le ventre aux hydropiques, estoit de grand profit, lequel est fait selon l'ordonnance de Mesue comme s'enfuit. Faut prendre des feuilles de la *thymelea* ou *chamelea* cinq onces, lesquelles faut mettre tremper dans trois liures d'eau douce d'espace de 24. heures, ayant bouilli tout ensemble iusques à la consommation de la moitié, & l'ayant colé, faut adiouster huit onces d'huile

d'amendres douces, & faire derechef bouillir le tout iusques à la consommation de l'eau : on fait aussi vn vin tres-laxatif & vtile aussi pour les hydropiques desdites fueilles avec le moust, duquel nous parlerons en son lieu.

La *thymelea* se peut donner en poudre iusques à demy dragme ou deux scrupules en decoction, pourrons passer iusques à quatre scrupules, & quelquefois à deux dragmes, avec obseruation des circonstances.

#### De l'ellebore.

#### CHAPITRE X.



Est pas sans cause, si auourd'huy ceux, qui entre les hommes, iugent plus exactement des choses, qui ne se messent autrement de la medecine, s'esmerueillent avec plainte, de ce que nous auôs laissé l'vsage de l'ellebore, lequel les anciens ont tant cheri, & mesme Hippocrate qu'on ne trouue en ses ceures, aucun medicament si frequent, que l'ellebore. Les effets qu'a bon droit Hippocrate luy attribue, confirment la verité de ceste opiniô: l'ellebore dit-il, nettoye le corps de toutes superfluites & corruption d'humeurs, purge les deux especes de la bile & la pituite, fort benigne et sans aucune violence: & par ce moyen il purifie la masse du sang, en quelque part que elle se trouue, voire aux parties les plus extremes du corps. Mesues, Medecin d'estoc & race royale

entre

entre les Arabes, soustient la benignité de ce simple contre ceux qui l'accusent d'une malignité & violence excessiue: Jean Costæus & Marnard commentateurs dudit Mesue confirment le mesme, par le recit de plusieurs experiences par eux obseruees: il est vray que Hippocrate craint grandement l'usage de l'ellebore à cause des conuulsions, & autres lamentables accidens, qu'il peut occasionner au corps: mais il faut remarquer, qu'Hippocrate n'a pas proferé cela, seulement de l'ellebore, ains aussi de tous les medicamens purgatifs de semblable puissance & vigueur, ce que monstrent les paroles qu'il adiouste, disant, l'ellebore est dommageable aux sains. Democrite n'en dit pas moins, en vne epistre qu'il escriit à Hippocrate son grand amy & Medecin, les paroles duquel sont telles: *Veratrum enim sanis datum mensi tenebras offundit, insanis autem valde prodesse consuevit.* Ctesius Medecin tresancien apres Hippocrate dict, que du temps de ses ayeulx, on n'osoit donner l'ellebore en quelque façon que ce feut, à cause qu'ils ignoroyent, non seulement le moyen de l'apprester, mais aussi le temperamēt & faculté d'iceluy: & depuis lors, on la sceu si bien corriger & preparer, que sans crainte d'aucun danger, il peut estre accommodé (cōme tres-bien tesmoigne Aryllius en Oribase) tant aux vieux, qu'aux ieunes, voire aux enfans, & iusques aux plus debiles.

Les herboristes depeignent deux principales sortes d'ellebore ( combien que les plus modernes en ont decouuert plusieurs ) le blanc & le noir,

L. 4. aph.  
16.

Epistola  
17. ab epi-  
scopo  
H. 1. v. 1.  
Oribas. lib.  
8. l. 8.

L. 2. ch. 5.

noir: toutes les deux on treuve en ceste prouince, & principalemēt aux montaignes qui voisinent le Dauphiné & terre neufue, d'où elles peuuent estre transplantees en nos iardins, comme plusieurs autres plantes, afin que nous en puissions au besoyn, estre plus promptement & commodement secourus: car par la culture, elles sont rendues moins vehementes, ainsi que par icelle les fruiçts agrestes sont adoucis & rendus comestibles. Metues & les Arabes par le nom d'ellebore simplement pris entendent le noir: mais les Grecs avec Galen par iceluy entendent plustost le blanc: aussi c'est celuy qu'Hippocrate craint de donner, sans diligente preparation, tant de l'ellebore mesme, que du corps, & des humeurs, qui doiuent estre purgez par le vomissement: de laquelle Hippocrate entend seulement, routes les fois qu'il mentionne simplement & sans addition l'ellebore. Et pource que le vomissement est beaucoup plus difficile, & par iceluy la vehemence du medicament est plustost descouuerte (s'il n'aduiet de la part du malade,) l'on a pour suspect l'ellebore blanc: pource que son naturel est, de purger la phlegme & la bile rousse, par la gorge. Quand à l'ellebore noir on l'estime, de moindre vehemence, pour autant que son naturel est de purger la bile noire & l'humeur melancholique, par en bas: laquelle purgation est beaucoup moins difficile, que celle qui se fait par le vomissement: & c'est celuy qu'on mande chercher en Anticyre, pour guerir les insensez.

Nous ne deuons craindre l'usage de l'un & de l'autre,

*Com. en  
l'aph. 1.1.3.*

de l'autre, lors que la necessité le requerra, pourueu que les corrections accoustumees & necessaires, precedent tousiours, quoy que Mesue aye preferé le noir au blanc. Parquoy d'autant que l'ellebore blanc est plus facheux à l'estomach, que le noir, il le faudra corriger avec les choses stomachiques, & celles qui feruiront aussi pour abbatre sa chaleur: (car toutes les deux especes sont de temperament chaud, iusques au tiers degre, & plus ourte.) Les premieres serót, l'oseille, la cichoree blanche, que nous appellons endiue, la cichoree sauuage, & toutes ses especes, les prunes tant aigres que donces, & plusieurs autres semblables: les autres seront, l'escorce de citró, le ceterac que le vulgaire nomme herbe dorée, la menthe, les roses seches, l'absinthe, les graines de la myrthe, la regalisse, &c. Adiousterons en troisieme lieu, les choses qui ont esgard au cœur, cōme sont les fleurs cordiales & les fruiets aussi, les semences de la pimpinelle, des oseilles, la graine des citrons, la melisse & semblables: lesquelles choses seront suffisantes, pour preuenir les accidens qu'on pourroit craindre apres la prise de l'ellebore non preparé: qui sont ceux cy, le mal de cœur, le vomissement, la suffocation, la syncope, & quelquefois le flux de ventre. Quant aux deux premiers, facilement s'euitent, par les choses que dessus: la suffocation (qui est causee par labondance & emotion des humeurs, ne pouuans estre mis hors par les voyes, ny ordinaires, ny extraordinaires) sera preuenue, tant par la preparation du corps, selon l'opinion & conseil

*Li. 4. aph.* conseil d'Hippocrate, que par l'attenuation & incision des humeurs cras & glutineux, que nous pretendons de purger. Le flux de ventre, ne semble pas estre caulé par la prinse de l'ellobore blanc, le propre duquel est de purger par le vomissement: mais il n'est pas sans raison, que le medicament dedié pour le vomissement, purge quelquefois par le fondement, & au contraire, ie laisse les raisons de tels effets pour cuiten prolixité. Quant à la syncope, le defaut de la vertu, la conuulsion, la sueur froide & autres accidens, qu'on peut encourir pour auoir prins l'ellobore: à peine aduiendront-ils, pourueu qu'il soit donné avec les corrections & doses conuenables: car pour dire vray, il n'y a medicament de ceux que nous descriuons, qui puisse commodément estre donné sans les preparacions des ja mentionnees plusieurs fois, & non seulement ceux cy que nous pouons appeller nostres, ains le rheubarbe que l'on vante tant amy de nature, l'agarie, le sené, en ont besoin, & d'estre tousiours dispensez & corrigez, à la discretion du sage & experimenté Medecin à l'vrgente necessité seulement.

Nous par le conseil de Mesue, prefererons l'ellobore noir au blanc, lequel accommoderons en plusieurs formes de medicamens: scauoit est en pillules, en incorporant la poudre d'iceluy avec quelque vn des sues cy dessus mentionnez: en opiates, avec le miel ou le vin cuit, ou bien avec le rnb des raisins: & finalement en breuuages, le faisant bouillir avec les susdits correctifs, adioustant

adioustant à la decoction conuenable, quantité de miel ou de vin cuit, pour la conseruation ou la saueur.

Ne faut pas oublier que selon la verité & le tesmoignage d'Oribase, l'ellebore subtilement puluerisé, purge avec plus grande vehemence, que quand il est mis en poudre grosse.

Hippocrate, qui a célébré ce médicament sur tous les autres, prenoit les petites racines d'iceluy (car elles sont seulement en v'sage) combien que nous ne craignons point d'employer aussi les feuilles, lesquelles il fichoit en mode de giroffes, dans vne raue, ou ressort, par l'espace d'un iour: laquelle raue, ayant osté lesdites racines, il donnoit à son malade pour le faire vomir.

Nous qui n'auons pas le vomir tant en v'sage, l'apprestérons comme dit est, ou si bõ nous semble, le meslerons avec l'anis, (qui n'aguières est cultiué en quelques iardins) la graine des pastinaques sauuages, du percil, pour en faire la forme de médicament agreable au malade, peut estre aussi vtilement incorporé avec le ius de l'origan, du calament, du poliot & de l'absinthe.

Quant à la dose de l'ellebore, combien qu'il soit difficile d'en discerner, attendu la varieté des circonstances, qui la rendent incertaine: toutesfois, nous le baillerons suiuant la taxe qui en a esté faicte par les Medecins, tant anciens que modernes. Le n'ay peu remarquer en aucun lieu qu'Hippocrate l'aye limitée: laquelle Galen a reantmoins determinée, selon la mediocre euacuation, que nous experimétons l'ellebore faire en plu

Part. II.  
com. I. de  
ratione vi-  
ctus in  
morbis ac-  
cutis.

*Cap. 134.* en plusieurs. Dioscoride le baille en dose d'une  
*Lib. 4.* dragme avec l'escamonee, Actuere prend ius-  
*Cap. 8. li. 5.* que à deux dragmes des petites fibres qui pen-  
 dent des racines, lesquelles faict quelque temps  
 tremper dans l'eau, apres ayant prins l'escorce &  
 ietté les mœlle ou le cœur (que nous appellons)  
 contenu dedâs, faict secher ladite escorce à l'om-  
 bre, de laquelle puluerisee avec l'oximel & le  
 rub des raisins ou le vin cuit, faict de pillules, ou  
 d'opiates.

Manard, imitant Dioscoride, prend vne dra-  
 gme de l'ellobore noir, deux grains d'escamonee  
 (au lieu de laquelle nous prendrons nostre  
*elaterium*) incorpore le tout avec la chair de  
 coings, pour faire vne purgation facile & leger.  
 Faut remarquer que lors que l'on donne l'el-  
 lobore blanc ou noir (ce que doit estre aussi en-  
 tendu de tous les medicamens purgatifs) la dose  
 doit estre augmentee ou diminuee selon la façon  
 que l'on l'appreste: car en decoction ou infusion,  
 il en faut beaucoup plus donner, en poudre la  
 moitié moins.

*Du turbitb.*

CHAPITRE XI.

**L**Ntre plusieurs raisons qui m'ont es-  
 meu de publier ma proposition, celle  
 que ie bastis sur le turbitb est des  
 principales: car combien qu'il croisse  
 en affluence en ce país de Prouence, mesme que  
 les

les coustaux & montagnes, tant du terroir de la ville d'Aix, que des lieux circonuoifins, en font toutes couuertes: si est-ce que les droguistes & grossiers de Marseille ( desquels nos Apothicaires l'acheptent bien cherement ) le vont chercher à grands frais & despens, en regions estrangees. Les marchands de la basse & haute Bretagne le viennent querir au bas Languedoc vers Montpellier & Nismes, auquel pais s'ils ne la trouuoient, suis assure, qu'ils viendroyent querir le nostre: & accuseroyent la negligencé de nous autres Medecins Prouençaux. Je scay qu'on obieçtera, que la *thapsia*, de laquelle ie parle, n'est pas le turbith, qui est mis en ouure aux boutiques de nos Apothicaires: mais ce m'est tout vn, pourueu que par experiences infallibles, & par le tesmoignage de quelques auteurs recens, de renommee non vulgaire entre les Medecins, soit notoire & manifeste, que nostre *thapsia* a les mesmes puissances de purger la grosse & crasse phlegme, que Mathiol attribue au tripolion, qu'il pense estre le turbith. Car que nous doit-il soucier si nous auons ou n'auons pas les medicamens de diuerse ou de mesme espeece, que les estrangers: pourueu que nous n'ayons pas faite de ceux qui nous sont necessaires. Mesme (auquel i'adiouste plus de foy, qu'a tant de disputtes friuoles) nous décrit vn turbith, qui n'est autre que nostre *thapsia*, laquelle nous estant si familiere, qu'il n'y a celuy, tant soit peu exercé en la cognoissance des simples, qui ne l'aye remarquee en plusieurs endroits de ce pais: quelle

E

L. 2. ch. 2.

Chn. 129.  
li. 4.

excuse aurons nous d'en auoir si long temps frustré nos Prouençaux, qui d'icelle deuoyent auoir l'vsufruiçt, & en iceux faisans la medecine, de nous estre seruis d'un simple, qui nous est totalement incogneu: car les elcorces ligneuses, qu'on nous apporte des parties Orientales, quoy qu'on les die estre les racines du tripolion de Dioscoride: neantmoins Costaus recite par le rapport des marchands grossiers, qu'on les tire d'une plante qui a les fueilles semblables à la myrthe: tellement qu'il estime que ne sont autre chose que les racines du tithymale appellé *mirsinies*, duquel nous auons aussi en abondance par tout ce país.

Nous vsferons donc de nostre turbith à mesme fin & intention, qu'auons tousiours mis l'estráger en besongne, à sçauoir pour purger l'humour phlegmatique, non seulement de l'estomach, & consequemment de toute la premiere region interieure du corps, mais aussi de la poitrine, & des parties les plus esloignées: estans assurez qu'il n'y a medicament purgatif. & ainsi ledict Mesue, plus propre à la guarison des gouttes, & toutes maladies articulaires: bien est-il aucunement ennemy de l'estomach (comme sont tous autres medicamens semblables.) Ce que nous est signifié par certain mal de cœur, & subuersion d'iceluy, qu'il engédre souuent, principalement lors qu'il est prins sans preparation conuenable: lesquels accidens estans (selon mon aduis) occasionnez par vne infinité de vapeurs & flatuositez mordicantes, lesquelles excitent la chaleur

chaleur agissante, en vne humidité superflue, seront facilement preuenus, avec les corrections & moderations, tant de ladite chaleur, que de l'humidité: ioint aussi que ce simple est de fort tardie operation, & de long seiour dans l'estomach, à cause qu'il est de substance crasse & terrestre. Les Medecins apres Mesue le hastent avec le gingembre, mais nous qui (comme dit est) ne voulons sortir de nos limites, en faisant la medecine, en ferôs autant avec la sadreye, le serpouillet, l'hyfop sauuage ou domestique, & vne infinité d'autant d'efficace que le gingembre, & toutes les fortes du poiure. Contre le trouble de l'estomach, nous auons aussi beaucoup de choses stomachiques auarauant mentionnees, entre lesquelles l'absinthe, la menthe, l'anis, la mariolaine, la menthe sauuage, tiennent le premier rang. Contre la chaleur excessiue, nous pourrons prendre quelqu'vne des choses refrigeratiues, qui ne sont ennemis de l'estomach. C'est pourquoy vn Medecin Iuif, allegué par Mesue, prenoit vne partie de la thapsia, demie partie de gingembre, lesquelles choses il incorporoit avec le ius de coings desseché, d'où il faisoit vne medecine tres-asséuree pour les intentions susdites: au lieu duquel gingembre (comme auons dict) nous auons nos aromaticques tres-bons correcteurs.

J'auois de coustume, & avec heureux succès de l'administrer au village en ceste sorte: ie prenois vne dragme & demie, & quelquefois deux de nostre turbith, des fucilles de la ruë, de la

fadreye, de chascune vne dragme, d'amandes douces, & de coings confits au miel, ou au vin cuit, de chascune vne demy dragme: desquelles choses bien meflangees, ie faisois vne dose qui purgeoit sans violence, ny emotion fascheuse au patient.

Quand à la dose il est difficile de la limiter pour les raisons auparauant deduites, toutes-fois nous suiurons la mediocrité, tant que sera à nous possible: nous conformant à ce que les anciens en ont determiné, entre lesquels nous tenons Mesue vn des plus dignes auquel on adiouste foy, lequel donne de la thapsia en poudre d'vne dragme iusques à deux, & en decoction de deux iusques à quatre.

---

*De la flamme ou glaycul.*

CHAPITRE XII.

**D**Ioscoride décrit vne sorte de glaycul puant & sauage, de laquelle nostre intention n'est pas de parler, aussi n'est-il au rāg des purgatifs, desquels seulement nous auons dressé ce petit traité, ny aussi en auons nous aucune experience. La flamme donc, ou iris, ou glaycul, duquel nous pretendons tirer quelque medicament pour l'vtilité de nos compatriotes, est celuy que nous voyons aux iardins: ausquels estant vne fois tant soit peu entraciné, il pullule si bien, qu'il n'a besoin de culture,

culture, pour se presenter avec leurs couteaux verdoyâs, accompagnez d'une infinité de belles fleurs, enrichies de diuerses couleurs, d'où on luy a imposé le nô de l'arc en ciel, qui fut donné aux hommes, iadis en signe de la paix & alliance, que Dieu auoit faiète avec eux. Je suis esbay, & confesse n'en sçauoir la cause, pourquoy Dioscoride l'a mis au premier liure, tout au premier chapitre: auquel liure il parle principalement des simples aromatiques, si ce n'est qu'il le vueille nombrer entre plusieurs simples de bonne & suauë odeur, ou plustost comme fidelle cōseruateur de toutes odeurs plaisantes, lequel les parfumeurs mettēt pour fondement & base de leurs pommes, oyseaux de Cypres & autres senteurs: autrement ie dirois qu'il doit estre logé au quatrième liure des simples en Dioscoride, qui est totalement dedié aux medicamens de mesme genre, que ceux que nous mettrons en ce cathalogue. Afin donc que nostre iris, ne semble croistre en vain dans nos iardins, nous tascherōs de l'accommoder pour la purgation de la bile & de la pituite, ( ausquelles humeurs il est dedié, selon Oribase ) il est aussi estimé médicament hydro-<sup>Cap. 27.</sup> rique, c'est à dire purgeant les eaux, & pour cela<sup>lib. 7.</sup> on le baille coustumierement aux hydropiques. Et d'autant que sans preparation seroit difficile qu'il puisse estre supporté, & principalement le nostre qui surmonte en acrimonie & vehemence, celuy de Florence: personne ne doit estre si mal aduisé, que de le prendre sans preparation. On n'a pas de coustume d'vser des fleurs & fueil-

les du glayeul, quoy qu'on le puisse aussi reduire en toutes formes de medicamens, pour la purgation des humeurs que dessus: & pource que nous n'en auons fait encores aucune preuue, nous suffira pour le present prendre la racine, de laquelle pourrons faire breuuages, opiates, ou pillules & encores de tablettes. Le premier moyen donc, sera par decoction, prenant cinq ou six dragmes & iusques à vne once, plus ou moins, selon l'exigence, la faisant premierement tremper la moitié d'un iour dans le vin blanc, où le vinaigre, & bouillir avec conuenable quantité d'eau, adioustant aussi quelque peu de nos aromatiques: & à la fin de la mediocre ebullition, & colation meslerons quelque peu de miel rosat ou de resiné, ou bien de vin cuit à perfection. La mesme potion se pourra aussi faire en exprimant le ius de ladite racine, duquel broyerons la quantité de deux à trois dragmes, avec la mesgue, le miel, & quelque peu de suc de coings, ou d'autre fruiet stiptique.

L'opiate & les pillules s'appresteront de la mesme racine sechee à l'ombre & mise en poudre, incorporee avec moins de vin cuit, pour faire vne masse de pillules, ou avec plus grande quantité d'iceluy, pour la rendre en consistance d'opiate, de laquelle on en pourra prendre iusques à demy once, qui sont quatre dragmes, avec quelque decoction, conuenable.

Les tablettes seront formees avec le miel cuit à perfection, comme on a de coustume faire en ce pais le nogat, adioustant en apres la poudre susdite

fuldite, en telle dose, qu'on fait les tablettes avec le sucre. La dose de ceste racine, selon Meſue, est de six dragmes au plus, laquelle neantmoins doit estre limitee, selon la forme que le medicament sera exhibé: car en poudre il en faut beaucoup moins donner, que en decoction & en infusion seule, sans expression, plus qu'en routes.

Du sureau, & hieble.

CHAPITRE XIII.



L n'y a ancien ou moderne herboriste, qui ne nous descriue vne infinité de moyens, pour accommoder toutes les especes du sureau, à la necessité des hommes: duquel les vns en façonent de remedes seulement pour alterer, comme Galen, <sup>L. 11. 15.</sup> Oribase, les autres en font de confections en toutes formes, pour purger les eaux, la pituite tant tenue que crasse, comme Dioscoride & avec luy André Mathiol. Dioscoride fait seulement deux especes de ceste plâre: l'une qu'il appelle en sa langue Grecque *acte*, l'autre *chamaacte*. <sup>L. 4. chap. 168.</sup> La premiere est celle que les François nommēt sureau, les Latins *sambucus*, desquels nous auons retenu le nom sambuc: de cestuy cy Mathiol fait trois especes, vne sauvage laquelle croit par les montagnes, l'autre domestique, la tierce aquatique. Nous vferons du domestique, à cause qu'il nous est plus en main, quoy que toutes les trois ayent

mesme vertu. Le *chameaële* de Dioscoride est pluſtoſt herbe que Arbrisseau, & n'est autre que celle que nous appellons en François hieble, en Latin *ebulus*: le vulgaire en Prouence la nomme dooulgues, toutes ces especes sont assez familiares & cognues d'un chacun: mesme que plusieurs des rustiques, mettent l'hieble en besongne, pour leurs purgations, ignorans possible que le sureau a mesmes puissances, de purifier le corps, de la bile, de la pituite, & des eaux: de sorte qu'on ne scauroit trouver aucun medicamēt plus vtile pour la guarison de l'hydropisie & des gouttes, que l'une & l'autre espece. Quand au sureau on met en vſage les fueilles, les fleurs, la graine & la moyenne escorce: mais de l'hyeble, nous pouuons aussi prendre les racines, desquelles avec Mathiol exprimerons le ius, pour d'iceluy faire de trochisques, dediez aux susdites intentions. Ceux qui ont voulu experimenter tant l'un que l'autre, sans preparation, ont recogneu, qu'ils sont molestes à l'estomach: car ils prouoquent le vomissement, & principalement le suc tiré de l'escorce tant de l'une que de l'autre racine: on pourroit faire par infusions des fleurs du sambuc, avec le miel, vn sirop, qui purgeroit leſdites humeurs sans vehemence. Dioscoride prend les gettons tendres de l'un & de l'autre, lesquels il faiēt cuire en façō des herbes potageres, laquelle decoction il donne pour euacuer leſdites humeurs. De la racine aussi de l'hyeble cuite avec le vin, il faiēt vn medicament, qui n'a son pareil pour la cure des hydropiques. Dauantage, la  
graine

graine de toutes les deux especes, seche & mise en poudre, prinse avec le vin blâc, en dose d'une dragme ou quatre scrupules, plus ou moins, fait la mesme operation: la mesme poudre peut estre reduite en forme d'opiate, avec le miel, le vin cuit, le resiné, ou en masse de pillules, avec le vin blanc, le jus d'absinthe, de menthe, de l'iuamoscata & autre à ceste intention conuenable: adioustant tousiours quelque portion des choses qui remparent l'estomach contre les offenses, à quoy seruent de beaucoup les aromatiques de ce pais.

*De la brionia ou coluuree.*

CHAPITRE XIII.

**C**ombien que la *brionia*, que les Latins appellent *visis alba*, les François la coluuree, ou feu ardent, soit vn simple tres-frequent, tant aux montaignes, que aux pais bas de ceste prouince, & qu'elle croist au long des chemins, & principalement aux hayes des iardins & vignes: si n'est elle que des herboristes cogneuë, & de quelques femmes qui la recherchent curieusement, non pour la dedier à la purgation, ains plustost pour en faire vn fard, tres-accommodé pour l'embellissement de la face, & pour esfasser les taches & cicatrices des playes, à quoy elle est excellente, si au jus de la racine on mesle la farine de febues, ou des pois

E 5

ciches, & en est fait vn liniment, pour l'appliquer sur le visage ou sur toute autre partie. Il est certain que de ceste plante, comme aussi de toutes celles que nous descriuons en ce traité, on en pourroit sortir plusieurs remedes, à plusieurs & diuerses intentions vtils, mais nous nous arretons seulement aux purgations.

Liu. 6. des  
simples.

Quand à nostre *brionia*, si nous voulons croire Galen, lequel Oribase & Paul Æginette imitent totalement, elle n'a besoin d'aucune correction: tant s'en faut, que selon le tesmoignage de Paul Æginette, pour fortifier l'estomach, on mange les gettons tendres: lesquels pour estre quelque peu adstringents, & moderement chauds, sont audit estomach tres-aggreables. Sa racine aussi (laquelle nous voulons principalement mettre en ieu) n'excede en aucune qualité, selon le tesmoignage de nostre Galen, lequel luy attribue vne vertu abstersiue & desiccatiue, iointe avec mediocre chaleur. Estât ceste proposition vraye, qu'en aucun medicament, qui n'est moleste à l'estomach, ne peut auoir lieu la violence ou vehemence: nous concluons qu'en la *brionia* n'y a point de vehemence, & par consequent la correction ne luy est point necessaire.

L. 7. cha. 3.

Toutesfois Mesue, qui a mis ceste plante au rang (apres Galen) des simples laxatifs, la confesse reuestue d'une acrimonie & mordacité, facheuse à l'estomach, disant avec Dioscoride que la *brionia* est chaude & seche, iusques au troisieme degre, ( combien que Dioscoride n'assigne aucun degre de temperament en icelle.) On ne doit

ne doit (dit-il) vser de la vigne sauuage (car ainsi appelle-il la *brionia* pour la similitude, que les fucilles & tendons ou capreoles, ont avec la vigne domestique) en breuuage: à cause qu'elle porte nuisance à l'estomach & au foye, si ce n'est qu'elle soit meslee avec quelque poudre aromatique, ou mastic, ou pommes de coing, ou autres choses adstringentes & confortatiues. Quand aux choses de la medecine, qui consistent plus en pratique & experience, qu'en discours philosophiques, nous deons plus croire à nostre propre sentiment, qu'aux opinions d'autruy: voire des plus signalez, qui comme en ce fait, bien souuent au recit des autres assurent de choses, que eux mesmes n'ont iamais experimentees.

Nous en goustant la *brionia*, (car il n'y a aucun sentiment plus fidele, pour iuger des qualitez manifestes des simples, que le goust) auons aperceu vne grãde acrimonie, coniointe avec vne amertume, insigne & remarquable: d'où nous est signifié, qu'il n'y a point de mediocrité en sa chaleur. Les accidens aussi que nous auons quelquefois remarquez, par vne seule prinse de deux dragmes, en personnes rustiques, assurent ceste opinion: car si au preallable nostre *brionia* n'est bien apprestee, & bien melangee avec ses correctifs, elle cause vne grande subuersion d'estomach, testifiée par l'excessif vomissement, elle excorie le ventricule, & les boyaux, elle rend les yeux tous esblouys, & la veüe ofusquee: lesquels symptomes (à mon aduis) ne procedent d'ailleurs que de la qualité mordicante de la *brionia*:

sihuoq

comme

comme les deux premiers, ou bien des fumées & vapeurs, pénétrantes jusques au cerveau, qui sont excitées & multipliées dans le ventre, lesquels accidens facilement seront cuitez, moyennant les corrections accoustumées.

Quant aux parties de ceste plante, nous ne treuons point que les auteurs ayent mis en besongne, pour les purgations, que la racine, de laquelle le ius qu'en peut estre copieusement exprimé, (car elle en est bien pleine) est fort propre pour purger la pituite superflue, tant du cerveau, que de l'estomach & de la poitrine, & (selon le tesmôignage de Mesue apres Dioscoride) de toutes les parties nerueuses: & de la viêt qu'elle est conuenable médicament aux epileptiques, aux asthmatiques, aux arthritiques, &c.

— Nous pourrôs donc donner, sans danger d'aucun symptôme, le ius de la racine de nostre *brionia*, bien & dûment meslangé, avec la poudre subtile, de l'origan, de la mariolaine, de l'hyfop, du fœnouil tortu, (que les apothicaires appellent *sefels maciliense*) de la menthe, de chair de coings non confits, & autres fructs astringents & stiptiques: desquelles choses pourrons faire telle forme de médicament que bon nous semblera, soit liquide, en consistence d'opiate, en incorporant lesdites poudres & le ius avec quelque portion du miel, ou du resiné, ou solide, en prenant seulement lesdites poudres très-subtiles avec le seul ius de la *brionia*, auquel sera aussi vtile d'adiouster quelque goutte de vin. I'aüois de coustume de faire de tablettes en forme de nogat, de la  
poudre

poudre faicte de ceste racine par long temps sechee a l'ombre, avec le miel, au preallable cuit à perfection, ce qui se peut aussi faire du ius.

La dose de ce medicament est plus ou moins augmentee ou diminuee, selon les parties que l'on veut donner: car du ius, Mesue ne passe pas deux dragmes, & de tout la racine il en donne iusques au poids de deux escus.

---

*De la laureole.*

CHAPITRE XV.



Auoit que Dioscoride, Pline & quelques autres herboristes anciens, mettent la laureole entre les purgatifs, si est-ce que Mesue (lequel i' imite volontiers) ne le nombre point en son catalogue des simples dediez aux purgations: aussi en laisse-il plusieurs autres, que la posterité a depuis experimentez, pensant auoir satisfait à son intention, d'en auoir descrit vne trentaine des plus signalees & familiares qui fussent de son temps en vsage: & pource que ie n'auois point aussi de preuve de sa faculté purgatrice, elle fust passée sous silence, ne fut qu'un rustique villageois de Lambes, m'en apporta vne brâche, de la laureole masle, de laquelle (comme il m'asseura) luy & toute sa famille s'estoyent purgez ceste annee, craignans la peste: & mesme qu'il m'asseura, qu'il auoit esté guari de la fieure quarte, par l'vsage

l'usage de la decoction des feuilles d'icelle. Bien est vray qu'il confessoit, que la prinse de demy once ou enuiron desdites feuilles, luy cauoir quelques accidens & symptomes tres-molestes, comme sont le vomissement, le mal de cœur, & quelquefois la syncope: lesquels, suis asseuré, il eusse euitez, par la correction du medicament, & par l'obseruation des circonstances, que l'habile Medecin remarque en toutes ses operations.

Ce simple croit principalement aux montagnes, & par le rapport de plusieurs, s'en trouue copieusement au bois de Valbonette. Quoy qu'il en soit nostre Proouence en est pourueüe en plusieurs endroits, mesmemēt aux montagnes, d'où facilement nous la pourrions recouurer, n'estoit que nous en auons plusieurs autres de mesme vertu que celle cy.

Les racines selon Dioscoride sont inutiles, tellement qu'avec luy nous n'vserons que des feuilles & des graines ou bacees, desquelles le mesme Dioscoride, baille iusques à quinze, pour purger la piquité par le fondement. Il est certain que sa vehemence sera d'aussi facile correction, que celle des autres medicamens cy dessus mentionnez, & d'autant qu'elle est d'un temperament tres-chaud & sec, tesmoigné par son acrimonie, nous abbatrōs l'impetuosité procedante de telle qualité, par les choses refrigerantes stipriques, qui arresteront aussi sa vitesse, adioustant celles qui peunēt humecter ensemble en refroidissant, pour auoir esgard à la secheresse, qui est en elle iusques au troisieme degré. Les premieres serōt  
les

les fruités agrestes, les pommes des coings, les prunelles de l'aubespain, &c. Les autres, les laitues, les oseilles, le pourprier, le nombril de venus, les graines des melons, &c.

Pour euitier la syncope, meslerons quelqu'un des simples cordiaux, comme l'escordium, la melisse, le chardon benit, la pimpinelle, &c. Pour auoir esgard à l'estomach, adiousterons la menthe, l'absinthe, &c. Et de ces choses bien & deuëment proportionnees & meslees, pourrons faire decoctions avec l'eau, opiates avec le vin cuit, le refiné, le miel, ou pillules avec le ius d'absinthe, le vin ou autre accommodé à nostre intention.

Quand à la dose de ce medicament nous la diuiserons selon la forme du medicament que nostre intétion sera de faire: car en decoction pourrons donner iusques a cinq ou six dragmes desdites fueilles, en pillules ou opiates, ne passerons pas deux dragmes: combien que quelquefois se presentent de circonstances, qu'il faut augmenter ou amoindrir lesdites doses.

---

*Du pied de veau.*

CHAPITRE XVI.

**L**E pied de veau, que les Apothicaires appellent *iarus*, les Latins *dracunculus*, ou *serpentaria minor*, des Prouençaux segueirons ou fugueirons, ie m'alleure, seroit en vſage pour la purgation de la phleg

la phlegme , tout ainsi que les femmes ont de coutume de s'en seruir pour embellir la face: mesmement de la racine tres-belle & blanche, de laquelle elles composent vn fard, qui n'est de peu d'efficace. Je sçay bien que les Grecs, comme Dioscoride, Galen, Oribase, &c. ne luy attribuēt point de faculté purgatrice, combien qu'ils la tiennent propre pour nettoier, absterger, & ouuir les opilations, des entrailles, mais ce sont d'effaiçts differens à la purgation, pour laquelle Mesue, & Pline l'estiment tres-vtile: à l'imitation desquels i'en ay voulu faire quelque preuve, & le mettre à mon catalogue. Ioint aussi qu'il est vn simple si frequent & cogneu en ce païs, qu'il n'y a personne, entre les plebees, qui ne le cognoisse fort bien: car il croit quasi par tout, tant aux forests qu'aux lieux proches des villes, aux hayes des vignes & iardins, & cōbien qu'aucuns commandent de la cueillir au Printemps, les autres à l'Automne, si est-ce qu'il se trouue tousiours tres-verdoyant & en toutes les parties de l'annee, mesmement en ce païs temperé: veu aussi qu'il se nourrit entre les buissons, & les hayes viues, desquelles il se pare & defend au froid & neiges.

Quant à ce qu'on met en controuerse de sa faculté purgatrice, à cause que Dioscoride ne l'a pas mis au rang des purgatifs: il en faut plus croire à l'experience, qu'à tout autre tesmoignage, laquelle nous a monstré qu'il purge la pituite tant crasse que subtile, sans aucune impetuosité, tellement qu'à peine a-il besoin de correction.

Galen

Galen estime que la racine de ce simple est comestible: mesme qu'il n'a pas hôte de dire, qu'elle se mâge comme les naucaux. Ce que combien qu'il entende de l'aron (ainsi appelle-il le pied de veau) qui croit en Cyrene, si est-ce que nous en pouuons autant dire du nostre, pourueu qu'il soit appresté, à la façon que ledit Galen l'enseigne: laquelle chose les vilageoises ont desja commencé d'experimenter aux pourceaux, lesquels elles nourrissent en partie de ceste racine bouillie, principalement au temps de l'hyuer. Et pour ce que nostre pied de veau est fort acré (comme le goust nous tefmoigne) par laquelle acrimonie il pourroit estre nuisant à ceux qui ont l'estomach & le foye imbecilles, nous ne l'exhiberons point que bien préparé, suiuant ce que Mesue nous en laisse par escrit, avec le miel, le vin cuit, le rob ou rub de raisins, ou de pruneaux, sans omettre quelqu'une des choses aromatiques, ny les stomachiques adstringentes. Par ainsi nous prendrons trois onces de ceste racine, laquelle en premier lieu lauerons avec le vin, en second lieu la battons long temps dans le mortier de marbre avec le pilon de bois, & l'ayant passée par le tamis à la mode de la casse extraicte, adiousterons à icelle trois dragmes de menthe bien puluerisée, & vne dragme & demy d'absinthe, avec quelque peu de ius de coing, ou d'autre fruct astringent: ferons vne opiate avec la quantité requise du miel ou du vin cuit, qui en la quantité de trois dragmes ou demy once, purgera fort bien lesdites humeurs, tant de l'estomach

F

*Liu. 6. des  
simples.  
L. 2. de la  
puissance  
des sim-  
ples.*

*Liu. 2. ch.  
24. des  
med. simp.  
Purg.*

& de la poitrine, que de la teste & des iointures, & de toutes les parties du corps. De la mesme racine nous pouuons faire de breuuages, la faisant bouillir en l'eau avec les correctifs, d'icelle aussi sechee à l'ombre & bien puluerisee avec lesdits correctifs, ferons vne masse de pillules, formees avec le ius d'origan, d'absinthe, de saulge, &c. de laquelle quatre scrupules, purgeront fort bien & sans violence aucune. Les feuilles de ce medicament n'en feroient pas moins, voire aussi les graines, quoy que les auteurs n'vsent que des racines.

*De la geneſte.*

CHAPITRE XVII.

L. 2. c. 152.



L est vray semblable que les geneſtes de ce pais sont differentes à celles d'Espagne, pource que d'icelles (ſelon Dioſcoride) ils en tirent de quoy faire chordes aux nauires, & à faire ſouliers & veſtemens aux bergers, ce que ne pourrions faire des noſtres, qu'avec grande difficulté: toutesſois elles ſont ſemblables en vertu purgatrice, car l'experiance nous a ſouuent fait voir, que les fleurs des noſtres purgent par le vomifſement, & les graines par le fondement, quoy qu'aussi excitent le vomir. J'ay bien voulu les adiouſter en ce catalogue, tant pour leur familiarité en ayant les plus ignares la cognoiſſance, que pour autant, que ce ſimple eſt vn des plus aſſeurez

rez

rez medicamens pour la purgation, que nous ayons en ce país: tellement qu'il n'y a contree là où on ne le trouue, tant aux montagnes qu'au bas país. Il est certain que si le vulgaire auoit cogneu la vertu purgatrice des fleurs & graines de ce simple, que tout ainsi qu'on les confit au vinaigre, comme les capres, pour faire venir les fleurs aux femmes, ils l'employeroient aussi aux purgations, plustost que plusieurs autres, qu'ils ne sauent donner sans accidens scandaleux: car les actions de cestuy-cy ne sont point ou peu molestes au corps.

Nous n'auons remarqué en ce país que deux sortes de la geneste, l'une qui est grande, de laquelle les verges sont assés lógues, & sans fueilles, laquelle est tres-frequeute en la basse Prouence, combien qu'on en despopule bien fort le terroir d'Aix, quoy que ce simple ne face iniure à personne: car il n'occupe que les lieux incults, arides & steriles, l'autre est beaucoup moindre, de laquelle les virgules, sont beaucoup moins longues, & moins rondes, vestues de quelques petites fueilles: cestuy-cy (a mon aduis) ne croit qu'aux montagnes seulement. Toutes les deux especes ont la fleur iaune & la graine enclose dans vne gosse comme les phaseoles, elles ont aussi mesme faculté de purger la phlegme, les eaux & l'humeur bilieux: outre ce qu'elles sont de grand efficace à l'ouuerture des opilations de la rate, & du foye, & à purifier & nettoyer les reins & la vessie de tous excremens, de prouocquer les euacuations menstruales aux femmes:&

les vrines à l'vn & l'autre sexe : lesquels effets sont hors de nostre intention, qui n'est autre que de parler des purgations.

De ceste plante donc, nous vserons des fleurs & de la graine, qui est comme la lentille, & semblablement des virgules & gettons tendres, au mois de May, desquels exprimerons le ius, qui estant mixtionné comme nous monstrerons, fera le mesme que les fleurs & les semences, & combien qu'on estime que lesdites fleurs & semences purgent par haut & par en bas, sans fascherie ny trouble: toutesfois, l'experience nous a plusieurs fois fait voir, qu'elles sont aucunement fascheuses à l'estomach. C'est pourquoy Philagrius les bailloit avec le mastic & les roses: mais d'autant que nous ne voulons chercher aucun médicament hors de nostre prouince, dans laquelle le mastic ne se trouue point, ( par nostre faute toutesfois, & negligence de cultiuer les lentiscales, d'où il est tiré, ou plustost, de ne scauoir le moyen de le faire, depuis que nous auons lesdits lentiscales autant bons que scauroyēt estre ceux de l'Isle de Cyo.) A iceluy donc nous substituerons quelqu'une des choses adstringentes, corroboratiues de l'estomach, si souuent mentionnees.

Et par ainsi nostre geneste estant capable d'estre meslee & accommodee, en telle forme de médicament que bon nous semblera: en premier lieu nous ferons vn sirop laxatif, des infusions des fleurs en la decoction des rameaux tendres & summitez du lentiscle, de la mirthe, de la menthe,

menthe, de la sauge, sadreye, &c. & de quelques prunes tant aigres que douces, lequel syrop sera plus ou moins laxatif, selon que lesdites infusions seront multipliees.

Les opiates ou pillules laxatiues, se pourront faire des poudres, tant de la graine que des fleurs de la geneste, les opiates, dis-je, avec le miel, le resiné, le vin cuit, les pillules avec le ius des poires, des coings, ou bien de quelque herbe accommodée à nostre intécion, & tres-commodement avec le vin blanc ou le cleret. La graine du genest· donnée en poudre aux hydropiques en dose d'une dragme ou de deux au plus, avec le vin cleret ou blanc, ou avec quelque decoction aperitiue, purge les eaux par le fondement. Quant au ius que nous pouuons tirer des virgules du genest, en meslerons certaine quantité avec la chair des coings, des pommes agrestes ou des corneilles, ou des cormes, le tout cuit avec le miel, ou le vin cuit, pour le reseruer à la necessité.

La dose de ce medicament pourra estre, quand aux fleurs de deux dragmes iusques à cinq: & quand aux semences, de deux iusques à quatre, lesquelles doses seront augmentees ou diminuees, selon les moyens de l'administration & autres circonstances que le seul Medecin peut remarquer.

## De l'Aristolochie.

## CHAPITRE XVIII.



L n'y a pas vn autheur entre les Grecs, qui attribue à l'aristolochie la faculté de purger, qui est cause que quelques vns ont estimé qu'elle ne doit pas estre mise au rang des medicamens purgatifs. Toutesfois pour ne me despartir de l'autorité de Mesue ( attendant d'en faire bien tost, aidant Dieu, la preuue ) ie l'ay voulu rennger avec les precedens : tant pour inciter quelqu'un d'en faire l'experience, que pource qu'elle croit abondamment en ce pais de Prouence. *L. 7. cap. 3.* Ie sçay bien que Paul Aeginette dit, que l'aristolochie clematis, c'est à dire qu'il a de petites branchettes, cōme celles des vignes, prinse avec la *mulsa*, en dose d'une dragme, purge comme la colochinte, mais en ce lieu là il ne parle point des autres especes. Le mesme autheur descript aussi les vertus manifestes de toutes les especes d'aristolochie: mais des effets qui viennent de l'occulte puissance, n'en fait aucune mention. Aëce tesmoigne aussi que deux dragmes du fruiet de l'aristolochie clematis, purge la pituite & la bile.

Ceste espeece d'aristolochie ( selon le dire de Mathiol ) il se treuue fort rarement, & est cogneuë de bien peu de gens, tellement qu'on ne la trouue point depeinte au commentaire qu'il a fait sur les liures de Dioscoride,

Quant

Quant à l'aristolochie ronde & longue elles se trouvent assés frequentes en ce païs, celle la croit le plus aux valles pleines de ioncs, & dans les prés qu'on n'arrouse guieres, ceste-cy dans les vignes, desquelles les vigneron ne les en peuvent despeupler. A toutes les deux especes nous attribuons la vertu purgatrice de l'humeur pituiteux & bilieux: plus toutesfois à la ronde (de laquelle entend Hippocrate, quand il commande la donner aux pulmoniques) qu'à la longue.

Quant à ce qu'appartient à leur correction, semble n'estre point necessaire à aucune d'icelles: car tant s'en faut qu'elles endommagent aucune des parties internes, qu'elles en sont de beaucoup confortees & corroborées, & c'est ce qu'en dit Mesue, que l'aristolochie en purgeant, ne nuit point, & profite beaucoup aux parties principales, & signamment à l'estomach.

*L. des sim-  
ples ch. 27.*

Entre toutes les especes d'aristolochie on estime la ronde la plus vigoureuse, de laquelle on tire beaucoup de commoditez (lesquelles i'obmet pour n'estre trop long) outre la purgation: pour le regard de laquelle, puis que la longue nous est tant à commadement, nous la mettrons en besongne, & l'appresterons en toutes les formes de medicamens, la corrigeant toutesfois, comme auons cy dessus le pied de veau préparé. Sa dose sera en decoction iusques à trois ou quatre dragmes: en poudre incorporée avec le vin cuit ou le miel suffiront deux dragmes.

F 4

*De l'ognon marin.*

## CHAPITRE XIX.



Res que, selon la commune opinion, les oignons domestiques, soyent aussi reueſtus de la vertu laxatiue: ce ne ſont pourtant ceux là deſquels noſtre intention eſt de parler en ce premier cathalogue, qui eſt ſeulement des medicamens qui ne ſe peuuent aucunement apreſter, pour eſtre capables de nourrir: entre leſquels l'oignon marin, que les Apothicaires appellēt ſcille, eſt de grande conſideration. Dioſcoride en faiēt de deux fortes, qu'il diſtingue en deux diuers chapitres, l'vne eſt grande, laquelle nous entendons principalement par le nom de ſcille: l'autre petite que luy meſme appelle *pancratium*, toutes les deux ont meſme puissance, combien que la petite eſt de moindre vertu, elles ſont auſſi fort bien peuplées en ce païs principalement aux parties maritimes. Dioſcoride ne les a pas logees entre les purgatifs ſimples, au quatrieſme liure, quoy qu'il ne leur denie pas la vertu laxatiue: car d'vne partie de l'eſcille roſtie, & de huit parties du ſel auſſi roſti, en doſe d'vne à deux dragmes, il faiēt vn medicament qui purge le ventre ſans excès. Ce ſimple eſt de grand efficace, non ſeulement à preparer les humeurs cras & glutineux, & les diſpoſer à la purgation, mais auſſi à les purger & chaſſer hors du corps: le premier deſquels effets procede

procede (comme dit est) des qualitez manifestes, le second des occultes & spécifiques. Il y a deux façons de la preparer & la rendre facile les plus propres, qu'on scauroit excogiter, & de moins de labeur: l'une qu'il la fait cuire l'enuelopant dās la paste, ou d'argille, & mettre rotir au four, iusques à ce que ladite paste ou argille ont acquis vne crouste tres-dure: que si pour la premiere fois l'escille n'est renduë molle, il la faut enfermer encores derechef: l'autre est de la mettre dans vn pot de terre bien couuert & luté, au four chaud, iusques à la parfaite assation. Ces deux moyens de preparer l'escille sont les plus assurez: car estant icelle administree ainsi, nous sauons qu'aucūs perilleux accidens, ne s'en peuvent ensuiure. La decoction n'est pas de moindre valeur, car soit que l'on vueille manger l'escille bouillie & biē cuite en l'eau, ou boire son bouillon, l'effet en sera tres-salutaire. Outre les susdits il y a d'autres moyens d'accommoder l'escille, & la rendre moins nuisible & moleste au corps, en la despouillant de son excessiue chaleur & acrimonie: car quoy que Galen la face chaude du second degré seulement, si est-ce que ses effets demonstrent, qu'elle passe plus outre, que du commencement du troisieme. De ce sont tesmoins les excoriations, qu'autres fois nous auons veu estre faites par icelle: outre ladite chaleur elle est aussi reuestue d'une tenuité & subtilité de substance, toutesfois plus superficielle, que profonde.

*L. 8. simp.  
med.*

La chaleur sera corrigee par les choses refri-

gerantes : celles qui avec la froideur ont l'astringtion coniointe, arresteront aussi la vitesse : parquoy en quelque forme qu'on la vueille bailler, soit en decoction, en pillules, ou en opiates, les preparacions & corrections sont tousiours necessaires: de sorte que les correctifs tant ceux qui sont dediez pour l'acrimonie, & tenuité des parties, que les autres qui doiuent repugner à la superflue humidité de ce simple, doiuent estre mis en plus grande dose, lors que l'escille est administree sans coction, que quand nous la faisons premierement cuire, deuant que la mesler avec iceux.

L'escille donc mise en roelles & sechee selon l'art, pourra estre fort bien meslee & batue dans le mortier avec la sadreye, l'origan, le serpouillet, &c. de laquelle melange nous ioinurons avec le ius ou la chair des coings, des poires ou de quelque fruit agreste, pour faire de pillules, ou bien avec le miel escumé ou rosat pour faire vne opiate.

La dose de ce medicament sera aussi diuersifiee, selon le moyen que l'on l'administrera : car en decoction, en donnerons iusques à demy once : en pillules n'excederons deux dragmes : en opiate, quelque peu dauantage que deux dragmes : mais de celle qui sera rostie, comme auons dit cy dessus en baillerons iusques à six dragmes ou plus.

*D#*

## Du chou marin.

## CHAPITRE XX.



Ostre intention n'est pas de parler en ce lieu de toutes les especes des chous, quoy que toutes ayent puissance de purger: mais seulement de celuy qui se trouue au bord de la mer, ayant les fueilles semblables à celles de l'aristolochie ronde. Ceste espece n'est pas tant vulgaire que les autres simples desquels nous auons fait auparavant métion, à cause qu'elle ne croit qu'aux parties maritimes, meslee parmi le sablon de la mer. Dioscoride luy attribue vne insigne faculté purgatrice, mais il ne luy assigne point de propre & peculiere humeur. On fait à Montpellier vne composition, intitulée *electuarium de soldanella incerti authoris*: duquel le chou marin, qui n'est autre chose que la *soldanella*, est la base & principal ingredient. Cest electuaire est dedié à plusieurs maladies, & principalement à l'hidropisie: qu'est cause que nous attribuons à nostre *brassica marina* la puissance de purger par en bas les eaux: combien qu'elle euacuë aussi les mucositez & la pituite, laquelle abonde plus aux gens maritimes, qu'aux autres hommes: qui nous doit de tât plus faire admirer la prouidence de Dieu, lequel a donné la varieté des remedes, accommodez à la diuersité des maladies, qui coustumierement aduennét, selon la varieté des lieux. Je suis esmerueillé,

L. 2. c. 114.

ueillé que Mesue ne l'aye mis entre les purgatifs au liure des simples : possible qu'il ne l'auoit pas experimété, combien qu'il deuoit adiouster foy, à ce qu'Hippocrate en a escrit au second liure de *dieta*, disant que le chou est chaud & purgatif de l'humeur bilieux. Autant en dict au liure des maladies internes, là où il commāde de le cuire, & d'iceluy cuit exprimer le ius, pour en donner la quantité d'un demy verre, à mesme intention que dessus. Il est certain qu'Hippocrate entend cela du chou marin, & non du domestique, car la vertu de purger qu'a le domestique, en legere decoction, est facilement translatee en l'eau: tellement que ledict chou tant s'en faut qu'il soit laxatif apres la decoction, que mesme il est adstringent, & vtile à restreindre (selon Galen) le flux de ventre.

b 44. 2.  
alim.

Quant à nostre chou marin l'experience demontre assés, qu'il n'est pas seulement purgatif en l'escorce, mais en son corps & dans les parties les plus profondes & terrestres: tellement que la poudre d'iceluy est tres-laxatiue, tesmoin est ledict electuaire de *soldanella*, auquel elle est le principal & plus vigoureux ingredient.

Ce simple est bon à faire toutes formes de medicament, tant liquides & moyennes, que solides, & d'autant que l'experience nous a faict voir, & l'autorité de Dioscoride le confirme, qu'il est contraire à l'estomach, nous amāderons son acrimonie par la melange des choses stomachiques, stiptiques, refrigerātes, desquelles auōs faict plusieurs fois mention auparauant.

Hippo

Hippocrate le fait par l'ebullition, Dioscoride le corrige aussi par la coction avec la graisse, imitant en ce Hippocrate lequel ordonne de faire ladite coction avec la graisse des reins : & de là est venu que les Prouençaux font grand cas, des chous bouillis avec vne rougnonade, ainsi l'appellent-ils. Li. 2.  
diete.

La dose de la *foldanella* ou chou marin est diuerse selon la forme que nous voulons estre employee : car en decoction il en faudra donner de demy once à vne once, & quelquefois dauantage : en poudre pour les pillules sera assés de deux dragmes, voire aux plus difficiles, pour les opiates iusques à demy once.

Me semble d'auoir assés prouué ma proposition en ce premier genre de medicamés, laquelle téd à cela que pour faire la médecine, il n'est ja de besoin que nous employons les drogues estrangeres, en ayant amené vne quinzaine pour temoins, la fidelité desquels a esté plusieurs fois approuué. Je ne doute point que si nous faisons vne enqueste, avec les diligences requises par tous les carrefours de ce país, nous n'en trouuissions beaucoup plus qu'il ne nous en faut. De sorte qu'en lieu que nous fussions contraints d'aller mandier les estrangers, que plustost nous aurions dequoy fournir aux Medecins moins curieux és autres prouinces. Car outre les susdits nous auons encores, le lait & les cimes des figuiers, l'herbe ditte *staphisagria*, qui est l'herbe des poux, l'escorce des capres, le chou sauuage, la lie du vin, les escailles d'arain, la graine du rhamne, & vne infinité

finité d'autres que suis assuré nous trouuerions en ce pais, lesquels sans aucune difficulté pourroyent estre aprestees pour nos purgations necessaires. Reste maintenant de cōfirmer la verité de ceste opinion, par l'experience des medicaments, lesquels tant s'en faut qu'ils ayent en eux aucune vehemence, d'où nous soyons contraincts leur adioindre autres remedes pour les tenir bridez: que mesme, sans quelque chose qui esueille leurs facultez, ne font aucune operatiō qui vaille: & ce faisant, mōstrerons tousiours que la medecine pourra fort bien estre exercee en Prouence, sans l'aloés, sans la casse, sans les tamarins, sans le sebesthe, sans le rheubarbe, sans les myrobolans, & encores sans le sené: laquelle toutefois ie mettrois volontiers en ce catalogue, tant pource qu'elle est vn medicament si assuré, qu'à peine est elle iamais exhibee sans effet & grand profit, pourueu que les occasions & circonstances soyent bien gardees, qu'à cause qu'elle est tousiours à bon marché: n'estoit que ie ne pretés point sortir hors des limites que i'ay auparauant plantees. Je ne fais point de doute, q̄ si nous prenions peine de la transplanter & cultiuer dās nos iardins, elle ne cederait en rien à l'orientale, de ce que (comme m'a esté referé par gēs dignes de foy) on a desja veu l'experience, par vne plante, qui est nourrie dans vn iardin, au terroir de la ville d'Aix. Toutesfois on ne s'en doit pas beaucoup pener: d'autant que nous luy succedons la ptarmica desja bien experimentee & de mesme vertu.

*Fin du premier Livre.*



## DES MEDICAMENS QUI

PURGENT SANS FAIRE  
aucune violence ou bien  
peu au corps  
humain.

### LIVRE SECOND.

*De la diuision des medicamens en quelques  
especes & differences.*

#### CHAPITRE I.



RISTOTE & toute l'eschole des Grecs, estiment toutes les choses estre medicamens, lesquelles ou par exés de quelqu'une des qualitez manifestes, comme de chaleur, froidure, &c. ou par quelque inimitié naturelle, procedante de la forme spécifique, sont plustost faictes pour surmonter & vaincre nostre chaleur naturelle que pour estre vaincues: rellemēt qu'ils attribuent le nom de pharmach, à tout ce que ne peut estre changé en nourrissement & en la substance du nourri, soit qu'il puisse profiter au corps, comme sont les medicamens, ou dommager, comme les venins, qui sont totalement ennemis de l'humaine nature.

*Prob. 43.  
sect. 1.*

La

La diuision de Galen , quand à ce propos, est remarquable , & digne d'estre preferee à toutes autres , par laquelle il fait quatre differences de medicamens. La premiere est de ceux qui tant s'en faut qu'ils reçoient aucune mutation dans nostre corps, qu'ils retiennent tousiours leur naturel, l'alterent & le changent , tout ainsi que les alimens sont en iceluy alterez & changez. Tels sont ceux là que luy mesme appelle en sa langue *deleteria*, c'est à dire venimeux , seulemēt par leur quantité , & non de toute leur substance. De ce genre est l'euphorbe , l'opium, la cigue, la mandragore, le hiosciame , & la plus grand part des medicamens auparauant mentionnez : laquelle faculté delectere, pource qu'elle procede des qualitez manifestes , est facile à corriger , tout ainsi que nous auons demonstré assés amplement. La seconde est de ceux qui ayāt prins quelque commencement de mutation en nostre corps, se corrompent & alterent eux mesmes , laquelle corruption en fin est cōmuniquée au corps, de sorte qu'il en reçoit de grands & insignes dommages. A ceux cy est aussi attribué le nom de delectere ou venin , mais autrement qu'aux premiers : car ceux là en quantité excessiue seulement sont tels, ceux cy de toute leur nature & en la moindre portion sont ennemis de la vie humaine, comme sont l'acoriēt , les cantarides , &c. De ce genre sont aussi les venins qui procedēt des scorpions, des serpens, des chiens enragez & de semblables animaux venimeux , comme aussi le venin de la peste. La troisieme espece est de ceux qui reçoivent

uent premierement l'action de nostre chaleur naturelle:& en apres agissent icelle, sans toutesfois l'endômager en quelque chose: tel est l'absinthe, le melilot, la chamomille, l'origan, &c. En la quatriesme, sont colloquez ceux la, desquels les actions sont telles en nostre corps, & d'iceluy en eux mesmes, qu'en fin ne peuvent resister à nostre chaleur naturelle, sont contraints luy ceder & prendre tel parti que bon luy semble, c'est à dire se changer totalement en la substance de celuy qui l'elabore:& ce sont ceux que nous appellons partie medicamens, & partie alimens, comme sont les laitues, les prunes, pommes, &c.

De ces medicamens les vns alterent seulement & ne purgent point, les autres outre l'alteration, ont aussi la puissance de purger: & de ceux cy seulement nostre intention a esté de parler, & affin que selon leur vehemence ou imbecillité de purger, ils soyent plus methodiquement distinguez, nous noterôs que le mot de purgation est commun à tous les medicamens, qui peuvent causer l'expulsion des superfluites hors du corps en quelque partie qu'ils soyent cachez & detenus: & de là vient, que les vns sont appelez cephaliques, qui purgent le cerueau de la pituite par les narines: les autres bechiques ou purgatifs des choses contenues dans la poictrine: aucuns diuretiques, excitans les vrines: plusieurs sudorifiques, qui purgēt la partie serense & subtile du sang, par les meats de la peau. Ledit mot de purgation est attribué plus particulièrement

G

& par antonomasie, aux medicamens qui purgēt vniuersellemēt tout le corps, ou partie d'iceuy, par le fondement, ou par la bouche, lesquels les Medecins ont distinguez en trois ordres. Le premier est de ceux qui ont en eux quelque vertu & puissance estrange, & totalement aliene de nostre naturel, laquelle estant assistee par quelques excessiues qualitez manifestes, peut estre corrigee, tout ainsi que telles qualitez se peuuent amender: & de ceux cy nous auons assés ample- ment parlé au premier liure. Le second cōprend ceux qui sont beaucoup inferieurs en vehemen- ce, aux premiers, comme est l'agaric, la fumeter- re la mercuriale, les centaures, &c. Le troisiem- me est de ceux, qui ne sont guieres differens des alimens, desquels est la manue les prunes, la mes- gue, le ius du coq bouilli & semblables. Et tout ainsi qu'au premier nous auons nombré ceux qui sans exacte correction ne peuuent ny doy- uent estre employez, ainsi auons deliberé dedier ce second liure à discourir des medicamens du second ordre.

*De la frangula.*

CHAPITRE II.



Entre les circonstances qui empes- chent l'usage des medicamens des- crits auparauant ( pour estre iceux estimez d'vne vehemēce intolerable )  
les

les plus remarquables & principales sont, les forces, l'aage, la fièvre continue & ardante, l'inflammation de quelque partie interieure, &c. l'obstruction aussi, &c. Au lieu desquels alors nous mettrés en besongne ceux qui seront nommez cy apres, pour tousiours confirmer & admirer la prouidence de nature, laquelle a si bien eu esgard à la santé & conualeſcence des hômes, que pour faute de remedes il ne peut ny doit iamais estre delaisſé sans secours, & mesmement en ceste tres-seconde prouince, qui a esté decoree & enrichie, de tant de diuersité de remedes, qu'il n'y a circonstance aucune, qui puisse empêcher le cours de la medecine, & principalement aux purgations, lesquelles les Medecins peuuent moderer en tous degrez, aussi commodemēt, & voire beaucoup plus en ce païs, qu'en aucun autre. Car s'il est besoin de faire vne purgation abondante & copieuse ou medioere, soit pour purger legerement & avec toute facilité: ceste terre est par tout pleine des choses à ce requises & necessaires. Et pour commencer ce second catalogue, par les medicamens qui purgēt avec mediocrité, qui ne sont tant eslongnez de nostre naturel, que ceux du premier, ie mettray en teste la *frangula*, qui est vn arbre de medioere grandeur, ayant les fueilles semblables à celles du cornouillier, ou acuernier en Prouençal, ses fleurs blanches, son fruiçt petit, de la grosseur d'vn pois. Ce simple a le bois fort imbecille, & frelle, facile à rompre, de laquelle facilité elle porte le nom de *frangula*. Je l'ay voulu ranger

tout premier, pour la parangonner, & encores la preferer au rheubarbe, duquel, depuis le temps que les Medecins ont commencé de faire la medecine à la mode Arabesque, on a fait si grand conte, que ses loüanges sont maintenant espartes par toute l'Europe.

Le rheubarbe donc est tant estimé, tant pource qu'il est des medicamens mediocres, purgeant sans violence, & avec confort & consolation des parties internes, que pource qu'il est amy du foye, de l'estomach, de la rate, & des autres parties naturelles, auxquelles il ne permet qu'aucune opilation aye lieu: brief on le reputé vn medicament conuenable à toutes maladies.

Nostre *frangula* n'a pas moins de pouuoir: car outre le tesmoignage de Mathiol, l'experience est certaine, qu'elle purge de la mesme façon que le rheubarbe, corrobore par vne moderee astringtion, les parties interieures de nostre corps: & en outre elle les deliure & defend des opilations & obstructions, auxquelles sont le plus souuent subiettes.

Sa faculté naturelle est de purger la cholere & la pituite, laquelle puissance nous recognoissons au rheubarbe, & Mesue la luy attribue aussi, & encores d'espuiser les eaux des Hidropiques, chose que le rheubarbe n'a iamais fait. La *frangula* a ce pouuoir principalement en l'escorce, de laquelle la partie exterieure est adstringente, & l'interieure laxatiue: ceste plante se treuve aux montagnes de l'haute Prouence en plusieurs endroits: n'y a pas long temps qu'elle y a esté recognué,

gnuë, ie suis asseuré qu'on la trouueroit à la sainte Baume, & qu'elle pourroit estre cultiuee & nourrie par tout ce país mesme dans les iardins: tout ainsi que plusieurs autres tant arbres, que herbes, sont en iceux transplantez & bien entretenus.

Le m'esmerueille, que depuis (comme dit est) le temps qu'il y a que le rheubarbe a esté en si grand pris entre nous, qu'on n'aye taché, d'en prouuoir ce país, qui est vne region temperee, tout ainsi qu'on y cultiue maintenant les cannes à succe, les pistaches, les palmes, & plusieurs autres plantes estrangeres. Mais en cela nous auõs deux empeschemens principaux: l'vn est la nonchalance & negligence nostre, qui a faict que nous ne voulons ou n'õsons adiouster rien à ce que nos predecesseurs ont inuenté: l'autre est l'impieté & meschanceré des barbares, lesquels trouuent si bon que nous n'employons presque autres drogues que les leurs, qu'ils ne nous mandent rien, qui ne soit adultere & corrompu. Il est certain que le rheubarbe en leur país est vne drogue de grand efficace, & à toutes les facultez desquelles Mesue l'a orné par ses escrits: mais celui qu'ils nous enuoyent est de fort peu de valeur, & la plus part, sert mieux à l'embellissement des cheueux des femmes, que pour autres medecines.

De ceste escorce donc prinse de nostre *frangula*, nous pouuons faire vne decoction avec l'agrimonie, l'absinthe pontique, la cuscuta, les obelons, le romarin, le fœnouil, le percil, les

racines d'endiue, de laquelle donnerons cinq ou six onces, pour guerir la jaunisse, ouvrir les opiations, l'hydropisie & pour la bonne habitude à ceux qui sont pleins de mauuais humeurs & cacochimés. L' dite escorce pourra aussi estre tres-commodement employee pour composer pillules avec vin blanc, le ius d'absinthe, de cicoree, &c. ou opiates avec le miel, le vin cuit, le refiné, la chair des prunes, &c. ou tablettes, en adioustant la poudre au miel cuit à perfection, à la façon qu'on fait le nogat. Sa dose en decoction sera de six dragmes à vne once, en pillules iusques à deux dragmes, en opiates plus de trois.

*Des roses.*

CHAPITRE III.



L n'y a lieu de s'esmerveiller, si aux choses qui consistent en l'experience, touchât nostre medecine, les anciens & ceux mesmes qui ont inuenté les sciéces. ont ignoré des effets & operations, que les modernes ont, ou par cas fortui, ou bien par deliberee recherche, decouuertes & pratiques. Car quand à ce que concerne la generalité, personne de ceux qui font profession de nostre medecine, & qui sont dignes du titre de Medecin, ne doit ignorer, les propositions & documens, qui sont comme regles generales & infallibles: mais touchant aux choses qui consistent en experiences, qui ne s'estendent plus auant que de l'indiuidu

l'indiuidu & particulier: est impossible qu'en ceste vie si briefue, & en vne faculté si longue & si pleine de difficultez, vn mesme homme puisse auoir tout experimenté. Cecy est confirmé & verifié en plusieurs medicamens, la vertu purgatrice desquels, a esté descouuerte n'y a pas long temps, & ce descouure tous les iours, entre lesquels les roses sont des plus insignes, & tiennent en bonté & fidelité le premier rang. Leur puissance de purger, quoy que les anciens Grecs l'ayent ignorée, est maintenant si vulgaire, qu'il y a peu de gens, qui n'en ayent de nostre temps fait la preuue: & mesme que la plus grand part des personnes qui ont accoustumé de se purger au printemps, font vne decoction de cinquante & iusques à cent roses, avec autât pesant de sucre (comme si les roses ne purgeoyét aussi bien, & voire mieux, sans le sucre, qu'avec iceluy) de laquelle decoction ils vsent, les vns avec contentement & bon succès, les autres au contraire.

La commune opinion des Médecins est, que les roses, comme aussi plusieurs autres fleurs, ont leur faculté purgatrice, seulement en la surface ou escorce: tellement qu'ils tiennent que les roses seches (à cause que leur humidité superficielle est exhalée) ne purgēt aucunement. A laquelle opinion i'ay esté aussi auparauant lié: mais estant moy acettené par experiences tres-certaines & assurees, faittes tant sur ma personne, qu'en plusieurs autres, que la longue decoction desdites roses, fait beaucoup meilleure operation, que la seule infusion, expression, ou briefue bul-

lition, & mesme que les incarnates seches & arides, en quantité conuenable bouillies long téps, purgent avec tres-grand contentement. Ayant donc moy-mesme experimenté, veu & ouy dire à personnes dignes de foy, tels & semblables effets des roses, suis esté comme contraint, me despartir de ceste opinion commune, & de confesser, que les roses ont leur puissance purgatrice, non seulement en la surface, mais aussi en leur corps & en toute leur substance. Les roses Muscades, qu'on appelle de damas ( combien que Mesue n'en aye rien dict, possible qu'il ne les auoit pas experimentees ) ne sont elles pas tres-laxatiues, voire en leur substance? car nous auõs plusieurs fois experimenté, que leur poudre en dose d'une dragme, ou de deux au plus, prise avec le vin blanc, ou le bouillon de pollet, purge merueilleusement bien. Le sirop rosat, qui est tant celebré & tant vulgaire en ce pais, qu'à peine faiët on vne medecine, là où il ne soit meslé, fera fidele tesmoin de mon opinion: car pour le rendre suffisamment purgatif, faut qu'il soit fait de plusieurs infusions d'une infinité de roses, de sorte que si on calculoit par le menu, sans doute on trouueroit, que six onces du sirop rosat (car il en faut bien autant pour faire vne purgation mediocre) ont l'infusion de plus de trois cens roses: & toutesfois la decoction assés longue, de cinquante ou de cent au plus, voire en ceux qui sont plus robustes & plus difficiles aux purgations, fera vne medecine autant laxatiue qu'on scauroit desirer.

Pour

Pour discourir donc de nos roses plus methodiquement, nous noterons qu'il y en a de plusieurs sortes, & pour la premiere diuision, les vnes sont agrestes, qu'autrement on appelle camines, les autres domestiques. De ceste cy nous en trouuons en ce pais de quatre ou cinq especes, lesquelles toutes ont la puisſance de purger, les vnes toutesfois plus, les autres moins: car (comme auons dit cy dessus) l'experience nous a fait voir plusieurs fois, que celles de damas purgent avec plus de vigueur que les autres: les incarnates en cela surmontent les blanches, & les rouges sont inferieures à toutes.

Quand aux blanches ie ſçay bien qu'elles ne sont pas estimees purgatiues, par la commune opinion: toutesfois nous auons par effets euidentz recogneu en elles vne faculté laxatiue assés gaillarde, ioint aussi que Mesue, encores qu'il ne leur accorde point telle force, si est-ce que tacitement il ne semble la leur refuser lors qu'il dit, que qui osteroit l'amertume des roses, elles ne seroyent plus laxatiues: d'où semble s'ensuiure, que telle puissance aux roses, est indissolublemēt coniointe avec l'amertume, laquelle depuis que se trouue aussi aux blanches, la vertu purgatrice aura aussi lieu en icelles, combien que la plus cōmune & plus saine opinion contenue aux reigles vniuerselles de Mesue, est que les effets de la purgation, procedent de la forme specifique, & non point de telles secōdes qualitez. Quoy qu'il en soit, combien qu'on n'estime pas beaucoup les roses blanches, si est-ce qu'elles ne cedent en

rien aux autres, touchant les perfections: car outre leur pouuoir de purger ailes notable, ioint à vne humidité nō ingrate, il est noroie, que l'eau & l'huile rosat qu'on peut faire d'icelles, comme respondans mieux aux intentions requises, surmontent en bonté & vertu, ceux qu'on fait avec les incarnates: & soit pour corroborer, ou pour appaier les douleurs, ou pour rafraeschir, lesdits huile & eau rose faits des roses blanches, excellent grandemēt. On dira que les roses blanches ne sont pas d'odeur si suauē que les incarnates: mais telles odeurs ne seruent pas de beaucoup à ces intentions susdites.

Les roses donc sont toutes purgatiues de l'humeur bilieux principalement, & des serositez aussi, non toutesfois esgalement, mais les vnes plus, les autres moins, comme il a esté dict cy dessus. Le sirop rosat laxatif, que les Apothicaires reseruent dans leurs boutiques, est tesmoin de telle puissance, lequel ie serois d'auis, faire plustost des decoctions de roses (esmeu par les raisons susdites) que des infusions seulement, & encotes de la composer avec le miel, plus propre & commode, tant pour la cōseruation, que pour autres vtilitez, que n'est le sucre, qui empesche plus la faculté purgatrice des roses, que ne scauroit porter de profit: tellement que s'il n'estoit, qu'en nos receptes, nous l'accompagnons toujours de quelque autre medicament plus vigoureux, (horsmis aux grandes foiblez) son operation seroit le plus souuent nulle & inualable, non moins que celle du rheubarbe & des mi-  
robolans

robolans simplement donnez.

Les roses tant incarnates, que les blanches, & celles de damas se pourront apprester pour la purgation en telle forme que l'on verra à faire: car en pillules, tablettes, ou opiates laxatives vserons de leur poudres, les pillules seront incorporées avec l'eau, ou le ius de l'absinthe, de l'armoise, de la mercuriale, de la fumeterre, ou avec le vin blanc. Les opiates doivent tousiours estre faictes avec le miel, ou le resiné, ou le vin cuit, ou la chair des prunes & des raisins sechez, ioint quelque peu de liqueur.

Quant aux decoctions, ie sçay bien qu'on n'a pas accoustumé de faire medecines laxatives du ius des roses seches boullies, mesme que plusieurs sont d'accord avec Galen & Oribase apres luy, que les roses seches sont adstringentes, & non laxatives: mais ils me pardonneront s'il leur plait, i'ayme mieux croire aux experiences iournalieres, qu'a leurs autoritez, & n'ay point d'honte d'affirmer, comme chose veritable, que la poudre des roses incarnates, purge en apportant quelque confort à l'estomach, par son adstriction, laquelle nous leur accordons aussi, tout ainsi que le rhabarbe a de coustume de faire.

Et pour retourner au sirop rosat laxatif, ie louë grandement la coustume de quelques vns, de le faire plustost du ius des roses bien batues, que des infusions, laquelle seroit encores plus louable, s'ils le faisoient avec le miel plustost qu'avec le sucre, tant pour les commoditez desja dites auparauant, que pour le pouuoir laisser à  
meilleur

meilleur pris, afin que tant les pauvres que les riches en puissent estre soulagez: car estant iceluy fait legitimement avec le sucre, ou cassonade, les Apothicaires ne le peuuent laisser à moins que de cinq ou six sous l'once, & quelquefois suiuant la cherté du sucre, sont contrains de le vendre plus de dix sols: tellement que les medicamens, ou pour la diuerse façon de la melle, ou pour estre portez à nous des loingtains & estranges prouinces, sont tūbez en telle cherté, que les pauvres ne s'osent approcher des boutiques pharmaciēnes, des-ja de long temps dressées à l'Arabeſque, meurent le plus souuent sans secours. Les Apothicaires ne doyuent pas prendre ce que ie dis à mauuaise part, d'autant qu'ils n'y sont aucunement interesséz: car il est tres-certain, que si on leur eusse donné vn autre auteur que Nicolas Mirepsicus, ou Prepositus, ou que le Mesue, ou bien que les Medecins vſassent d'ordonner autres medicamens, eussent dressé leurs boutiques à l'imitation de tels & semblables exemplaires: tout ainsi qu'ils ont fait à la mode des Arabes.

Semblable sirop laxatif peut estre fait des infusions ou sucſ de plusieurs autres fleurs, comme des pesches, d'abricots, des violettes de Mars, de la geneſte, du sambuc, de l'hieble, & de mille autres tant herbes qu'arbres.

La doze de toutes les roses ne doit pas estre vne mesme: car depuis que les vnes surmontent les autres en vertu purgatrice, les plus vigoureuses doyuent estre baillees en moindre doze,  
& les

& les autres en plus grande. Me sue qui n'vse que des incarnates, donne du suc d'icelles iusques à deux onces, & du sirop rosat solutif faict avec ledit ius en donne iusques à cinq onces.

Quant à celles de Damas, ie n'oserois donner de leur ius plus de demy once, & de la poudre i'en ay autresfois bien purgé quelques vus d'une dragme & demy. La poudre des incarnates se peut donner iusques à trois dragmes ou environ. La mesme dose doit estre des blanches ou peu plus grande.

---

*Des violettes de Mars.*

CHAPITRE III.

**P**ersonne ne doit trouver mauvais, si nous difons avec plusieurs des recens herboristes, que Galen ny personne des anciens, n'ont cogneu les violettes de Mars estre purgatiues: car aux choses, qui (comme auons des-ja dit) consistent en la seule preue, laquelle souuentesfois les Medecins reçoquent des plebees, nous ne faisons point de tort aux anciens de dire que nous auons auourd'huy l'usage de plusieurs medicamés purgatifs, la puissance desquels leur a esté incognue: c'est pourquoy on dit vulgairement, que nous sommes comme enfans sur les espaules du Geant, d'où nous voyons tout ce qu'il void & encores plus outre.

Entre

Entre donc plusieurs especes de violettes, la puissance de purger est seulement attribuee à celles qui gettent leurs fleurs au mois de Mars, d'où elles ont eu le nom de violettes de Mars: & sont allés cognues & vulgaires par tout.

Nos Apothicaires ne mettent en besongne pour la Medecine aux purgations, que les fleurs, desquelles & de leur infusion multipliee, font vn syrop laxatif, propre pour purger la bile iauue, qui est l'humeur que Mesue luy attribue: mais nous trouuons par experiences, que les fueilles n'ont pas moins d'efficace pour cest effet que les fleurs: & mesme qu'a semblables intétions nous les ordonnons aux clisteres, & quelquefois aux potages, tellement que du ius de ces fueilles cy nous pouuons faire vn sirop avec le miel, qui sera autant laxatif, que celuy des fleurs. Pareillement les infusions souuent reiterees desdites fueilles, feront vn semblable sirop, & voire de plus d'efficace, que celuy qui est fait des fleurs infuses.

Quelques vns s'esmerueillent, de ce qu'on accorde la puissance purgatrice aux violettes, tant seches que recentes, disant que les recentes purgent, en remollissant ou lubrifiant les excremens, & aussi les voyes par ou la purgation se doit faire, & les seches en attirant les excremés bilieux, seournans plus loing qu'à la premiere region: desquels effets Mesue attribue le premier à certaine humidité superflue qui est aux violettes recentes, l'autre à l'acrimonie qui est signifiee par vne amertume qu'on apperçoit aux seches, laquelle

quelle amertume est sans doute assoupie, aux recentes par la presence de l'humidité, Aueennas, comme il est vray semblable, n'eusse iamais auancé ceste opinion, ne fust qu'il auoit veu tels effets par experience. Quant à moy combien que ie n'en ay pas autremēt fait la preuue, toutesfois, n'estime point impertinent d'affirmer, que tout ainsi que la decoction allés longue, des roses seches est laxatiue, voire mesme que la poudre des incarnates purge en restreignant & fortifiant les parties, qu'ainsi nous pouuons conclure des violettes, auxquelles Aueennas & Mesue auteurs dignes de foy, ont remarqué la vertu laxatiue tant en leur surface, qu'aux parties plus profondes & terrestres.

La correction ne semble pas estre trop necessaire aux violettes de Mars: car quant aux feuilles, elles n'ont rien qui offense l'estomach, si n'est que leur mollesse & humidité le puisse rendre lache: à quoy lon pourra remedier en adioustant quelque chose corroboratiue, comme sont presque tous nos aromatiques qui sont amis d'iceluy. Bien est vray que si nous voulons accommoder lesdites feuilles, ou en forme d'opiate, ou de pilules, leurs effet ne sera pas fort remarquable, hormis aux plus delicats, sans la meflange de quelque potion, de l'elatre ou autre de ceux qu'auōs descrit au premier liure. Les fleurs pour estre aucunement ameres & acres, avec certaine humidité superficielle, qui les accompagne lors qu'e les sont recentes, eu esgard aussi qu'elles sont aucunement aromatiques: tant s'en faut que

l'estomach

l'estomach en soit offensé, qu'il en est recree & foulagé grandement. On ne peut beaucoup excéder en la dose des violettes, combien que de leur decoction, il en faille beaucoup plus donner, que de la poudre & du ius.

*De l'epithyme ou goutte du thym.*

CHAPITRE V.

*Chap. 173.  
Liu. 4.*



Athiol en ses commentaires sur le Dioscoride, affirme que l'epithyme ne croit point au dessus du thym qui a les fueilles menues, ains seulement sur celuy, de qui les fueilles sont semblables à celles de la farriette. Toutesfois l'expérience (à laquelle en ce fait on se doit plustost arrester) montre le contraire, aumoins en ce pais: car il n'y a herboriste qui n'aye en plusieurs endroits veu & recogneu l'epithyme, ( qui est vn simple, de soy sans aucune racine ) qu'immédiatement prenne nourriture de la terre, ains croit par dessus le thym, qu'il enuveloppe en forme de cheueux rogeastres. D'iceluy nous auons aussi peu d'indigence que du thym son nourrisier: auons aussi abondamment la cassura ou cuscuta, laquelle peut le mesme pour la purgation, que le pithyme: car toutes deux purgent les humeurs attrabilaires, adustes & melancholiques; & selon aucuns, les cholériques aussi. Laquelle faculté a esté recogne en l'epithyme principalement, de toute

toute ancienneté:mesme du temps d'Hipocrate, qui a precedé Galen de plus de cinq cens ans: car en plusieurs endroits de ses escrits, principalement en ceux la qui sont de la therapeutique (comme est le liure de *internis affectionibus*) nous trouuons lepithyme estre ordonné pour la purgation desdites humeurs. Je sçay bien que l'usage de l'epithyme est vulgaire entre les Medecins: mais de cela ie m'esbaly & en suis marri que nous preferions celuy de Pamphilie & de Capadoce, au nostre, depuis que seló la description de Dioscoride, & de tous les herboristes, il n'est en rien different aux surnommez. A faute de l'epithyme nous pouuós vser de la cassuta, laquelle apprestérons ainsi que l'epithyme, en toutes les formes de medicamens: & premierement pour breuuage ferons bouillir legerement l'vn ou l'autre (car ils ne peuuent supporter vne longue decoction) avec les prunes de Brignole, les raisins de panse purgez de leurs semences, la fumaria, la mercuriale, l'anis, ou le fenouil, &c. Ledit breuuage se peut aussi faire par la seule infusion de l'epithyme, dans ladite decoction bien chaude, ou autre semblable, ou bien dans la mesgue ou eau de lait. En la forme pillulaire prendrons la poudre de l'vn ou de l'autre des surnommez, laquelle accópaignee de quelque portion d'anis ou de fenouil, ou de charuis, & semblables semences chaudes, incorporerons avec le ius de la mercuriale, ou celuy de la fumeterre ou le vin: la mesme meslange ferós desdites poudres avec le miel, le vin cuit, pour les opiates. Et, pour autát

H

que ces deux simples, n'ont presque aucune vehemence, tellement qu'à grand peine ont ils besoin de correction, nous augmenterons leur vigueur selon la necessité, en adioustant quelque portion de ceux qui sont descris auparauant.

Quant à la dose de l'epithime elle est controversee entre les bons auteurs: car Dioscoride en donne demi once avec le miel, le sel, & le vinaigre. Paul Æginette baille la poudre avec le lait en dose de cinq dragmes. Serapium ne passe pas quatre dragmes en decoction, & en poudre se contente de deux au plus. Mesme a beaucoup surpassé ces doses cy: car en infusion ou legere decoction, il ne craint point d'en donner iusques à deux onces & demy, & en poudre en baille de quatre à sept dragmes. Nous tiendrons la mediocrité, & accommoderons la dose tant de ce simple, que des autres, selon la complexion des personnes, laquelle (si faire se pouuoit) deuroit estre de prime arriuee cognüe au Medecin, n'oublions point, que la vertu laxatiue de quelque medicament que soit, est grandement affoiblie & diminuee selon la forme & le moyen que l'on l'appreste.

*De*

*De l'absinthe.*

## CHAPITRE VI.



L n'y a herbe plus commune, & plus cognuë en ce pais, que l'absinthe, & toutesfois le vulgaire n'a encores prins garde à sa faculté laxative, laquelle Dioscoride, Paul Æginette ont cognuë. Nos praticiens n'en vsent point que pour l'alteration & pour le soubstien de l'estomach, & aussi pour l'ouverture des opilations du foye & de la rate, desquelles parties il est grand amy, comme aussi contre la vermine à laquelle il est ennemy capital: tesmoin est la greine qu'on appelle barbotine qu'on donne aux petits enfans à ceste intention, qui n'est autre que celle de l'absinthe.

Des especes d'absinthe que les herboristes ont cogneu & remarqué, nous n'en auons en ce pais que deux: l'une qui a les fueilles minces, petites & blanchastres, qu'on nomme absinthe romain ou pontique, duquel on en treuve seulemēt dans les iardins des Apothicaires quelques plantes: l'autre a les fueilles plus grosses & delchiqueetes, lequel est tres-frequent, tant aux iardins de la basse Prouence, qu'aux lieux incults & pierreux des montagnes. Et de cestuy-cy ie veux que nos Prouençaux vsent, tant pource qu'il est tres-propre pour purger l'humeur bilieux & la phlegme tenue ou subtile, & mesme que nous esperōs

de l'accommoder pour la purgation de la crasse & grosse pituite: qu'à cause que sans grand pourchas, & travail on le peut recouurer en plusieurs lieux de ce país. Sa vertu de purger semble aucunement estre en controuerse, car Galen en sa methode, ne l'ose pas donner à ceux qui sont abondans en mauuaises humeurs: lesquels toutesfois ont besoin de purgation insigne; en autre lieu il baille la decoction faicte avec l'eau & le miel, qu'il appelle *mulsa*, pour purger les humeurs tenus & liquides qui seiournent dans le ventre. Il est vray-semblable qu'il ne l'ose pas donner aux premiers qui ont besoin de grâde & insigne euacuation auxquels l'absinthe, en faisant esmotion, & ne purgeant pas assés, endomageroit plus qu'il ne sçauroit profiter.

Chap. II.  
lib. 7.

Quoy qu'il en soit, nous auons l'autorité des plus rares Medécins herboristes anciens & modernes, confirmée par particulieres experiences, que nostre absinthe est purgatif, sans faire aucune violence, qui puisse offencer le corps: & tant s'en faut qu'il aye besoin de correction, qu'il est luy mesme trespropre pour corriger les autres medicamens. Il est vray qu'à cause de son amertume, il est aucunement ingrat à l'estomach, laquelle neantmoins porte avec soy la correction: car on remarqué en l'absinthe, vn' odeur assés suauue & plaisante, accompagnée d'une qualité adstringente, lesquelles deux complexions sont assés suffisantes, de chastier, & corriger le mal que l'estomach sçauroit endurer par l'amertume. Parquoy nous ne craindrons point d'exhiber  
nostre

nostre absinthe vulgaire, en telle forme qu'il nous semblera estre expedient, augmentant ou diminuant sa dose selo icelle: & pour estre mieux assurez de sa correction, adiousterons tousiours le miel, principalement aux decoctions & opiates, ou bien le vin cuit.

Quant aux pillules, elles seront formées des feuilles (lesquelles pour la purgation sont seulement en vsage) concassées & batues, & en apres traduites par le tamis, ou bié de la poudre faite selon l'art: lesquelles pillules, comme aussi les opiates auront besoin d'estre vigorees, par l'addition de quelqu'un des plus violens corrigez: autrement faudroit donner vne trop grande dose, qui seroit moleste & fascheuse à prendre. La doze de ce medicament selon Mesue est de cinq à huit dragmes en infusio ou legere decoction, en poudre de deux iusques à trois, & du ius de trois à quatre dragmes: lesquelles doses faudra augmenter ou diminuer selon les medicaments que nous adiousterons & selon l'indigence.

*De la fumeterre.*

CHAPITRE VII.

**F**A fumeterre (ainsi appelée pource que si on met son suc sur les yeux pour les esclarcir, à quoy elle a grand efficace, excite les larmes, tout ainsi que la fumee) doit beaucoup plus aux Arabes,

H 3

comme à Serapion ; Mesue, Auicenne, qui ont diuulgé ses vertus, qu'à nous : pour lesquels neantmoins elle croit en grande affluence, aux vignes, aux iardins, & par tous les champs : de sorte quelle est cogneuë d'un chacun. A ceste cy nous en preferons d'autres estrangeres, lesquelles ne sont pas meilleures, ny si bonnes, outre ce qu'elles coustent beaucoup. Quant à sa faculté purgatrice, Galen ne luy attribue nommement aucune humeur, ny Paul Æginette aussi, qui ne laisse jamais d'un pas nostre Galen, lequel Oribase imite aussi pour la grand part. Bien est vray que Galen tesmoigne auoir aprins d'un villageois, que la fumeterre est laxatiue, lequel ysoit d'icelle pour laxer le ventre, & pour conforter l'estomach, l'apprestant toutesfois diuersement: car de la poudre, qu'il gardoit tousiours en son promptuaire, en prenoit pour esmouuoir les excrements du ventre dissoluë au melicrat, & lors qu'il vouloit fortifier son estomach, prenoit la dite poudre avec le vain trépé. Mesue qui a esté tres-curieux en la recherche des medicamens purgatifs, & (côme il est vray semblable) a fait la preuue, au moins de la plus part de ceux qu'il met en son catalogue, certifie que la fumeterre, purge benignement l'humeur bilieux, brusle & aduste, & par consequent, est vtile aux maladies qui sont les effects de telles causes, comme sont principalement plusieurs sortes de gales, le prurit & demangeon, & autres maladies qu'aduennent tant à la peau, qu'aux autres parties: de ce que les plebees semblent s'estre prins garder d'autant

*Li. 7. simp.  
med.*

d'autant que plusieurs purifient & temperent leur sang au printemps, avec l'infusion de la fumeterre dans l'eau du lait de cheure. Je n'ignore pas que nous ne nombrions la fumeterre aux apozemes & decoctions ordinaires tant aperitiues, que laxatiues: mais cela est sous cõdition de medicament alteratif, & agissant par manifestes puillances, & non autrement.

Ce simple se peut donner seul sans aucun correctif, d'autat qu'il est composé de diuerses complexions, & presque contraires: car nous auons plusieurs fois experimenté qu'il participe, d'une saueur acerbe, semblable à celle des fruiçts long temps deuant leur maturité: laquelle acerbité est coniointe à vne amertume & acrimonie, assés insigne. Desquelles vertus la premiere est vn effect de la froidure, les deux autres procedent de la chaleur. Les Medecins sont d'accord en cela qu'un mesme simple peut estre reuestu de diuerses & contraires qualitez, permanètes en diuerses parties d'iceluy.

Nous pouons vser de la fumeterre en plusieurs manieres, prenant la poudre, ou la decoction, ou le ius, toutesfois en diuerses doses, à l'exemple de Mesue, lequel donne le ius, qu'il adoucit avec le miel, iusques à deux onces. De la poudre il n'ose passer demy once, & à grand peine vient-il iusques à cinq ou six dragmes: & toutesfois, en decoction il en baille iusques à vne liure marchande, de quinze à seze onces. Et d'autant que la fumeterre est (comme nous experimentons) imbecille pour purger, nous auons de

coustume de la faire tremper dans la mesgue du lait de cheure, ou dans la decoction des penes purgees de leurs grains, des prunes, de l'absinthe, de la mercuriale, & semblables medicamens laxatifs, ou avec icelles la faire bouillir quelque peu, & donner son expression au patient: elle peut recevoir aussi les autres formes des medicamens moyennant les additions necessaires.

*De la mercuriale.*

CHAPITRE VIII.



**L**E m'esmerueille de ce que Mesues & les autres Arabes, n'ont fait aucune mention de la mercuriale entre les simples purgatifs: ie suis assure que si elle croissoit à leur pais, qu'ils ne l'eussent pas oubliee, veu qu'ils ont esté si curieux & diligens, de mettre leur region en bruit, pour raison de la droguerie, qu'ils n'ont espargné ny leur travail, ny leurs facultez: & possible aussi qu'ils ne l'ont pas experimentee, combien qu'ils l'ayent en leur terroir. Nous ne pensons point leur faire tort en disant ces choses, non plus qu'à Hippocrate auquel plusieurs medicamens ont esté incogneus, qui sont aujourd'huy en vogue. Nous apres Dioscoride, Galen, Oribase, & Paul Aeginette reconnissons en la mercuriale vne puissance laxatiue tres-fidelle, de la phlegme, de l'humeur serieux & la bile, & sans aucune perturbation: tellement

tellement qu'elle est tres-vtile pour purger aux feures continues & ardantes, & aussi à celles qu'assillent le malade par interualle, que nous appellons intermittentes. D'icelle se peuvent aussi purger, sans aucun regret, tous ceux qui doyuent auoir en tout temps le ventre lasche & libre: elle est conuenable aux femmes enceintes, & à toutes vieilles gens, qui coustumierement ont le ventre chiche & constipé: les enfans encores & les plus tendrelets en peuvent receuoir, à l'intention susdite: le vulgaire l'estime aussi laxatiue, car il en vse coustumierement à telle fin aux clisteres. Quoy qu'elle puisse aussi estre accommodée pour estre receuë par la bouche, en toutes les formes accoustumees, car estant sa decoction prinse & icelle mangée comme on fait les autres herbes potageres des iardins, elle est de grand pouuoir de purger le ventre desdites humeurs. Son ius est tres-vtile à receuoir les poudres des medicamens dediez pour les pillules: ses fueilles pilees & meslees avec le miel, ou le vin cuit, pourront estre reseruees en forme d'opiate, laquelle conuendra non seulement à lascher le ventre: mais aussi pour deliurer & ouvrir les obstructiōs des parties internes: & principalement pour prouoquer les menstrues aux femmes, pour lequel fait aussi, elle peut estre tres-vtilement supposee en forme de pessaire: & pour autāt qu'elle offence quelque peu l'estomach, celuy la corrigera & augmentera la puissance purgatrice, qui la meslera avec l'absinthe. Quant à la doze, en decoction on peut donner

iufques à quatre ou cinq onces, du ius, fera affés d'une & demy, & iufques à deux, & des fueilles conqualfees, de quatre dragmes à vne once plus ou moins felon les circonftances.

*Des clochettes.*

CHAPITRE IX.



Aiffant à part la question, qui est esmeuë entre certains herboristes, du simple qu'on appelle volubilis, à fçauoir de qu'elle espece Mesue entend, lors qu'il dit, que la volubilis autrement appellee clochette, nettoye & purge le fang des humeurs bilieux: ie m'arrefteray à celles que nous auons remarquees en ce país, qui font de deux sortes, que le vulgaire appelle du nō commū corregioles: l'une petite & croit aux champs cultiuez, & aux vignes: & de ceste cy le plebee se fert à la guarison des playes, d'autant qu'elle a en soy quelque chose absterfiue & consolidante: & mesmes les moissonniers, lors qu'ils s'offensent & blessent avec leurs faucilles. L'autre est affés grande quand aux fueilles, laquelle se treuve embrassant les hayes des iardins, & bien souuent les chanures, qu'elle suffoque quelquefois.

Toutes les deux especes ont les fleurs blanches en forme de clochettes: elles different en ce, que la petite ne iette point de lait, & est inutile pour la purgation: mais la grande, i'oserois dire qu'elle a sa faculté purgatrice plus vigoreuse  
que

que les autres simples, desquels nous parlons maintenant. C'est pourquoy ie m'esmerueille que Mesue l'aye mise en ce rang, si ce n'est qu'il la prenne pour les obelons: ausquels toutesfois nous ne pouons remarquer telle puissance. Je ne fais pas aussi doute que nostre voluule ou liferon, ne soit different à l'escammonée de Dioscoride, combien que leurs fueilles ont quelque similitude ensemble, & que toutes deux ont le lait: & s'il est vray ce que le portrait nous represente, la racine de l'escammonée surpasse en grandeur celle du cocombre sauage. Mais laissons son escammonée aux estrangers, & taschons d'accommoder nostre voluule ou corregeole au profit des Prouençaux, pour lesquels nous auons prins ce labeur. Premièrement noterons, que ce que Oribase après Galen dit de l'esmilax, qu'elle est vne plante pernicieuse, ne doit pas estre entendu de nos clochettes, quoy qu'on les entende aussi par le nom desmilax: car la nostre n'a pas tant de malignité, qu'on ne la puisse aisement corriger: ioint aussi que l'esmilax d'Oribase est vn arbre, que les Latins appellent *taxus*, les François yf.

L. 15.  
Li. 8. simp.  
mod.

Nous vsurons donc des fleurs & des fueilles de nos clochettes ou corregeoles, pour la purgation des humeurs bilieux & des eaux. Les clochettes infusées en quelque decoction, ou liqueur stomachique, font vne portio qui n'est pas ingrate, & si est assez laxative, avec les fueilles sechées à l'ombre & puluerisées, ferons de pillules incorporées à quelque ius cômme le vin ou le suc d'abfin

d'absinthe, qui ne seront de peu d'efficace. Des-  
dites fueilles recentes, bien cōcassées & criblées,  
ferons vne opiate avec le miel, le vin cuit, &c.  
qui sera de longue duree en ses entieres facultez,  
& de grand profit. De ces mesmes fueilles aussi  
bouillies en l'eau, avec la cichoree sauuage, l'o-  
seille, l'anis, la menthe & semblables, se peut fai-  
re vn breuuage aux fins susdits. Quant à la dose  
nous ne serons pas si hasardeux en ceste cy que  
Mesue est en la lienne: car il en donne quatre on-  
ces en decoction, & iusques à vne liure en infu-  
sion dans le mesgue, ce que me confirme enco-  
res mon opinion susdite. Quant à moy des fleurs  
infuses, i'en dōne de trois à quatre ou cinq drag-  
mes au plus, des fueilles concassées selon la fa-  
çon de la preparation, tantost vne dragme & de-  
my, tantost deux, tantost trois & non plus.

*Du carthame ou saffran bastard.*

CHAPITRE X.

**C**ombien que la carthame ne nous  
soit herbe champestre, ie ne l'omet-  
tray pourtant en ce catalogue, veu  
qu'il se peut cultiuer & se peupler de  
soy mesme dans nos iardins: il n'est autre chose,  
que la plante qui produit la graine, de laquelle  
on nourrit les perroquets; elle est ornee d'vne  
fleur semblable au saffran, au lieu duquel les ple-  
bees quelquefois en vsent. Le m'esmerueille de ce  
que

que Mesue l'a mise entre les medicamens de plus grande vehemence, veu qu'il est si familier, que Galen ne craint point de le donner aux plus vieux avec la ptisane pour laxer le ventre. Oribase est aussi de ceste opinion, lequel en ordonne pour purger amiablement la bile & la phlegme. *L. 5. cap. 9. de sanit. tuenda.*

Le crois que Mesue, qui n'a escrit que des remedes de son pais, a treuvé celle vehemence à son carthame, veu qu'il n'a osé rien assurer de la faculté des medicamens à luy incogneus: nous le mettons ordinairement en besoigne en nos medicamens, tant solides que liquides pour purger lesdites humeurs, comme aux apozemes laxatives: encores se trouve il aux tablettes, que les Apothicaires tiennēt prestes dans les boutiques, qui portent le nom du carthame, quoy qu'il soit de moindre vertu que les autres ingrediens cathartiques. Je voudrois defaire lesdites tablettes avec le miel, tout ainsi qu'on appreste le nogar, d'autant que ie n'admet point de sucre en ma pharmacie. Le carthame est moleste à l'estomach, ce que Dioscoride assure aussi, & a cela commun avec tous les autres medicamens, au moins ceux qui sont de ce rang: car l'estomach coustumierement treuve moleste tout ce dequoy il ne peut tirer quelque profit, & principalement si la chose a quelque mauuaise qualité. Nous n'vsons coustumierement que de la semence du carthame, combien que sans doubte les fueilles ont la mesme puissance de purger que la graine, à laquelle nous arresterons plus, qu'on autre partie de ce simple: & d'icelle extrairons

trairons la moëlle, pour en former des pillules ou plustost d'opiates, avec quelque liqueur propre. Ladite graine se peut aussi aprester en decoction pour faire vne medecine liquide, si on la conquasse premierement que de la mettre dans l'eau, ou autre liqueur, pour estre boullie. L'ennuy qu'elle porte à l'estomach, sera adouci avec l'absinthe, la menthe, la cichoree, & semblables choses stomachiques, plusieurs fois mentionnees: & d'autant que le carthame est de tardive operation, le faudra haster, afin qu'il ne sejourne trop dans l'estomach, avec quelqu'un de nos aromatiques: & par ainsi la moëlle de la graine du carthame, incorporee avec le miel, accompagnée de la menthe puluerisee, de l'absinthe, de la mariolaine, de l'hyfop, fera vne opiate assés laxatiue: la vigueur de laquelle conuiendra augmenter par l'addition de quelque peu de l'elatre, ou d'autre semblable. Au lieu du miel pourrons faire ladite incorporation avec le vin blanc, ou le ius d'absinthe, de la fumeterre, de l'arthemise, &c.

La dose de ce simple est de quatre à six dragmes, iusques à vne once selon Mesue en ce qu'il monstre que ce medicament n'est pas esgal en vehemence, comme il dit, à ceux qui portent le lait, nous en donnons beaucoup dauantage.

*Dn*

*Du polipode.*

## CHAPITRE XI.

**N**ous auons retenu le nom du polypode des Grecs, ainsi appellé, poutce qu'il est vne racine qui est attaché en beaucoup d'endroits, comme par plusieurs pieds: on l'appelle aussi la petite faugere, à cause de la similitude que ses fueilles ont avec la faugere grande. Ce simple croit en nostre prouince, autant ou plus copieusement, qu'en aucune autre: & se prent coustumierement aux chaines, rochers, en lieux humides & opaques. Je confesse ne pouuoir entendre, pourquoy est-ce, que Mesue l'a descrit, entre les plus malins & vehemens simples, veu que selon le tesmoignage, tant des Grecs, que des Latins, les plus recés, il est reuestu d'une douceur, coniointe à vne stipticité, qui sont qualitez tres-aggreables à l'estomach, si ce n'est que possible le sien est d'autre complexion que le nostre: ce que, pour estre vray semblable, ie croy sans difficulté. Car tout ainsi qu'une region est differente de l'autre: aussi est-il raisonnable, que les choses engédrees & nourries en icelles, soyent differentes: ce qu'à lieu non seulement aux plantes & aux bestes, mais aussi aux hommes.

Nos Apothicaires (suiuent le conseil de Mesue) vsans en leurs compositions magistrales du polypode quercin (ainsi l'appellent-ils, à cause qu'il croit sur les chaines) ayans en soupçon  
(disent

(disent-ils) celuy des rochers, à cause de certaine humidité superflue qui est en luy : mais telle humidité ne pouuant estre excessiue, d'autant que le polypode n'en peut plus tirer des rochers que des chaines (ayant tous les deux quelque portion de terre interposée, d'où ils prennent leur nourriture) facilement elle pourra estre corrigee. Parquoy nous ne craindrons point d'vser de l'vn ou de l'autre, depuis que tous deux ont vne mesme puissance de purger.

Il y a quelque cōtrouerse entre les Medecins, touchant les humeurs qu'ils attribuent au polypode : car les vns le mettent au rang de ceux qui purgent la bile, comme Paul Aeginette : les autres luy assignent aussi la pituite, comme font *Ch. 4. li. 7.* Dioscoride & Plin. Aucuns outre la pituite & *Chap. 180.* la bile, disent qu'il purge aussi les eaux, comme *liure 4.* Oribase, tellement que selon ces authoritez, le Polypode semble estre bon pour purger toutes les humeurs: toutesfois nous le mettons auourd'huy en besongne plus pour la purgation de la bile noire & de la pituite, que pour les autres superfluitez. Sa correction est si facile, qu'il semble n'en auoir aucunement besoin, attendu les qualitez que nostre goust apperçoit en iceluy: mais pour autant que celuy des rochers, duquel nous abondons plus, est accusé d'estre superfluellement humide, sa correction sera facile avec les choses seches, comme sont l'origan, le thym, le fenouil, la ruë, l'anis, &c. lesquelles choses seruiront aussi de discipation & empeschement aux ventosittez, qui peuuent estre excitez, de l'humidité

midité superflue dudit polypode: & encores luy serviront d'aiguillon pour haster son operation, laquelle de soy est lache & tardive, pour estre iceluy de substance grossiere & terrestre.

Mesue ne craint point cela de son polypode quercin, depuis qu'il l'appreste avec la muſſe, qui est vne meſlange de l'eau ſeule avec le miel, ou en decoction avec les panſes purgees, ce qu'il fait auſſi avec la decoction d'un vieux coq. Nous donc diſpenſerons le polypode, pour la purgation, en toutes les formes accouſtumees: vray eſt que pour autant qu'il n'eſt pas des plus eſueillez entre les purgatifs, luy faudra donner eſperon, avec quelqu'un de ceux du premier ordre, comme eſt l'elaterion ( qui nous doit ſervir de degrede en ſemblables neceſſitez ) pour le reduire en forme d'opiate, ou de pillules purgatives: car autrement il conuiendroit le donner en trop grande doſe qui outre l'ennuy, ne ſeroit pas de grand profit pour la purgation, veu meſmement que nous faiſons vne opiate du polypode pulueriſe, qui ne ſert d'autre choſe, que pour les obſtructions du foye & de la rate. Quant à la doſe elle eſt auſſi en diſpute: car Meſue n'en donne que iuſques à demy once en decoction (laquelle il ſouſtient aſſez longue.) Manard le donne iuſques à vne once, lequel nous imitons aujour-d'huy, & bien ſouuent la ſurpaſſons. La doſe du polypode en poudre, ne doit pas excéder deux dragmes iointe encores avec l'elaterion, toutes fois aux opiates on en donne dauantage pour raiſon de la purgation.

*De l'agaric.*

## CHAPITRE XII.

**N** m'estimera possible auoir oublié ma promesse, de ne vouloir descrire autres simples purgatifs, en ce traité, que ceux qui se treuent en Prouence, puis que i'y nombre l'agaric, réputé estrangier, mais outre que ie le tiés nostre, mesme qu'il croit en plusieurs lieux qui de toute antiquité estoyent de la Prouence, comme sont les contrées de terre neufue, & le Gapennois il est de grande efficace pour nostre intention, & de peu de coust: & suis asseuré, que si nous mettions diligence de le chercher, nous le treuerions presque par tout ce pais: car tous ceux qui en ont escrit nous asseurent, qu'il prouient non seulement sur les sapins & melezes, en figure d'esponges, & de boulets: mais aussi qu'on l'a treuvé croistre sur les vieux chaines, & houffons ou eusses, & autres arbres glandiferes, desquels nostre province est par tout ornee. Ie pense aussi qu'il se trouueroit sur les vieux faux à nostre pais, vers les montagnes proches du Regeois.

De l'agaric les simplistes en font deux especes, l'une qu'ils appellent masse, l'autre femelle: le masse est le noir, selon Dioscoride, duquel on n'vse point pour les purges: combien que ie ne craindrois point de le donner, moyennant les corrections necessaires, par lesquelles nous en auons

avons familiarisé d'autres, plus esloignez & plus rebelles. Me semble qu'il ne doit pas estre nommé entre les plus violens, comme Mesue l'a mis: car tant s'en faut qu'il aye quelque malignité en soy, que la diuersité des parties qui sont en luy, tesmoignées par les différences de la saueur, demonstret qu'il n'a aucune inimitié à l'estomach, ny autre partie de nostre corps. Je scay bien que plusieurs Medecins, mesme de nostre temps, ont suspect son usage: mais quant à moy ie me tiens de la parti de Paul Aeginette, d'Oribase, de Dioscoride, lesquels tous ensemble affirment, que l'agarie purge la pituite & la bile, sans aucune fâcherie, & leurs autoritez sont fondees en raisons & en experiences infallibles. Premièrement la raison ne permet pas, qu'un medicament qui est de son naturel de saueur douce & stiptique (lesquelles saueurs tout le monde est d'accord estre en l'agarie) soit ennemy de l'estomach: & quoy que l'amertume soit assés insigne en l'agarie, si est-ce qu'elle est corrigee par les deux premieres. Dauantage les experiences sont iournalieres des medicaments que nous donnons là où l'agarie est principal ingredient, qui purgent sans aucun trouble, aumoins qui soit plus grand que les medicaments de ce genre ont accoustumé d'exciter. Et combië que l'agarie cause quelquefois le vomir, si ne faut-il pource l'accuser de vehemence: car cela luy est commun avec tous les autres de mesme genre, & principalement en ceux qui ont l'estomach delicat & sensible, mesmement en l'orifice superieur, lequel

*Cr. 4. li. 7.  
Lib. 13.*

*Cap. 1. l. 3.*

ne se peut plaire à l'accoistance d'aucun médicament.

Nostre Agaric donc purge la phlegme & les deux especes de bile, autant benignement que scauroit faire aucun autre: tellement qu'à bon droit plusieurs Medecins de nostre temps le parangonnent au rheubarbe, & quelques vns le preferent à iceluy: car il est aussi reuestu d'une qualité adstringente, semblable à celle qu'on dit estre au rheubarbe, gissante à la partie terrestre d'iceluy: laquelle partie est aussi le subject, de l'aspérité & stipticité, que nostre goust remarque en l'agaric. Ceste opinion est confirmee par l'experience de Dioscoride, qui le donne en poudre avec l'eau simple, pour arrester le crachement de sang & la sortie d'iceluy hors des veines. Democrite l'a estimé tres-ôcuenable à toutes maladies l'appellant médicament de famille. La diuersité des parties qui (comme a esté del-ja dit) font en luy, fait qu'il a sa correction tousiours avec soy même: & quoy qu'on l'adiouste avec le sel gemme (ce que Manard repreue) ou avec le gingembre, ce n'est pas pour obuier aux nuisances, qu'il pourroit porter à l'estomach: mais seulement pour haster sa lascheté. Galen fait de petites formules, qu'il appelle trochisces ou mourceaux) de la poudre de l'agaric mouillé dans le vin blanc avec le gingembre, au lieu duquel nous pourrions vser de nostre poiure, appelé par Auicenne *piper caninum*, ou plustost de quelqu'un de nos aromatiques, comme de la sarriette, du serpouillet, du thym, de la ruë, &c. Nostre Agaric s'accommode

commode fort bien en toutes formes de medicamens, soit en decoctions ou infusions, inclus dans vn linge avec lefdits aromatiques, ou en opiates & pillules tres-conuenables à toutes obstructions des parties interieures, outre le profit qu'elles portent, en purgeât les humeurs preparez. Sa dose est de deux iusques à cinq dragmes en decoction, en poudre ne passons point deux dragmes: car en petit poids il y a grande magnitude & quantité en ce medicament à cause de sa legereté.

*Du cabaret ou asaron.*

CHAPITRE XIII.

**P**ource que le cabaret, que les Latins appellent *asarum*, comme aussi les Grecs, est abondant aux montagnes de nostre Prouence, & est vn simple de grande vtilité pour la purgation, ie le descri-ray pour la conclusion de ce second liure. Galen ny aucun de ses sectateurs Grecs, ne semblent auoit en luy experimenté aucune puissance de purger: aussi possible que pour ce fait, ils ne l'ont iamais mis en besongne, quoy qu'ils eussent leu dans Dioscoride, que le cabaret est purgatif comme l'ellebore blanc. Peut estre aussi que celuy de leur pais n'est pas purgatif.

On demande pourquoy est-ce que Mesue ne l'a plustost rangé au catalogue des premiers

medicamens, que de le mettre entre les medics-  
cres : depuis que comme dit est il purge par le  
vomissement, comme l'ellobore blanc, ce que  
*Chap. 22.* Mesue mesme confesse, disant que c'est son  
*simpl.* naturel de purger, tant par le ventre que par la  
bouche : ce que ne se peut faire sans grand trou-  
ble de tout le corps, notoire argument, de la ve-  
hemence du medicament. Le croy que ce qu'il en  
dit est plustost pour suiure Dioscoride, que pour  
l'auoir experimenté : car il est vray semblable,  
qu'il a mis les medicamens desquels luy mesme  
a fait l'experience, chacun en son rang : & que si  
quelquefois il escrit au contraire, c'est plustost  
pour ne se despartir de l'opinion des anciens,  
que pour tesmoigner ce qu'il en pourroit auoir  
veu. Quoy qu'il en soit l'experience est certai-  
ne, que le cabaret est purgatif non immoderé  
de la phlegme & de la bile, qu'on appelle vi-  
telline, semblable au iaune d'un œuf, & de tout  
autre humeur cholérique, par le fondement. Et  
si quelquefois il aduient, qu'on vomisse par sa  
prinse : r'attribuerois cela, plustost à la diuerse  
complexion des personnes, qu'au medicament :  
d'autant qu'il se treuve d'estomachs qui s'offen-  
sent à la moindre ariuee du medicament dans  
leur capacité. Le commun vsage du cabaret est  
des racines seulement, desquelles celles qui  
sont les plus crasses & espesses, sont les meil-  
leures, pour estre plus pleines de suc : toutesfois  
les fleurs & les fueilles, ne seroyent pas inutiles  
pour les purgations, d'autant que des fleurs nous  
pourrions faire vne infusion, qui estant cuitte  
selon

selon l'art avec le miel, seroit gardee pour les intentions susdites. Le ius aussi des fueilles concassees & pressées ne sont de moins de valeur, lesquelles aussi bouillies en l'eau avec la menthe, mariolaine, *polium montanum*, feroient vn breuuage bon & facile à receuoir.

Quant à la racine, pour autant qu'elle est de bonne odeur, & de saueur aucunement stiprique, resserrante & restrinctiue, qui sont qualitez procedantes du froid, semble n'auoir besoin de correction: aussi Mesue ne s'en peine pas beaucoup: de sorte que la seule coction est suffisante de la corriger.

Si la necessité porte de la bailler en infusion, ferons au preallable vne decoction de prunes douces, de panes, de roses, de menthe, & quelque peu d'absinthe, dans laquelle, non refroidie, ferons tremper nostre racine bien concassée, l'espace d'une nuit, pour bailler la dite infusion, apres l'expression faicte en breuuage: telle infusion peut estre aussi faicte au vin blanc ou autre. Ladite racine puluerisee fera d'opiates avec le miel, ou autre liqueur conuenable, ou de pillules, lesquelles outre la purgation, ferôt grand seruice à mille autres indispositions du corps. Sa dose n'est dans Mesue, de plus que de demy once: & toutesfois Dioscoride en donne avec l'eau mielee iusques à six ou sept dragmes. Nous ne craindrons d'en donner vn once en decoction, six dragmes en infusion, & en poudre de deux à trois.

*Fin du second Liure.*



## DES MEDICAMENS,

QVI OVTRE CE QV'ILS

purgent le corps, ont aussi  
quelque pouuoir de  
le nourrir.

### LIVRE TROISIESME.

*De la diuision des alimens.*

#### CHAPITRE I.



Eux la peuuent seulement iuger  
de la necessité de la diuision en  
nostre medecine, qui sont exercez  
en la doctrine de nostre coryphee  
Galen, lequel en plusieurs lieux de  
ses escrits atteste l'ignorance des Medecins, qui  
de son temps estoyét à Rome; ne proceder d'ail-  
leurs, que de la faute de sçauoir bien & logique-  
ment diuiser: qu'est cause que nous, tant pour  
euiter confusion, que pour donner à nostre in-  
tention quelque lustre de doctrine methodique,  
auons fait trois classes des medicamens, qui peu-  
uent seruir aux hommes pour les purgations.  
En la premiere desquelles nous auons logé ceux  
qui ont besoin d'une diligéte & artificielle pre-  
paration, pour pouuoir avec assurance estre  
employez

employez à telle fin: desquels medicamens nous auons parlé au premier liure. En la seconde sont contenus ceux, qui, quoy qu'ils n'ayent aucune accointance avec la complexion humaine: toutesfois pource que leur inimitié n'est pas si capitale que des premiers, ils peuuent estre receus, voire sans grand apprest, ny exacte elaboration manuelle.

Reste maintenant le troisiésme membre de nostre diuision, qui est des medicamens, par lesquels, tant s'en faut que nostre corps reçoive quelque ennuy & fascherie, que le plus souuent il se deliète en iceux: tellement que si la quantité onereuse d'iceux ne l'esueille, leur prinse est (touchant ce fait) inutile & friuole, & sont ceux que Galen appelle alimens medicameteux: lesquels afin que nous en discourions plus distinctement, distinguerons en deux ordres, à l'imitation de Galen. Le premier est de ceux qui sont destinez seulement pour la reparation, de ce que de moment en moment est dissipé, de la substance de nostre corps: non seulement par les veilles, trauaux & exercices: mais aussi par l'assidue & indefatigable action de la chaleur naturelle à l'endroit de l'humidité radicale, principe de nostre génération.

*Char. list.  
de sa faculté  
des alimens.*

Ce sont les alimens, qui en leur complexion tenans la mediocrité, n'eschauffent aucunement ny refroidissent, ne restreignent le ventre ny le laschent, n'affoiblissent ny fortifient l'estomach, ne prouoquent, ny arrestent les sueurs: brief ne causent en nostre corps aucune alteration, ny

excès, en ce qui depend des premieres & secondes qualitez, ains le tiennent & conseruent au meisme estat qu'il estoit auparauant : moyennant tout: s'ois que tout ainsi que tels alimens sont temperez. le corps soit aussi correspõdant à leur complexion, car en vain on les administreroit à ceux qui sont esloignez de telle mediocrité, auxquels seroyent plus conuenables les alimens, qui ont quelque qualite contraire à leur intemperature, ou naturelle, ou acquise. Tels alimens sont si peu, qu'à grand peine en pouons designer aucun, qui soit doüé de toutes les susdites qualitez: & s'il s'en treuve point ne peut estre autre, que le pain, non tel quel, mais seulement celuy, qui est pestri de la farine du froment, avec l'eau simple lequel par antonomasie, nous entendons par le nom de pain. C'est donc ce pain, qui pour tenir la mediocrité entre le froid & le chaud, le sec & l'humide, le cras & le tenu, &c. est estimé le seul, simple & sincere aliment, qui de tout temps a esté tant loüé par les anciens, qu'ils le preferoyent à toutes autres viandes, comme la chose qui contient en soy le symbole de toute nourriture. Antonius Pius, vn des Casars, (comme on l. Et dans Iulius Capitolinus) auoit de coustume en sa vieillesse d'vser du seul pain sec à son desjeuner la matinee, & ce pour subuenir à ce qui pouoit manquer au soustien de sa chaleur naturelle, durant le temps qu'il estoit detenu, pour les affaires publiques. Demetrius Cydonius, selon Athenee, vesquit plusieurs iours de la seule odeur, qui peut expirer du pain chaud recentement

mient apporté du four. Mais qu'est-il besoin de prouver la sincérité & bonté de cest aliment, par autre tesmoignage, que de celui de nostre redépreur Iesus-Christ, lequel pour toutes choses necessaires, à la nourriture de nostre corps, nous admoneste de demander le seul pain ordinaire, comme la plus parfaite viande, pour la refection corporelle.

Le second ordre des alimens comprend ceux qui outre les susdites qualitez, ont ie ne sçay quoy de propre, qui ne pouant estre accommodé à l'assimilation & nourriture des parties, elles sont contraintes l'expulser hors du corps, comme chose inutile, traînant quant & soy les excréments les plus esmeus & prest à la purgation. Ces alimens donc ont leur substance meslee & composée, tant des parties nourrissantes, que alterantes, desquelles principalement semble auoir parlé Hippocrate quand il dit, qu'en vn mesme simple, l'aliment & médicament sont trouuez ensemble. Et tout ainsi que des premiers, nous n'auons (comme dit est) quasi que le pain de froment: aussi la variété de ceux cy & multitude est si grande, que presque tous les alimens, qui nous sont en vſage pour la sustentation de nostre vie, sont de ce genre. De sorte que pour pratiquer tousiours nostre methode, nous les separerons en deux classes. L'une contiendra ceux, qui outre la nourriture, n'apportent autre profit au corps que de l'eschauffer ou refroidir, le dessecher ou humecter: & en somme d'engendrier en iceluy d'autres effets de pēdans des qualitez man festes.

*L. de locis  
in homine.*

L'autre

L'autre classe sera bastie de ceux, qui ausdites alterations, adiouffent quelque autre remarquable & insigne profit, de purger & modifier le corps, de beaucoup d'excremens & superfluitez inutiles, desquels mon intention est de principalement parler en ce troisieme liure: le tout pour la confirmation de la proposition auancee des le commencement, sur la fertilité de nostre Province, touchant les medicamens dediez à la purgation.

---

*Du pain.*

CHAPITRE II.

**P**our le discours des alimens qui ont en soy quelque chose, qui est propre pour laxer le ventre: nous commencerons au pain, & afin que nous treuions mieux en quelle espece de pain telle puissance est contenue. Nous disons que tout ainsi, qu'entre tous les breuuages que les hommes metent en vſage, pour satisfaire à leur soif, la liqueur qu'on exprime des raisins, est principalement entendue par le nom de vin: ainsi par antonomasie & excellence, nous attribuons le nom de pain à celuy, qui (comme auons dit cy dessus) est fait de la farine du froment, entendant par le nom de froment ce que vulgairement nous appellons annone ou bled, les Latins le nomment *frumentum*: quoy que ce nom soit aussi general, à tous les grains qui sont propres à faire le pain.

C'est

C'est donc de ce pain, de qui nous prétendons principalement parler en ce chapitre; combien qu'en passant, nous faisons aussi mention de quelques autres, desquels plusieurs en le pais se nourrissent, qui sont presque de mesme pouuoir, quant à ce que nous desirons du pain en ce lieu. Nous diuiferons nostre pain avec les bolengers, en trois especes. L'une desquelles est faite de la pure moëlle du froment totalement separee de l'escorce, par le blotter, le plus lié, vny & ferré qu'on puisse treuuer, lequel Hippocrate nomme *L. de l'ancien med.* pur & sincere pain, tres-commode & vtile pour la nourriture de l'homme, estant de facile digestion & coction, se distribuant aussi promptement, sans long seiour aux voyes du mesentere. En ce pain nous remarquons toutes les conditions requises au pur & sincere aliment, plus qu'en nul autre: & quoy qu'il semble endurcir le ventre, (pour autant que ceux qui en viuent sont *in r. 1. et coll. 1.* costumierement constipez) si est-ce que cela ne luy aduient pas de son naturel: ains pour-ce qu'il est des alimens, qui ont beaucoup de nourriture, & peu d'excrement. L'autre espece du pain est de celuy qui est fait de la farine de laquelle on a tiré la fleur, le plus subtil & le meilleur: tellement que le residu est le son avec bien peu de la plus crasse farine, qui sert seulement de colle pour former le pain. De cestuy-ty vse principalement le plebec, & gens de travail: & pourautant qu'il est de peu de nourriture, abondent en excremens. De la vient que dix liures de semblable pain à chascun iour, ne sont presque suffisantes

tes pour la nourriture d'un rureau : aussi vont-ils trois ou quatre fois du ventre le jour, argument suffisant de l'abondance des parties excrémentielles qui est en ce pain.

La troisième sorte du pain est celui qui est pestri *ex tota farina*, comme dit Hippocrate, c'est à dire de la pure farine, avec le son & l'escorée ensemble, lequel les Grecs appellent *sincomiston*, comme estant formé sans aucune separation des parties heterogenes de la farine du froment : & combien qu'en ce pain on ne remarque aucune vertu laxative insigne, & dedice particulièrement à quelque humeur: si est-ce toutes-fois, que l'expérience nous fait foy, l'autorité des Medecins anciens & modernes nous tesmoigne, & la raison nous demonstre, qu'à peine ceux la sont molestés de constipation de ventre (de laquelle se plaignent presque tous ceux qui vivent du premier) qui vivent de ce pain. Hippocrate donne le pain duquel nous parlons, à ceux qui ont en suspicion l'usage des medecines cathartiques du premier & second genre, & auxquels neantmoins la liberté du ventre est tres-necessaire, comme à la tierce espece de tables, à la quatriesme maladie des reins, &c. Et depuis que ce pain est plus ou moins purgatif, à cause du son principalement, lequel estant tres-sec & d'une insigne absterive vertu, est inepte pour la nourriture des parties, auxquelles avant que l'aliment puisse estre receu, & changé en leur substance, doit estre aucunement rendu gluant & tenace: d'où aduient que ledit son estant inepte pour estre transmué en la  
nourri

L. des affections interieures.

nourriture du corps, en est mis dehors comme chose superflue & moleste à nature.

Tellement que de la s'enfuit, que le pain qui a plus du son, est moins apte à nourrir, & plus propre pour laxer le ventre, & au contraire: & cest pourquoy on recommande tant l'usage du pain rouillet, que (comme dit est) les Grecs ont nommé *syncomistos*, les Latins le disent *confusamenus panis*, auquel toute la farine & le son sont confus & meslez ensemble. Quant à moy je louë celuy qui est de la farine, de laquelle on a osté seulement les plus grosses escorces du son, par le blóter, de tissure assés large, auquel non seulement la farine, mais aussi vne bonne partie du son, au moins les plus tenues portions, passent facilement: lequel pain est tres-propre, à ceux qui vont rarement à selle, & font de croütes presque semblables à celles des cheutes, pour obuier à vne infinité de maladies, suivant le dire d'Hippocrate, lequel louë grandement la liberté du ventre à telle intention.

On pestoit aussi en ce país du pain de la farine du segle, qui semble auoir mesme puissance de lâcher le ventre, que celuy duquel nous venons de parler. Les Latins entendoient par le nom de *siugo*, non seulement la segle (de laquelle nous parlons maintenant) mais aussi la plus pure & exquisite farine, separee de toute l'escorce, de laquelle on fait le pain blanc pour la table, voire des Princes: laquelle farine ne peut estre tirée d'autre grain, selon le tesmoignage de Celsus, de Plin, de Galen, de Collumella, que de celuy qu'on

qu'on entend par le nom de bled ou froment.

Le pain fait de la farine du segle, quoy qu'il ne soit pas si nourrissant, ny tât laxatif, que le rouffet ou sincomiste : toutesfois il n'est pas de mauvais goust, principalement celuy qui est fait aux mōtagnes, ou le segle est blanchastre, bien nourry, d'une rondeur & grosseur quasi pareille à celle du froment.

Le pain d'orge n'est pas si gluant que celuy du segle: tât s'en faut qu'il est absterfif, encores plus si l'orge n'est pas du mondé. Entre tous les pains, desquels on vse en ce païs, le moins nutritif & plus excrementeux, est celuy de l'espeaute, duquel en plusieurs lieux de ceste prouince, par fois les pauvres sont contrains se soubstenir, nō sans danger d'engendrer difenteries: tant est sa farine absterfiue, combien que nous n'ayons aucun remede plus assure pour la guarison des vlcères des intestins, que la farine de l'espeaute, à cause de sa vertu absterfiue, laquelle néanmoins, par long & assiduel vsage (comme à ceux qui en vivent ordinairement) empescheroit la conglutination des dites vlcères.

Je laisse, pour n'estre long, vne autre sorte de grain pour faire pain bis, commun aux montagnes voisines du Piedmont, là où on le nomme besse ou siuade. Pline semble l'auoir entendu par le nom de *olyra*, lors que comparant l'espeaute & la besse avec le froment & la segle, il dit *tritium & siligo ac hordeum in arca exteruntur, & ea verò, cuius species est olyra, mola exteritur, & cum suis folliculis feritur.*

Retour

Retournans à nostre pain rouffet & ordinaire, nous n'entendons point, qu'on le donne à ceux qui sont saisis de la fieure, & mesmement si elle est ardante, ausquels les alimens de peu d'excrement, sont conuenables, ny à aucune des maladies qu'on appelle aigues, hormis à celles qui retournent par periodes, ausquelles la chicheté du ventre est tres-dommageable. Dauantage de ce pain doyuent estre exclus tous ceux qui ont naturellement le ventre libre, qui ont l'estomach foible, ausquels est plus cōuenable le pain blanc fait de la pure farine. Ceux qui se treuuent offencés du pain mediocre & neantmoins se plainnēt ordinairement de la constipation de leur ventre, en doyuent seulement manger quelque peu à l'entree de table. On a par experience, que rarement arriue, que celuy ne descharge son ventre le iour mesme, qu'il aura prins long temps deuant d'isner certaine portion du pain mediocre.

*Des lentilles.*

CHAPITRE III.

**N** On seulement les autoritez des Medecins anciens nous assurent, qu'en vn mesme simple se treuuent de puissances differentes & contraires: mais aussi l'experience ordinaire le demonstre à l'œil. Laquelle chose est digne de consideration, qu'un mesme simple ( auquel les sentimens ne peuuent

K

remarquer aucune composition ny dissimilitude) aye neantmoins le pouuoir de nourrir, purger & eimouuoir le ventre, l'ouuir s'il est trop fermé, l'arrester lors qu'il est trop desbordé. Et pour autant que cecy sont des effets procedans des qualitez secondes, faut necessairement qu'en ce mesme simple telle contrariété & dissimilitude aye lieu à celles que nous disons premieres: tellemēt qu'en vn mesme medicament on treuve la force d'eschauffer & refroidir, d'humecter & dessécher, d'attenuer & incrasser, & de semblables operations. Et d'autant qu'il est impossible que d'vne chose du tout sincere & simple, procede telle contrariété & diuersité d'actions: faut necessairement conclurre, que quoy que nos sentimens ne puissent apperceuoir aucune difference ny dissimilitude en tels simples medicamens, qu'ils sont toutesfois corps heterogenes, composez de plusieurs & diuerses parties. Cela est manifestement pratiqué au lait, lequel encores qu'il soit en apparence, deuant sa coagulation, tres-simple, toutesfois en iceluy se treuuent plusieurs, diuerses & repugnantes facultez, d'autant que les vnes purgent, les autres arrestent le ventre: les vnes nourrissent, les autres ne font qu'alterer; les vnes eschauffent, les autres refroidissent; les vnes humectent, les autres desséchent; les vnes incrassent, les autres attenuent. Quelle chose y a-il moins composee & plus simple à l'ail, que le vinaigre: & toutesfois on treuve en iceluy double puissance, vne qui refroidit, l'autre qui eschauffe manifestement, quoy que la froide

dure

dure excède de beaucoup la chaleur en iceluy. Aussi la partie où gist ceste vertu eschauffante est bien peu de chose au respect de l'autre. *Gal. ch. 12. li. 1. simpl. med.*

Qui est celuy, qui s'arrestât seulement au sens, diroit que les eaux des bains naturels, de meisme couleur, de meisme consistance, de meisme mouvement que les autres, qu'elles eussent autres puissances, que de refroidir & humecter, comme ont toutes les autres ? cela nous deuroit raver en admiration, pour contempler tousiours la bonté & prouidence de Dieu, d'auoir si bien enrichi la terre vniuerselle de remedes, que d'un meisme, nous en pouuons tirer mille commoditez,

Ceste diuersité de puissances est aussi manifeste en aucuns legumes, comme aux lentilles, aux pois, aux ciches : quant aux lentilles, tous les auteurs tant Grecs que Arabes, tesmoignent que d'autant qu'elles sont composees de diuerses substances, elles ont aussi diuerses & contraires facultez. Hippocrate dit que les lentilles prises avec toute leur escorce, engendrent vne facheuse perturbation d'estomach, à cause (comme Galen l'interprete) de la diuersité de leurs substances & facultez. *Sent. 99. Sect. 4. lib. de dista. acut. Gal. in com.*

Oribase reconnoit aux lentilles, vne puissance laxatiue, coniointe avec l'astringente, non en la farine mais en l'escorce. Paul Aeginette est de ceste opinion, disant que le premier bouillon des lentilles, est solutif & l'autre au contraire. Isaac vn des plus rares Medecins entre les Arabes, confirme ceste opinion, disant que les lentilles sont composees de deux natures cōtraires, *Ch. 17. li. 1. 2. 7.*

l'une se treuve en la moëlle, l'autre en l'escorce. Quant à la moëlle, il est d'accord avec tous les autres qu'elle est stiptique & adstringente, d'où vient qu'elle restreint le flux de ventre, tellement que l'on est empesché de trouver où gist ceste vertu laxatiue aux lentilles: laquelle vertu, neâmoins tous les Medecins, comme dit est, confessent, & l'experience ordinaire le demonstre: & depuis qu'elle ne se trouue point en la farine, Pierre Espagnol commentateur d'Isaac, estant en recherche, en fin dit l'auoir trouuee en l'escorce: disant qu'en ceste escorce, on a experimété deux substances: l'une qui est superficielle, chaude & seche, ayant certaine acuité & acrimoine, d'où il pense que ceste vertu laxatiue prouienne: l'autre profonde & enseuelie au centre, qui a plustost vertu adstringente, que solutiue: & de là vient que le premier bouillon des lentilles est solutif de soy-mesme, & encores plus si on adiouste de l'huile & du sel. Hippocrate les appreste avec les aulx & le vinaigre, non seulement pour dissouldre certaines flatuositez qu'elles pourroyent engendrer; (ce qu'elles ont de commun avec les autres legumes) mais aussi pour attenuer leur crassitude, inciser ce qui est en elles de gluant & tenace: & par ce moyen augmenter la vertu laxatiue. A quoy sert aussi de beaucoup, si à tout cela nous adioustons les blettes ou bettes, à l'exemple d'Hippocrate nous auons de coustume d'adiouster la fumeterre, ou la mercuriale: ce que nous auons dit cy dessus des lentilles, peut estre aussi accommodé aux ciches & aux poix.

*Lib. de in-  
termis af-  
fectibus.*

poix, mais en diuerse consideration: car combien que le premier bouillon des ciches soit solutif, comme celuy des lentilles, si est-ce qu'il est tout autrement aux poix: car en iceux la vertu laxatiue est en la moëlle & non en l'escorce, comme aux deux premiers. Cela est verifié par la puree faicte de la farine desdits poix, laquelle pour estre assés incisive, attenuatiue & laxatiue, est vtilement concedee à ceux qui sont trauaillez des fieures quotidiènes, aux tierces non legitimes, aux quartes, & semblables maladies qui ont leur amorce en quelque humeur cras & gluant: & toutesfois la decoction desdits poix, tant premiere que seconde, est plustost adstringente que laxatiue, depuis que selon Galen & Oribase les poix sont du tout semblables aux febues, hormis en la puissance absterfiue, laquelle ils ne cognoisét point aux poix: & les flatuositez, qui ne sortent tant abondamment de ceux cy comme des febues.

Donc des lentilles pour auoir leur vertu laxatiue nous prendrons la premiere decoction, laquelle vertu augmenterons, en adioustant quelqu'un des medicamens descrits au second liure. La mesme premiere decoction nous prendrons des poix ciches, laquelle est aussi plus propre pour ouuir les obstructions, prouoquer les vrines, exciter les mois aux femmes, que pour purger: mais des poix nous prendrons la moëlle separee totalement de l'escorce, de laquelle ferons vne sorbition ou humet tres-accommodé aux susdites intentions.

*Du fœnugrec.*

## CHAPITRE IIII.



LA plante du fœnugrec ou fenegre, peut estre aussi bien cultiuee en ce pais, que plusieurs autres plus estrangeres : c'est la cause pourquoy ie l'ay voulu renger en ce catalogue, estimant tout cela nostre, qui peut viure & croistre en nos parterres. Bien s'esbahyra quelqu'un, que i'en parle en ce lieu, qui a esté reserué aux simples, ayans outre la vertu laxatiue, quelque portio propre pour la nourriture : ioint aussi que Galen tesmoigne, que les lentilles, le miel, & le fœnugrec, se donnent non pour alimenter & nourrir le corps : mais seulement pour remedier à quelques indispositions du ventre.

*Com. en la  
sent. 18.  
sect. 1. de  
victu in  
acutis.*

Ce que i'ay fait à l'imitation de Galen, qui en toutes choses a esté suiui par Oribase & par Paul Aeginette, quoy qu'en cestuy cy on ne lise point qu'il attribue la vertu laxatiue au fœnugrec. Donc l'authorité de ces anciens & celebres Medecins confirmee par l'experience ordinaire, demonstre qu'au fœnugrec se treuve certaine vertu laxatiue, par laquelle les intestins sont irritez & esmeus, à l'expulsion des excremens en iceux contenus : tellement qu'on ne scauroit trouuer aucune superfluité d'humeurs en iceux, qui ne puisse estre purgee par la decoction de ceste graine, iointe au miel : & quand à ce que Galen

au liure

au liure de la diete aux maladies aiguës, dit que le fœnugrec se donne seulement au lieu de médicament simple, & non point pour aliment. Galen en ce lieu parle des choses conuenables à la diete desdites maladies, de laquelle reiettant tous les legumes, pour estre iceux de crasse substance, fait comparaison de la ptisane avec toutes les sortes des fromens, legumes & graines, appartenant à Ceres: lesquelles sont toutes inferieures à ladite ptisane, à cause qu'elle contient en soy toutes les qualitez requises à la curation de la fièvre. Quant au fœnugrec il est bien vray qu'il a en soy quelque chose pour la nourriture & pour la purgation: mais pour-autant qu'il est plus chaud & acre, qu'il n'est expedient aux maladies aiguës coniointes avec la fièvre: à iuste occasion Galen le chasse de sa diete.

Or qu'au fœnugrec se treuve quelque portion, qui puisse seruir d'alimēt au corps humain, Galen s'y accorde, depuis qu'il le décrit au liure qui est seulement dedié à la faculté des alimens. Oribase est de ceste opinion, car il le met en mesme rang entre les mangeables: & d'autant qu'au fœnugrec se treuēt de parties crasses, qui pourroyent estre cause de son trop long seiour dans l'estomach & en la premiere region: ils le bailent tantost meslé avec le miel, tantost avec le vinaigre & l'huile, tantost avec le garon, qui est vne saulce pour le iourd'huy encores vsizee en Turquie, composee de la saumure des entrailles de certains poissons: car l'artifice à cela de propre, d'accómoder les choses & les rendre capa-

bles de nourriture, lesquelles autrement estoient  
 esloignées de la complexion humaine. Estant  
 donc le fœnugrec des medicamens alimentaires,  
 voire de ceux la qui ont quelque puissance laxa-  
 tive, à bon droit il est rangé en ce catalogue, &  
 pourautant que la decoction du fœnugrec est en  
 fin rendue si gluante & mucilagineuse qu'elle  
 pourroit estre en horreur aux plus delicats, &  
 inepte d'estre receuë en breuuage, nous auons  
 accoutumé de faire vn opiate d'icelle avec le  
 miel, laquelle outre le seroice qu'elle fait pour le  
 regard de la purgation, est tres-vtile aux infirmi-  
 tez de la poëtrine, qui sont exemptes de fièvre,  
 & à la toux inueteree: autant en fait (selon Isaac)  
 la farine dudit fœnugrec, prinse aussi avec le  
 miel, ou le vin cuit & resiné, ou autres sembla-  
 bles liqueurs. La vertu d'iceluy pourra estre aug-  
 mentee, par l'addition des autres descripts au pre-  
 mier & second liure.

*De la manne.*

CHAPITRE V.



Ve la manne soit vn espee des medi-  
 camens desquels nous traitons en ce  
 liure troisieme, il est tesmoigné non  
 seulement par sa douceur suauë &  
 plaisante coniointe avec la vertu laxatine: mais  
 aussi parce que le peuple Iudaïque en a esté  
 (selon le tesmoignage des lettres sacrees) medi-  
 camenté

ementé & nourri par plusieurs années. Mais pource que quelqu'un pourroit mettre en doute, si la manne que nous mettons en besongne pour les purgatiōs, est de mesme espece, que celle que nostre Seigneur donna au peuple d'Israël, l'espace de quarante années pour leur nourriture, il ne fera hors de propos d'expliquer ceste difficulté, les ratiocinans pour la partie negative, disant estre impossible, qu'avec un tel aliment ayant vertu laxative, ils eussent peu nourrir & entretenir leurs corps en vigueur & fermeté: veu que ceux qui par long interuallé de temps vsent d'alimens si legers & de si peu de corpulence, tombent en fin en vne dissolution & foiblesse extreme. Laquelle opinion Hippocrate semble auoir fauorisée, au liure des medicamens purgatifs, disant que les viandes legeres & de peu de substance, n'engendrent point vne ferme & solide chair, & ont avec la puissance de nourrir aussi vne vertu laxative. Ceste sentence combien que semble auoir quelque apparence de verité: toutesfois voyant que la generation de la manne des Hebreux, est semblable à la production de la nostre: il est vray semblable, que toutes deux sont de mesme espece, voire & de mesme matiere, cōme il appert par le tesmoignage de Moÿse, disant que la manne *descendebat noctu in castra cum rore*, & d'abondant au liure de l'Exode *apparuit in solitudine minutum & quasi pilo rufum, in similitudinem prima super terram*; & quant à la dissolution & foiblesse, de laquelle eux mesmes se font plains plusieurs fois comme il appert au liure

Chap. 16.

Chap. 21.

des Nombres, difans. *Anima nostra iam nauseas super cibo isto leuissimo*: il ne semblera impertinent de dire que ceste viande au commencement leur peut auoir serui comme de remede pour la purgation des excremens desquels ils auoyent fait auparauant grand amas, eu esgard aux alimens desquels ils s'estoyent nourris en Ægypte, comme des aulx, oignons, cocombes, melons, & semblables viandes cacochimes: mais que par le laps du temps, leurs corps estans bien purifiez, se sont si bien accoustumez à telle viande, qu'en fin elle n'a serui que de pur & simple aliment, sans aucune contrarieté ny controuerse. Laquelle sentence ne doit estre trouuee estrange, depuis que la coustume est de telle efficace, qu'elle peut faire, que non seulement les medicamens, mais encores les venins, seruiront de viande, pour le soustien des hommes, voire des plus delicats.

L. 3. de la  
facul. des  
alim.

L. des Nö-  
bres.

Reprenans donc la manne, semble de prime arriuee, que nous ne la pouués dire nostre, pour autant que n'est pas tout vn d'icelle que des autres medicamens, lesquels quoy que soyent forains & estrangers, nous les pouuons neantmoins faire nostres par la culture. Mais la manne estant engendree, selon Galen, des vapeurs sortans tant des lieux terrestres, que aquatiques, lesquelles vapeurs estant pareillement attenees, cuites & elaborees, par la vertu du soleil, sont en apres, moyennant la froidure de la nuit amassees en vn & cõgelees. De sorte que (comme dit Moyse) elles tombent de l'air comme la pruiue en forme de coriandre: ioint aussi que nos Apothicaires la  
recou

reçourent aujourdhuy des estrangers, ce que seroit absurde, s'ils la pouvoient auoir du cru de ce païs: semble par ces raisons ne se pouuoir faire, que la manne soit iustement nombree entre les nostres.

Toutesfois ie n'ay pas pour cela eu crainte de la mettre en mon catalogue, tant pource qu'elle s'engendre aux montagnes du Dauphiné, & de Piedmont, voisines de nostre Prouëce, que pour autant que les montagnes de ce païs n'en sont pas tousiours destituees, & encores la trouue-on assés souuët au bas païs: car on en a veu plusieurs fois les saules chargez au terroir de Pertuis, & moy-mesmes les ay veu distiller la mâne douce, laquelle la chaleur du soleil ayant liquefice & fonduë, tumboit goutte à goutte, tellement que lon en eusse peu remplir plusieurs vases, & pouuoir dire, que nous auons la manne liquide, que Serapion, & les Arabes appellent tereniabin, ne faisans autre difference entre icelles, sinon que l'vne est liquide comme le miel, & l'autre est amassée en petis grains. Ne faut point douter que la manne ne s'engendre toutes les annies en plusieurs parts de ce païs, mais la coustume inueterree de nous seruir des medicamens estrangers, principalemēt aux purgations, fait que tant s'en faut que nous mettions peiné d'en experimenter tousiours quelqu'vn, pour satisfaire à nostre curiosité, que plustost nous laissons en arriere, ceux qui sont long temps y a cogneus & approuuez. Les bergers & ceux qui paissent le bestail aux champs, sous la canicule (car alors, selō Pline,  
la man

la manne s'engendre le plus) tesmoignent qu'à l'aube du iour, ils ont veu plusieurs fois les arbres & herbes chargees de ceste rousée celeste: & encores affirment auoir tres-souuent apperceu leurs habillemens comme oincts & moëtes, & leurs cheueux tous prins de ceste liqueur.

Nous laisserons donc l'usage de la manne Brigantine, & de celle de Calabre, & mettrons diligence de faire cueillir la nostre, laquelle accommoderons pour la purgation de la bile (qui est l'humeur qu'on luy attribue) en la forme qu'il nous semblera estre plus necessaire, n'ayant esgard en aucune correction, veu sa benignité & douceur: tant s'en faut que coustumierement on l'accompagne avec quelque medicament, de plus de vigueur, (comme est l'elaterion, Mesue dit que Galen l'adioustoit avec l'escammonée, quoy que nous ne le lisions dans ces œuures, ou des mediocres, comme est l'agatic, &c. Parquoy il n'y a aucune circonstance qui empesche l'exhibition de la manne: & mesme qu'elle se peut donner aux petits enfans, aux femmes enceintes, voire deuant & apres le quatriesme mois. Mesues donne la sienne en dose de six à quinze dragmes: de la nostre s'en peut donner aux petits enfans iusques à vne once, aux grandelets, iusques à douze dragmes, & aux plus auancez, la dose passera trois onces.

Le moyen de la dōner est, qu'il la faut dissoudre en quelque liqueur commode, comme pourroit estre le bouillon d'un poulet, ou de quelque vne des herbes refrigeratiues, adioustāt quelque

que peu d'absinthe. Aux enfans qui sont encores au laiçt on en dissoult demy once, ou six dragmes, & iusques à vne once, dans le laiçt de leur nourrice : & quant à la forme pillulaire, pource que ce médicament ne peut pas estre donné en petite dose, à cause de la benignité, on n'a pas accoustumé de l'accommoder en la manne, ny en aucun autre de ce calibre : si ce n'est que l'on vould adiouster quelque portiõ des autres plus vigoureux. La manne est aussi accommodable en consistance d'opiate, incorporée avec le ius de la mercuriale ou des blettes, ou de l'absinthe, ou de la fumeterre, vn ou deux desdits ius, conioints avec quelque portion de miel, pour la conseruation : brief nous pouons faire prendre à nostre manne telle vigueur que bon nous semblera, & en telle forme que nous verrons estre plus conuenable.

*Du petit laiçt, autrement appelé la mesgue.*

CHAPITRE VI.



Combien que le laiçt soit composé de plusieurs diuerses substances, reuestues de qualitez cõtraires : elles sont neantmoins d'vn tel accord coniointes & vnies ensemble, que de leur appointement nous voyons resulter vne tres-suaue & amiable douceur, laquelle nature preuoyante a preparée aux tetins des femelles, pour le soustien & nourriture

riture des petits recentemente produits au monde. Ceste liqueur est de tât plus plaisante, & avec plus d'auidité attirée par la succion des petits animaux, d'autant qu'elle est triplement semblable à ce, dequoy ils sont esté façonnez & nourris en la premiere generation. Ceste meslange de diuersité de substances est séparée par le moyen du caillé, qu'en Prouence on nomme presure, laquelle fait, que chascune partie est reduitte en son lieu naturel: d'où nous voyons qu'après la coagulation, les parties plus terrestres occuper le fons du vase, les aërees nager en la surface: & celles qui plus participent de l'eau, tenir le milieu. La premiere est celle que nous appellons fromage, la seconde est le beurre ou cressme, & la troisieme le petit lait, ou le mesgue, & en Prouençal gaspe ou lachade. Sont les trois parties du lait, desquelles Galen a seulement parlé, tellement qu'il semble auoir obmis la recuite, si ce n'est qu'il la vueille dire de mesme nature que le fromage: laquelle toutesfois, est si bien liée avec la substance sereuse du lait, qu'elle n'en peut estre disioincte, que par la violence du feu ce que me fait dire qu'elle n'est pas du tout tant terrestre, que la partie du fromage. Reprenant donc nostre mesgue, il faut au preallable liquider, de quelle nous entédons parler: depuis qu'il y a autant de sortes de mesgue, comme d'especes du lait. Presupposeròs que le lait, duquel nous voulons tirer la mesgue, doit estre, tant qu'il est possible, doüé des qualitez q̄ Galen luy attribue, toutes remarquables par les sentimés exterieurs.

Premie

L. 1. ch. 9.  
de la santé.

Premierement doit estre de bonne & suave odeur, plaissant au goust, par vne saveur mediocreement douce: lecondement doit avoir la couleur blanche, quoy qu'Aristote (sauf correction) approuve la liuidité, tant au lait, qu'à la nourrisse: troisiemement doit tenir le milieu entre le liquide & le cras, touchant sa consistence: tellement qu'une goutte mise sur l'ongle (selon l'experience de Dioscoride, & apres luy de Paul Aeginette) s'entretienne en sa rondeur, sans couler ny çà ny là: tel est le lait des bestes, qui sont bien temperées, qui ne sont ny malades, ny vieilles, ny nourries de mauvaise pasture. Ces choses supposees reste encor d'examiner, de quelle espee de lait nous devons choisir la mesgue: car il est certain que toutes les sortes de lait ne sont pas sereuses d'une mesme façon, d'autant que l'experience nous fait foy, q'celuy des brebis en a beaucoup moins que les autres, comme aussi celuy des vaches. Quant au lait des femmes, il est plus propre pour la nourriture que pour la purgation: aussi est-il plus temperé que les autres: & on n'a pas accoustumé d'en tirer le *serum* pour cest effet. Galen assigne trois ordres du lait, qui abonde plus en mesgue: au premier il met celuy des chameaux comme le plus liquide de tous: au second le lait des jumens: & au troisieme celuy des asnes. De sorte que si la faculté purgatrice du lait, procede de la partie plus liquide & sereuse, il est vray semblable que celuy qui en a le plus, est plus propre pour les purgations: il n'est pas

Ch. 21. l. 3.  
de l'hist.  
des ani-  
maux.

Ch. 15. l. 3.  
de la faculté  
des ali-  
mens.

pas aussi toujours vray que toutes les mesgues, de quelque lait qu'ils soyent, ayent esgale puissance laxative: car on sçait bien que le *serum* du lait des brebis ne purge presque point, à cause (à mon avis) que la puissance solutive est retenue par la recuite, laquelle est plus copieuse en ce lait, qu'en aucun autre: car lors qu'elle en est escumee, nous voyons par sa prise, les effets de la purgation si insignes, qu'on diroit que ceste liqueur est plustost du premier ou second genre des medicamens, que de celuy que nous avons maintenant en main. Et pourautant qu'on auroit en horreur le lait des iumens, & aussi qu'en ce pais n'auons point de chameaux: nous choisirons la mesgue du lait de cheure, comme de celuy qui tient la mediocrité entre les autres touchant la partie serueuse, & duquel nous vsons le plus en ce pais pour ce regard.

*Cha. 7. Ls. de la santé.* La cheure donc (comme dit Galen) ne doit estre ny trop ieune, ny trop vieille, mais d'un aage florissant, & bien habituee, sans aucune tache qui interesse sa santé: & pource que les cheures nourries aux champs, se paissent coustumierement de chaisne, du lentisque, d'oliuier sauuaige, du terebinthus, d'aubespain, & autres alimens astringens: de là vient que leur lait n'est pas tant laxatif. Auquel cas sera meilleur d'entretenir la cheure dās la maison, & la nourrir de maluis, de blettes, de la mercuriale, des violettes, & semblables, ou à tout le moins la ferons paistre dans les prez & campagnes vuides desdits arbres: car il est tres-assuré, que le lait retient le naturel

naturel des herbes, desquelles le bestail est nourry: tellement que de tant plus ou moins le lait est rendu laxatif, d'autant que l'animal usera des plantes plus ou moins laxatives. Quant aux complexions du mesgue, ie n'ay que faire pour le present de m'arrester en la question d'Auicenne & de Galen, desquels l'un tient, qu'elle est chaude, <sup>2. canon chap. 17. Liv. 4. des facult. des simp. med.</sup> l'autre affirme qu'elle est froide & humide. Me suffit d'auoir la vertu purgatrice, pour laquelle seulement ie la veux mettre en besongne: bien est vray que si elle a quelque chaleur, la faut plustost rapporter au caillé, qui est de semblable temperature à celle du leuain, qu'au propre naturel du mesgue. Les humeurs qu'elle purge sont les cholériques & les adustes, lesquelles elle euacue si doucement, que Dioscoride la donne à ceux qui ont besoin d'estre purgez, sans grand trouble, ny acrimonie: pour ceste cause on le donne coustumierement aux melancholiques, aux galeux, & à toutes maladies du cuir. Outre la puissance de purger lesdites humeurs, le mesgue est aussi capable de tous les autres: car en luy commodemét nous macerons les medicamens de quelque genre qu'ils soyent: de sorte que si nous voulons purger la bile avec plus de vigueur, nous trempérons dans icelle mesgue de roses, ou recentes ou seches, de l'absinthe, de la mercuriale, &c. & si encotes voulons augmenter la purgation, adiouterons en ceste infusion, l'elaterion, ou vn des cocombres sauuage, ou bien vne ou deux des fueilles. Pour la pitoite, macererons l'agarie, la

L

brionia, &c. pour la melancholie, la fumeterre, l'epithime, l'ellobore noir, &c. Quant à la dose elle est variable, pour raison de la mesgue mesme: car si on le donne sans auoir separé la recuite, ny sans aucune infusion d'autre medicament, la dose doit estre d'une à deux liures, & d'auantage: mais de celle qu'on aura separee de la recuite, la dose doit estre beaucoup moindre: quant aux infusions, la quantité de la mesgue doit estre augmentee, ou diminuee, pour le regard du medicament qui est en icelle maceré.

*Du ius du coq enuieilli.*

CHAPITRE VII.



Insu que toutes les choses creées cy bas, en l'un & l'autre emisphere, ont leur duree plus ou moins longue, & icelle distinguee par la diuersité des aages: de mesmes nous remarquons en telle diuersité d'aages, tousiours natures diuerses, toutes neantmoins tres profitables à celuy pour qui le tout a esté fait. Or telle varieté est manifeste en aucunes choses composees des quatre natures, que l'on appelle elements: elle l'est aux animaux, desquels aucuns en leur bas aage, ne seruent que d'aliment, & deuenus vieux, changent presque du tout leur premier naturel, & d'alimens quasi simples, deuiennent medicamens. Ceste diuersité de puissances & changement d'aages, ne procede

cede d'ailleurs, que de l'assiduele, & indefatigable action de la chaleur naturelle, à l'endroit de l'humidité radicale, principe de nostre generation: laquelle action fait, que les choses qui à leur origine estoient tres-humides, deuiennent en fin en vne extreme & irreparable secheresse. Or le terme de ceste secheresse, est plus ou moins distant de son principe, eu esgard à la qualité de la chaleur agente, & la disposition de la substance, plus ou moins dissipable de l'humidité premiere: tellement que nous voyons que les choses ont leur aages de plus d'annees, & leur fin plus distante de l'origine, ausquelles l'humidité radicale, resiste plus long temps au degast de la chaleur naturelle. D'où nous tirons ceste consequence, que les aages pourroyent estre prolongez, & le changement des temperamens reüssiroit, pourueu que telle dissipation peüssé estre retardee: laquelle retardation combien que puisse aucunement estre faite par le regime de viure, selon les preceptes de medecine: si est-ce qu'il n'y a (à mon aduis) aucune chose à cela plus conuenable, que la castration: car elle est de telle vertu, que non seulement elle change les aages & temperamens des animaux, mais aussi fait qu'ils acquerient vne autre forme, & laissent les mœurs pristines, pour s'orner de toutes nouvelles habitudes: comme nous le voyons manifestement estre pratiqué aux moutons, bœufs, pourceaux, cheures, & presque en tous les animaux, tant terrestres, qu'en ceux qui ont atles, & principalement aux coqs: lesquels apres leur chastrement,

*Arist cha.  
2. lit. 9. de  
l'hist. des  
animaux.*

& à leur ieune aage, font de bon suc & loüable aliment. Mais s'ils font laissez en leur entier l'espace d'un, de deux, ou dauantage d'annees, leur naturel est si bien changé, qu'en iceux la vertu nutritiue, est surmontee par la faculté purgatrice: & si bien que celuy qui au commencement, auoit vne moderee, & loüable humidité, se trouue en fin sec, iusques au troisieme degré. Nous auons laissé l'usage du bouillon d'iceluy, quoy que les Grecs & Arabes (que tant volontiers on imite en praticant) en ayent fait grande estime: Mesue apres Dioscoride, Galen & Oribase, l'a mis en son premier catalogue des medicamens purgatifs: à l'exemple desquels, veu aussi que le cocu enuieilli est facile à recouurer: (mesmemēt là où la gendarmerie n'a passé) ie l'ay voulu inserer en ce tiers ordre des medicamēs qui ont pouuoir de nourrir & ensemble de purger le corps: combien que c'est bien peu de chose en luy la portion alimenteuse, principalement lors qu'il est en l'extreme vieillesse. Auquel toutesfois, tout ce qui est de vertu purgatrice, passe entiere-ment au ius d'iceluy par la longue elixation: laquelle le despouille de la nitrosité & saleure, que par longues anees il a acquise: tellement que le residu de la chair, peut aucunement seruir de nourriture, ayant nean moins plus de siccité que d'humidité en soy: car comme tres bien est dit par Aristote: les choses sont rendues plus seches par l'elixation, eu esgard à leur premiere humidité. Quant à la faculté laxatiue de ce ius, il est vray que Galen (selon qu'il dit) l'a experimentee: mais

*Gal. cha. 1.  
l. de la  
ther. à Pi-  
son.*

*Ch. 3. l. 4.  
meteor.*

*Lim. 9. des  
simp. med.*

mais qu'il aye designé, ny l'election, ny l'apprest du coq, nous n'en trouuons pas vn mot en toutes ses œures : quoy que Metue semble le vouloir enseigner selon l'ordonnance de Galen : disant que le coq, que nous voulons employer à cest vsage, doit estre fort viel, roux, ny trop gras ny trop maigre, vitte, prompt & gaillard en tous ses mouuemens, principalement au combat, & à l'acte de la generation.

L'apparat du coq selon les anciens est tel, que premieremēt il doit estre nourri quelque temps avec le son seulement, ou bien adiouster du miel & quelque peu du sel commun : secondement l'ayant trauaillé, ou par le combat, ou autrement, iusques à l'extreme lassitude, le faut esgorger: en apres estant desplumé & esuentré, il le faut farcir du sel commun & le faire bouillir, en competente quantité d'eau, iusques à ce que les deux parties de ladite eau soyent consommées. Tous les auteurs tant Grecs, Arabes, que Latins qui en parlent, confessent la puissance laxatiue du coq, ainsi preparé: mais de quelle humeur, personne n'en dit mot: tellement qu'ils semblent sentir le mesme de ce ius, que nous recognoissons au petit laiēt, disans que ce sont liqueurs tres-propres, pour recevoir les impressions & puissances des autres medicamens, quoy qu'en ce ius on remarque aussi certaine & notable faculté purgatrice: c'est pourquoy, nous adioustons à la decoction du coq, nostre turbith, le carthame, &c. pour la purgation de la phlegme, le polypode, l'epithyme, pour la melancholie, & pour dissoul-

dre & chasser les ventosités, les semences carminatives.

Nous, pour les purgations legeres & faciles nous contenterons, du potage préparé comme dessus: toutesfois si l'occasion requiert d'vler des mediocres medicamēs, pour purger les humeurs crues & rebelles, tant melancholiques que phlegmatiques, l'appresteron ainsi. Premièrement l'ayant choisi aagé de 4. ans, & travaillé, comme dit est, tué & nettoyé, le farcirons de demy once, ou de trois dragmes de sel commun, d'une once de graine du carthame, de l'un ou de l'autre polypode recent, & d'hysope. Adiousterons aussi demy once de graine d'anis, de fenouil & de charuis, & de trois dragmes de nostre taphia. Ledit coq ainsi farci, bouillira en douze liures d'eau iusques à la moitié, & de ceste decoction suffira en donner, de quatre à six onces, aux douleurs de ventre, aux gouttes, aux figures intermittentes, &c. ceste dose ne sera pas suffisante en la decoction du coq sans le farcir, comme dit est: laquelle augmenterons, non toutesfois tant que Mesue fait, qui en donne iusques à trois liures.

*Des*

*Des prunes.*

## CHAPITRE VIII.



Entre les medicamens aliméteux, qui ont aussi quelque puissance d'esua-cuer le ventre, les prunes sont des plus insignes, tres-familieres, & domestiques: la dispute desquelles, combien que ie pourrois dilater par plusieurs diuisions, desquel-les leur genre est capable (comme sont celles qui sont prin-tes de la couleur, saueur, durté, mollesse, figure, magnitude, ou du país où elles croissent: toutesfois pour euit-er prolixité, j'ay delibéré de m'arrester à ce qu'est plus conuenable à nostre intention & scope: laissant donc les prunes sauuages comme inutiles aux purgations, ayans plustost vne insigne puissance de resser-er, nous mettrons en ieu les domestiques: ayant au preallable supposé, que les recentes & meures, sont beaucoup plus laxatiues, que les vertes & seches. Les vnes pour n'auoir, moyennant la chaleur exterieure, coniointe avec l'interieure, assés elaboré leur humidité, ny icelle exactement meslee avec les parties terrestres: les autres, pour auoir perdu la meilleure partie de leur vertu laxatiue, qui consistoit en certaine humidité superflue & tres-abondante. Ceste humidité & vertu laxatiue, se recouure aucunement par leur maceration, & legere ebullition en l'eau: & mesme qu'Oribase tient, qu'elles laxent le ventre

*Ch. 29. l. 3.*

aussi bien & voire mieux, estant ainsi macerées, que les fresches & recentes. Ledit Oribase les mouille dans l'eau mielee, estimât par ce moyen, que la vertu lenitiue (qu'il appelle) leur soit restituee, & encores augmentee, pourueu qu'avec les prunes l'on hume aussi ladite eau quelque temps deuant le repas. Ce que j'ay voulu adiouter, pour satisfaire à plusieurs auxquels les prunes ne laschent point le ventre, quoy qu'ils en vsent ordinairement à leurs repas & à l'entree: car si on les veut rendre laxatiues, elles ne doyent estre meslees avec autres viandes, ny mesme avec le sucre: le mesme nous concluons des meures, des cerises, des pesches & arbricots, & en somme de tous les fruits de semblable humidité acqueuse. Retournans donc à nos prunes domestiques, sans auoir esgard à leur couleur, forme, pais, ny autres circonstances semblables, nous choisirons les douces, pourautant que les aigres sont plus propres pour esteindre la soif, & moderer la chaleur de la fiere, que d'aprestre l'issuë à la bile, qui est la principale cause des fières ardentes.

L'experience ordinaire nous apprend, que les prunes douces, de quelque espee qu'elles soyent sont tres-profitables, à ceux qui sont trauaillez de fières aigres, tant pour raison de leur puissance solutiue, que pource qu'elles sont douces de qualitez totalement opposantes à la chaleur excessiue de la fiere, & à la siccité, qui la suit quant & quant: c'est donc tout vn de prendre, à ceste intention les prunes de quelque espee que soyent.

soyent, pourveu qu'elles soyent douces: toutes-fois nous celebrons grandement en ce païs, celles que Ruel nomme *perticonia*, lequel nom auôs retenu. Aëce les appelle *iberica*, à cause, que (comme on dit) elles vindrent premierement en Espagne, ausquelles les imperiales ne semblent en bonté, ceder en rien: si est-ce toutesfois, qu'à cause qu'elles ont leur chair plus rude, compacte ou amassée, & plus sèche, leur vertu laxatiue est beaucoup moindre. Celles de Brignole sont en grande estime, non seulement en ce païs: mais aussi par toute la France, combien que nos pertigones, tant communes & abondantes en ce païs, ne leur cedent en rien: possible aussi que celles de Brignole ne sont autres que pertigones, mais (comme il est vray semblable.) l'abondance leur a donné tel bruit. S'il aduient qu'il soit necessaire d'augmenter la vertu laxatiue aux prunes, nous auons moyen de ce faire pour la meslange de quelqu'un des medicamens laxatifs du premier ou second rang: & à ses fins nous ferons, à l'exemple de Nicolas, deux sortes de la composition appellee le *diaprunum*, l'un simple, l'autre composé: pour le simple prendrons cent (plus ou moins) des prunes douces, de quelque genre que soyent, lesquelles ferons bouillir en esgale quantité d'eau, (tant que lesdites prunes en soyent couuertes) iusques à la consommation de la troisieme partie de ladite eau. En apres presserons entre les mains lesdites prunes, iusques à ce qu'elles soyent totalement dissoluës en l'eau, & separees de la peau & des os: laquelle

L 5



*Des figues.*

## CHAPITRE IX.



Ntre toutes les Prouinces de l'Europe, la Prouence se peut glorifier, ou plustost doit remercier Dieu, de ce qu'elle est la plus abondante & fertile en toutes les choses necessaires à la vie des hommes, & remplie de tout ce que peut seruir à la delectation & volupté: car on y admire l'abondance & beauté des oliuiers; la fertilité des vignes, l'elegance des orâgers, la bonté des pruniers, pomiers, cerisiez, amandriers, poiriers & semblables. & presque infinies especes d'arbres, desquelles les campagnes de ce país sont naturellement pleines & verdoyâtes: & ne faut douter qu'attendu sa temperée temperature, ne nous nourrit toutes especes d'arbres & herbes, voire les plus esloignées & estrangeres, y estans les regles de la maison rustique diligemment obseruees: car si aucunes se plaisent en lieux chauds, les autres demâdent les froids, les autres les temperéz: on trouue aussi de contrees accommodables aux vns & aux autres en toutes saisons.

Cela est verifié aux especes des figues, desquelles les vnes se plaisent aux montagnes & lieux froids, les autres aux regions chaudes, & aucunes aux plus temperées: de toutes lesquelles especes nous en auons pour nous & pour les estrangers. Celles de Marseille, qui surmontent  
toutes

toutes les autres en bonté, (aussi ont elles tres-grand bruit aux autres païs) en quelque autre terroir qu'elles soyent transplantées, degenerent de la premieté suauité & douceur : autant en pouuons nous dire de celles de Toulon, d'Antibou, &c.

Li. 2. de la  
diète.

Et pour disputer des figues avec plus de methode, laissant toutes autres diuisions, nous con-  
 tenterons de celle de deux membres, qu'Hippocrate a suiui : l'vne desquelles est fondée sur le temps de la production, l'autre sur le temps de la cuillette : disant que des figues, les vnes sont produites premieres, lesquelles nous appellons en ce païs figues fleurs, les autres suiuent quelque temps apres, qui sont les figues ostenques, ainsi les nomme-on : & cestes cy sont encorés de deux sortes : car les vnes sont cueillies toutes fresches recentemente, les autres sont seches & reposees. De ces figues les vnes sont de meilleur suc que les autres, comme aussi les vnes plus laxatiues que les autres, d'autant que celles qui viennent premieres, euiuent le mois de Iuin, tout ainsi qu'elles sont pleines de suc superflu, aussi sont plus laxatiues & moins nourrissantes, que les autres, auxquelles l'humidité a esté bien cuite & elaborée, tant par leur propre chaleur, que du soleil. Quant aux figues seches, ne faut point douter, que comparant les vnes aux autres en ce genre, les vieilles ne soyent plus laxatiues & de complexion plus chaude, à ce que s'accorde Hippocrate, disant, *figus arida astuosa sunt sed aluo secedunt.* Cela ont de commun les figues avec  
 toutes

toutes choses grasses & oleuses, de se rancir, chanfir & moisir, & au lieu de la douceur, acquérir vne acrimonie, par succession de temps. Telles differences des figues ainsi remarquées, nous disons avec Galen qu'entre tous les fruicts automnaux, qu'il appelle fugaces, elles sont de meilleur aliment, ayant moins de suc superflu, que les autres: & neantmoins ne cedent à aucun, en la faculté purgatrice. Non que ie vueille dire, que les figues purgent les humeurs avec election & chois ( ce qu'on affirme des premiers ) mais qu'elles font bon ventre, pour estre de facile distribution, & reuestues de certaine vertu abstersive, ne faisant long seiour au ventre: & c'est ce qu'Hippocrate dit, que les figues esueillent la chaleur, & esmeuent le ventre, à l'expulsion des excremens, non toutesfois esgalement, mais les vnes plus, les autres moins. Dioscoride tient que les figues recentes & fresches, laschent le ventre, mais blessent l'estomach: ce qui est cause par quelque acrimonie, que les figues recentes rapportent de leur principe. Ceste puissance de lascher le ventre est commune à toutes les figues, mais l'ennuy de l'estomach ne prouient que des recentes. Outre la vertu de laxer le ventre, on reconnoit plusieurs belles & signalees commoditez que les figues portent au corps, car si elles sont receuës par celuy qui n'a le corps autrement mal disposé, sont de facile digestion, engendrent le bon & loüable sang, tiennent le corps net & pur, prouoquent les vrines, purifient la poictrine, les poulmons & les reins, de tous excremens

cras

cras & terrestres. Au contraire, si celuy qui a l'estomach plein de mauuais humeurs en mâge, elles se changent en corruption & vilenie, d'où vient que d'elles s'engendre vn sang corrompu & gasté. Pour faire donc le ventre libre, il en faut prendre la matinee deuant disner vne heure ou dauantage, vne douzeime: les melancholiques peuuent prendre avec icelles quelques feuilles d'hissop, ou du calament, ou du thym: les phlegmatiques adiousteront la moëlle du carthame, ou quelque portion d'agaric préparé: les cholériques, avec l'absinthe, ou la mercuriale: faut noter que lors qu'on prend les figues avec les choses susdites, quatre ou cinq doyuent suffire.

*Des raisins.*

CHAPITRE X.



Eux qui ignorent la methode artificielle de Dioscoride, aux six liures de la matiere medecinale, s'emerueillent de ce qu'il n'a plustost parié au premier liure, de la vigne & des raisins, qui semble estre dedié aux arbres fructiers, qu'au cinquiesme avec les mineraux: laquelle admiration cessera, s'ils remarquent diligemment qu'en ceste matiere, l'ordre de Dioscoride est tres-industrieux, & sans comparaison beaucoup plus, que la methode alphabetique de Galen, ny des autres qui l'ont imité, *sc'd de his fais.*

D'autant

D'autant que mon intention est de parler seulement des commoditez que les hommes peuvent recevoir des raisins, pour lâcher le ventre: il me suffira d'examiner, de quelles especes ceste utilité se peut prendre: car seroit vne chose superflue de descrire icy toutes les sortes des vignes desquelles nous recueillôs les raisins, viande tres-plaisante & delicieuse, d'où nous exprimons le vin, qui est vn breuvage si precieux & exquis, qu'à bon droit il est dit en plusieurs lieux de la sainte escriture, resjouir Dieu & les hommes, faire oublier toutes miseres, douleurs & afflictions: à quoy s'accorde Hippocrate, disant que ceux qui vsent liberalement du vin, oublient facilement toutes sortes de maux, & se nourrissent en l'esperance de beaucoup de bien à l'aduenir. Ces effets procedent du vin, pour-autant qu'il refait & repare les esprits vitaux, & par consequent fait que le cœur s'eschauffe, s'eleue & dilate: ce qu'aduient au contraire aux melancholiques, lesquels à faute desdits esprits, portent toujours vn cœur contraint & assoupi. A bon droit donc on dit, que le vin resjouit le cœur des hommes, tout ainsi que le pain les confirme & sustente: venant la iouissance du vin, & du pain la sustentation.

Retournant donc aux raisins, Galen leur attribue vne puissance solutiue, coniointe avec la vertu de nourrir tres-euidente, assés suffisammēt resmoignée par l'habitude & corpulēce de ceux qui en mangent beaucoup en temps de vandanges: & combien que toutes les especes de raisins soyent

*Psal. 103.  
Cha. 9. des  
Iuges.  
Prouer. ch.  
35.*

*L. des ali-  
ments.*

soyent nourrissantes, si est-ce que toutes esgalement ne laschent pas le ventre: car les vns nourrissent beaucoup, comme dit Galen, & laxent peu, les autres au contraire laschent beaucoup & nourrissent bien peu: & pourautant que ces degrez de nourrir & purger ainsi, procedent ou de la substance solide du raisin, ou bien du suc d'iceluy, de là vient que les raisins qui ont beaucoup de l'un, & moins de l'autre, nourrissent ou purgent plus ou moins. D'où nous colligeons necessairement, avec Isaac, que les raisins blancs pour estre plus abondans en suc, nourrissent legeremét, sont de facile digestion, penetrent soudainement les orifices des veines, prouoquent les vrines, & purgent par le ventre. Les noirs qui ont la chair crasse, grosse & amassée, la peau dure & peu de jus, nourrissent beaucoup & purgent peu. Les roux & citrins tiennent la mediocrité: c'este vertu nourrissiere & laxatiue, est aussi diuerse, & en diuers degrez, selon la diuerse constitution & estat des raisins: car depuis que de trois parties qu'il y a au raisin, les deux ne nourrissent point (car elles ne reçouyēt dans le ventre aucun changement) & toutesfois referrent le ventre: s'ensuit que les raisins qui n'ont point de grains, ou qui sont aualez sans l'escorce, purgent beaucoup & nourrissent peu, s'ils sont de substance aqueuse & liquide, ou bien purgent peu & nourrissent prou, si leur substance est solide: voila pourquoy le moust est tant laxatif, car il est separé des parties qui bridoyent ceste puissance. Dauantage les raisins recētemēt cueillis,

sont

font differens de ceux qu'on reserve pendus : car ceux cy sont bien proches de l'aliment simple, nourrissent beaucoup & ne purgent rien, principalement la panse mangée sans les grains & la peau : ceux la au contraire, ayans encores toute leur humidité superflue, d'où procede la vertu de purger. Et tout ainsi que les figues & tous les autres fruits autumnales causent diuers effets, selon la disposition du corps: ainsi les raisins, s'ils treuvent l'estomach vuide, & de viandes & de mauvaises humeurs, nourrissent beaucoup mieux & lâchent le ventre avec plus de contentement: comme à l'opposite, sejourneront long temps dans l'estomach, & engendrent de vens yne infinité: brief se degenerent en corruption & pourriture, lors qu'ils sont receus, le ventre estant plein tant de viandes que d'autres humeurs superflues: & principalement s'il est affligé de quelque intemperature. C'est la cause pour laquelle l'usage des raisins est tant suspect aux valerudinaires, aux cacochymes, & à ceux qui ne font que soy releuer de quelque grande maladie: & par ainsi nous les concedons facilement à tous autres, & disons estre utiles à ceux qui ont besoin d'auoir le ventre libre. Quelques vns sont curieux de sçauoir, s'il est meilleur, de manger les raisins sans pain qu'avec iceluy, lesquels doyuent entendre, que ceux qui mangent les raisins, plus pour se nourrir ou pour saulse, que pour lâcher leur ventre, les doyuent mesler avec le pain, & peuuent manger tout le raisin avec sa graine & escorce: ceux dis-je qui ont le ventre naturellement libre,

M

mais les autres qui les mangent plustost pour faire bon ventre, que pour estre nourris ( pourueu que les empeschemens cy dessus mentionnez n'y soyent ) en doyuent vser simplement, sans meflange d'aucune autre viande, & tout au commencement du repas : comme aussi tous les fruits semblables doyuent estre prins a l'entree: contre la coustume ordinaire, de presenter les choses succrees, & toutes sortes de fruits: lesquelles viandes si sejournent guierés dans l'estomach, se corrompent facilement: ceux là experimmentent la vertu laxatiue des raisins, qui se trouuent aux vignes la matinee, deuant que le Soleil commence à esclairer, s'ils en mangent avec toute la rosee.

Quant aux passerilles, elles ont quelque affinité avec les raisins pendus, si ce n'est qu'aux premiers mois les raisins sont plus laxatifs, pource qu'ils ont encores, vne bonne partie de leur suc aquatique: la vertu solutiue tant des raisins que des passerilles, est augmentee par l'abstraction de leurs pepins, par leur maceration seule dans l'eau, ou par leur decoction ensemble, laquelle celuy qui humera deuant toute autre viande, à peine se plaindra-il du ventre constipé: & mesmement si ladite maceration ou decoction se fait avec quelqu'une des choses plus laxatiues auparauant descrites.

Des

*Des cerises & meures.*

## CHAPITRE XI.

**L**Es cerises sont tesmoins, entre plusieurs autres plantes, que la culture peut rendre nostres, les arbres & herbes, quoy qu'elles soyent estrangeres, & esloignees de nostre terroir : car la terre Provençale en est maintenant si feconde, qu'il n'y a aucune contree en tout ce pais, soit aux montaignes, vallees & plaines, qui ne soit tres-fertille en toutes sortes de cerises (accommodât ce nom de cerise à plusieurs especes de ce fruiet) & toutesfois nous les auons receües des estrangers: car Lucullus general de la gendarmerie Romaine, apres auoir surmonté Mithridate, les transporta de Cerasonte (d'où est venu le nom de cerise) en Italie: & de là de main en main, par le moyen des voisins plus proches, elles sont venues iusques à nostre Prouence, là où elles sont nourries & cultiuees des long temps, comme propres & naturels fruiets. Toutes les especes de cerises, ne sont pas conuenables pour l'ascher le ventre, ny aussi celles qui le laschent, ne le font pas en tout téps, c'est à dire en tous leurs aages (ce qui peut estre dit aussi des autres fruiets autumnales:) car celles qui sont austeres & aspres, tant s'en faut que elles portent ceste commodité, que plustost elles arrestent le ventre. Aussi les cerises chacune en son espee, pour ce faire doyuent auoir leur par-

faicte maturité : & meſme que celles, qui de leur naturel ſont aigres , peuuent receuoir telle elaboration, que leur complexion approchera de la qualité douce , tellement qu'elles auront puissance de nourrir le corps : & encores leur ſuc aigre & adſtringent , eſtant corrigé & cuit par la chaleur du Soleil, receura la vertu laxatiue. Cela ſe pratique à celles que les François appellent guines, & en Prouëce agriottes, non pas en toutes eſgalement , car nous en auons de trois ſortes : l'vne eſt de celles qui nous ſont plus communes , lesquelles pour auoir leur ſubſtance molle, rare, & fort ſucculente, ſont plus laxatiues que les autres: l'autre eſt de celles qui ſont d'vne ſubſtance ſolide & plus dure, & ſurmontent les autres en groſſeur , lesquelles ont plus dequoy nourrir que les premieres, ſe corrópent plus difficilement & ſont moins chargees de ſuc : & par conſequent ſont moins laxatiues : la troiſieſme, eſt de celles, qui eſtant arriuees en maturité, ſont ſemblables en ſubſtance , & quaſi en groſſeur aux ſecondes: mais elles ſont extremement aigres, & par conſequent moins nourriſſantes , & du tout point laxatiues. Quant aux ceriſes douces , elles ſont auſſi plus ou moins laxatiues, & nourriſſantes: car nous en auons auſſi de pluſieurs eſpeces, entre lesquelles , il en y a qui ont leur chair dure ſeche & amasſee , avec vne liqueur douce , lesquelles ſont prou nourriſſantes & moins laxatiues: & outre qu'elles ne reçoýuent pas facilement la corruption, l'eſtomach en eſt aucunement forniſſé : & ſont proprement celles là que Plin appelle

pelle *cerasa Aelia, Ceciliansa*, nous les entédons par le nom de graphion: pource que (comme ie croy) ils ont esté traduits en ce pais, par le moyen de l'infertion & grepheure, desquels les vns sont rouges, & les autres noirs, & aucuns blanchastres. L'autre sorte de cerises est de celles qui ont vne humidité superflue & corruptible, en vne substance rare, laxé & molle, qui cause qu'elles sont beaucoup plus laxatiues que nutritiues: & d'abondant si faciles à s'alterer & corrompre, qu'à peine peuuent elles faire long sejour dans l'estomach, sans estre changees en extremens deprauez & malins: & c'est pourquoy leur vsage est tant pernicious & dommageable, principalement aux debiles d'estomach, aux mal habituez & cachochimes, & à ceux qui ont desja le ventre plein d'autres viandes.

Les meures sont aussi tres-frequentes en ce pais, & de plusieurs sortes: car les vnes sont agrestes, les autres domestiques: ie laisse les champestres, pource qu'on n'a pas de coustume d'en vser pour ce respect: combien que suis asseuré, qu'elles ne seroyent inutiles, & principalement celles qui croissent en vne sorte de ronce, que Dioscoride appelle *rubus idæus*, laquelle est differente des autres, n'ayant point, ou fort peu d'épines. Ces meures cy, sont si plaisantes, & à la veuë, (car elles ont la couleur d'escarlata) au goust & à l'odorat, qu'elles surmontent toutes les autres en suauité: c'est la ronce que vulgairement on nomme framboisier & son fruiet framboises, desquelles plusieurs ont commencé à embellir

leurs iardins. Retournant donc aux meures domestiques: nous en auons de deux especes, blanches & noires: quant aux blanches, elles ne nous seruent de rien en la medecine (à faute possible de n'auoir cogneu leur pouuoir, car elles ne sont pas faictes en vain) sont assés ingrates à l'estomach. faciles à s'alterer & corrompre, voire aux plus robustes & purifiez: les noires au contraire outre la douceur accompagnée de quelque acetosité, ont vn téps est de vertu adstringente qui cause qu'elles sont plus agreables à l'estomach. Toutesfois l'opinion de Galen & Oribase (confirmée par l'experience) est que si elles deuiennent en vn estomach plein, ou de viandes, ou de mauuaises humeurs: (car alors leur seiour dans iceluy est plus long, que leur fresle & corruptible substance ne requiert) elles degenerent en vne si estrange corruption, qu'à peine se peut expliquer: & cela leur est commun (comme auōs dit) avec beaucoup d'autres fruiçts.

Les meures donc, de quelque espece qu'elles soyent, ont diuerses & contraires qualitez, mais en diuers aages, car estant encores vertes, sont adstringētes: mesmes que Dioscoride baille leur poudre meslée avec les viandes aux celiagues & à tous flux de ventre immodeté, & mesmement aux dyfenteries. Mais celles qui sont venuēs à leur parfaite maturité, outre la puissance laxatiue, laquelle consiste en vne humidité suauē & douce, elles sont aussi aucunement corroboratiues, & restringentes, comme il appert à leur ius, duquel on vte coustumierement aux exulcerations

tions de la bouche, & autres indispositions, qui ont besoin de mediocre adstriction. Nous vserôs donc des meures domestiques noires plus ou moins venuës à leur maturité: car ceux qui ont le ventre autrement assés libre, doyent vser de celles qui sont verdelettes: au contraire les durs de ventre, doyent choisir les plus meures. Oribase apres Galen conseille de les manger tout au commencement du repas, sans les mesler avec aucunes autres viandes, & s'en doyent bien garder ceux qui ont l'estomach impur & plein de cacochimie, à cause que les meures iointes à telle impurité, la disposition en est d'autant empiree, que le nombre que l'on en mangera, sera excessif: ne sera toutesfois sans profit d'en vser lors que l'estomach est trauaillé de quelque chaleur & secheresse moleste, en temps d'esté, au mois de Juillet & au commencement d'Aoust: car alors l'air estant fort eschauffé engendre vne secheresse, ( quoy que par accident ) au corps & mesme à l'estomach, auquel toutes les autres parties ont leur refuge, en temps de necessité: à laquelle intemperature, les meures remedieront bien à propos, tant pour estre humides, que pour auoir vne froidure assés insigne, pourueu que soyent fraichement cueillies: lesquelles commoditez seront aussi suiuiues d'vne notable liberalité de ventre.

*Des melons & cocombes.*

## CHAPITRE XII.



Ombié que Dioscoride attribue aux cocombes domestiques la vertu solutive, avec cōsolation de l'estomach, toutesfois nous experimētons le contraire aux nostres : car il est manifeste qu'estans icieux pleins de certaine liqueur froide & gluante, & de tres-dicile digestion, qu'il se puisse faire, qu'ils ne fassent long seiour dans l'estomach. Au cōtraire est des citrouilles lesquelles passent facilēmēt par le ventre, à cause de leur humidité aqueuse : & de là vient, que le vulgaire pour remedier à telle vitiosité, trempe les cocombes, long temps auparavant, dans le vinaigre, ou quelque portion de sel a esté fondue, par lequel apprest il est rendu plus agreable à l'estomach, & plus prompt à estre distribué, sans toutesfois prouoquer le ventre d'aucune chose notable. De ces choses nous concluons que les cocombes domestiques de Dioscoride, sont d'autre naturel que les nostres : & combien que Mathiol en son commentaire sur Dioscoride en depeint deux especes, nous n'auons toutesfois que d'vne sorte, laquelle s'accordé en cela avec celle de Dioscoride, que sa graine prouoque les vrines, aux ardeurs desquelles elle est de grande vtilité, & aux exulcerations de la vessie. Ce que nous disons en passant, depuis que ne trouuons rien que vaille à  
nos

nos cocombres pour faire bon ventre, & encores moins pour la nourriture: & de là vient que Galen conseille de s'abstenir d'iceux & de toutes semblables viâdes: lesquelles quoy que l'estomach digere, si est-ce que par succession de téps, elles engendrent vn amas d'humeurs froids, cras & glutineux, qui en fin ne pouvant estre changez en bon sang, facilement à la moindre occasion, se pourrissent: d'où s'ensuiuent de fieures malignes, & d'autres maladies dangereuses.

A ce rang d'alimens ie mettrois aussi les poupons & melons, n'estoit qu'ils sont aucunement de meilleur suc, de plus facile digestion, & lâchent le ventre, sans faire (selon l'expérience & autorité de Galen) trop grâd seiour dans l'estomach: toutesfois ces qualitez cy, ne sont pas égales en toutes les sortes de poupons ou melons: ce que nous treuuerons veritable en examinant chacun en son espece: car en ce païs nous en auôs de trois sortes, distinguees selon leurs formes & saveurs: l'vne est de ceux qui sont fort ventreux, & de figure d'ouale, les caneleures & rayes desquels sont continuees d'vn bout à l'autre, & sont ceux qui sont entendus par le nom de poupon: l'autre est de ceux qui sont plus longs, ayans leur rayes moins eminentes, & plus petites, lesquels le vulgaire nomme au genre femenin poupones: la troisieme espece est de ceux, qui pour estre de la forme d'vn coing, sont appelez en Latin *melopepones*, portans le nom de melon & coing ensemble: ceux cy sont proprement entendus par le nom de melon, & sont differens

des premiers, en la forme & figure extérieure: car leur caneleure est beaucoup moindre. En la grandeur, estans pour la plus part fort petits en la chair, laquelle est en ceux cy dure, amassée & blanchastre, & en leur cavité, qui est en ceux cy plus petite, sans eau, & avec beaucoup de graines: lesquelles choses abondent plus aux poupons, & finalement au goût, qui est en ceux cy beaucoup plus plaisant & agreable. Pour raison desquelles propriétés, nous concluons que les melons sont plus propres pour la nourriture, que pour la purgation, pouant leur chair sejourner quelque temps dans l'estomach sans encourir aucune corruption: si ce n'est que l'estomach soit si mal disposé qu'il gaste aussi les autres viandes. Ce que ne peut pas estre ainsi verifié des poupons, tant mâles que femelles, lesquels sont si abondans en humiditez superflues avec froidure & grande crudité, qu'à peine peuvent ils estre vne heure dans l'estomach, qu'il ne s'ensuiue vne corruption manifeste: & mesmement s'ils tombent en ventre plein de mauuaises humeurs, ou autrement intemperé. C'est pourquoy Galen dit de luy qu'il dispose les hommes à la maladie appelée *cholera*, autrement *miserere mei*. Ce que craignans les hommes, ont prins coustume de les manger tout à l'entree de table & avec le sel, tant pour diminuer & corriger leur superflue humidité, que pour haster leur descète dans les boyaux, & de là leur sortie hors du corps: laquelle pourroit estre retardée par les alimens premierement ingerez.

Les

Les melons donc estans mangez avec les circonstances requises, par ceux qui n'ont l'estomach impur & alteré, de quelque intemperature, chaude ou froide difficile à corriger, ne permettent iamais que le ventre soit chiche & constipé, lequel benefice est tres-necessaire pour la precaution de toutes maladies.

*Des oignons domestiques.*

CHAPITRE XIII.

**E**Ntre les choses desquelles les hommes vsent pour leur nourriture, les vnes seruent seulement de confiture & fausse, n'ayant en soy aucune chose pour nourrir, comme sont toutes espices, le vinaigre, le verjus, le sel & semblables choses, desquelles on se sert plus pour corriger les viandes, & pour leur donner bonne odeur & bon goust, que pour autre intention. Les autres qui ayant autremét en soy tout ce qui est besoin pour l'aliment & refection, ont neantmoins, besoin d'estre apprestez avant leur vsage, par le ministère du cuisinier avec le feu, lequel est le principal correcteur de nos alimens: en troisieme lieu il s'en treuve beaucoup, qui estans receus sans elaboration & preparation aucune, n'engendrét autre effet dans le corps, que de l'alterer, en eschauffant, refroidissant, humectant & desechant, avec autres dependances de ces qualitez cy: & outre

outre ces operations , quelques vns ont ce pou-  
voir de lacher le vêtre, aufquels toutesfois, apres  
leur diligente preparation , se treuve quelque  
portion pour la nourriture. De ce genre font les  
pourreaux, les aulx, les raues, les naueaux , les es-  
pinars , les blettes : brief presque toutes les her-  
bes & racines potageres , & principalement les  
oignons, pour lesquels nous auons dressé ce cha-  
pitre. Car Oribase apres Galen, & encores l'ex-  
perience tesmoignent, que la preparation est de  
telle efficace en iceux , qu'au lieu qu'au parauant  
ils n'auoyent rien que pour eschauffer, attenuer,  
inciser la crassitude & viscosité des humeurs:  
apres estre industrieulement apprestez , acquie-  
rent quelque force de nourrir: & quant à la pur-  
gation , pour le regard de laquelle nous parlons  
seulement des oignons en ce lieu , elle est si ma-  
nifeste & asseuree , qu'en quelque façon qu'on  
les mange, ne permettent iamais la constipation  
du ventre. Il est vray que ce pouuoir la est fort  
affoibli par la coction desdits oignons , & mes-  
mement si on les fait bouillir en deux ou trois  
eaux: car alors ils laissent totalement leur acri-  
monie, retenans tousiours quelque portion inci-  
siue, attenuatiue, & encores pour faire bon ven-  
tre. Lesquelles vertus se treuent beaucoup plus  
vigoreuses quant elles sont coniointes avec leur  
acrimonie , laquelle aide manifestement à l'atte-  
nuation & incision susdite , & encores à la puis-  
sance laxatiue: ce qu'est confirmé par l'autorité  
de Dioscoride , disant que toutes les especes des  
oignons , entre autres proprietéz signalees pur-  
gent

Gent & font bon ventre. Ceste propriété n'est pas esgale en toutes les sortes des oignons, aussi ne sont elles pas esgales en fortitude : car pour-  
autant que les rondes sont plus acres, que les  
longues, les seches & def-ja meures, que les re-  
centes, les rouges que les blanches, s'ensuit que  
elles ayent plus d'efficace pour la purgation.

Et combien que les oignons longs de Diosco-  
ride, surmontent en acrimonie les ronds, toutes-  
fois nous experimentons le contraire en ceux de  
nostre Prouence : car l'experience iournaliere  
nous fait voir, que les longs en figure d'ouale,  
(tels que croissent au terroir de Bouc & de Gar-  
dane) cedent en acrimonie aux ronds & aplatis  
en forme de lentille : il s'en treuve quelque fois  
de si debiles, qu'on les mange sans appercevoir  
aucune ingratitude pour raison de l'acrimonie,  
voire tous crus, n'estans aucunement preparez.

Et combien que les oignons crus (selon le tes-  
moignage d'Isaac apres Galen) n'apportent rien  
pour la nourriture du corps, toutesfois n'est pas  
sans profit que ceux qui ont l'estomach refroidi,  
plein de pituite cruë, crasse & gluante, en man-  
gent quelquefois : & principalement au moys  
d'Auril, May, & au commencement de Iuin, car  
alors ils sont moins acres, & plus proches de  
leur premier aage : d'autant qu'avec la prepara-  
tion desdites humeurs, s'ensuit aussi leur euacua-  
tion : de sorte que nous pouuons dire sans men-  
tir, auoir veu plusieurs, auxquels par l'usage mo-  
deré des oignons recens & tendrelets, la dou-  
leur d'estomach, causee par cruditez & humeurs  
phlegma

phlegmatiques, estre du tout appaisée. Quant à ceux qui sont de naturel chaud & bilieux, suivant le conseil de Galen, doyuent s'abstenir, non seulement des oignons, mais aussi de toutes choses picquantes, acres & mordicantes, telles que sont les aulx, les pourreaux, les oignons & semblables.

Ce que nous auons dit cy dessus des oignons, peut estre entendu des pourreaux, & des aulx, veu que Oribase & Galen ont parlé en mesme chapitre de leurs facultez, & sous vn mesme propos: ioint aussi que Dioscoride reconnoit à tous vne mesme puissance de lascher le ventre: bien est vray qu'en nostre Prouence l'usage des aulx n'est pas si frequent, que celuy des oignons & pourreaux: car nous contentans des deux derniers, sommes contens de quitter la possession du premier aux Gascons.

*Des bettes.*

CHAPITRE XIII.



L n'y a pas vne herbe, de celles que nous appellons potageres, qui soit plus commune en ce pais, en tout temps, que les bettes, & mesmement par toute la basse Prouence, combien que les montagnes n'en sont pas destituees: car il n'y a lieu si froid, là où on ne puisse auoir ce simple

toutes

toutes les parties de l'année: c'est l'herbe que les François appellent la porree, aucuns Latins la nomment *ficlam*, quoy que par ce nom de *ficla*, on entend principalement les bettes rouges, selon le *pradum rusticum* de Charles Estienne. Et combien que Dioscoride ne face mention que de deux especes: si est-ce qu'en ce país nous en auons presque par tout de trois sortes: car outre les blanches & noires de Dioscoride, on en trouue en plusieurs lieux de rouges, tant de racine (qui est quasi si grosse, que les raues longues) que de feuilles, lesquelles sont en icelle plus larges qu'en aucune autre espece: & ceste cy est plus rare en ce país que les autres. Or qu'en la porree on trouue quelque portion bonne pour nourrir, moyennant l'elaboration du feu, & de quoy lacher le ventre, il est tres-manifeste: quant au premier nous auons l'experience, d'autant qu'il n'y a herbe plus commune & aux riches, & aux pauvres, pour les potages ordinaires, que les bettes: pour la purgation, il n'est besoin de l'autorité d'Hippocrate, ny d'aucun autre, depuis que l'experience le montre: toutesfois nous dirons, que Hippocrate a cogneu ceste puissance laxatiue aux bettes, disant que leur ius ou decoction fait bon ventre, & leur corps l'arreste plustost: luy mesme baille ledit ius à la troisieme espece de phthisis, pour la purgation de l'humeur bilieux, avec toute facilité, & sans aucune violence.

Martial a recogneu la mesme puissance à ce qu'il dit, & *pigro ventri non inutiles betas*, & ne se faut esmerueiller, si en vn mesme simple se

L. 2. de la  
dieta.

trouue

trouue dequoy faire le ventre lasche, & le ref-  
treindre, car comme auons touché auparauant, la  
raison ne repugne rien à cela, & l'autorité de  
Galen est confirmée par l'ordinaire experience.

*Cha. 40. l.  
2. des ali-  
mens, com.  
en la sent.  
46. sect. 1.  
liure des  
fractures.*

Galen en plusieurs parts fait grand cas des bet-  
tes, & meismement au liure 8. des simples, disant  
qu'elles ont vne qualité nitreuse, par le moyen  
de laquelle, elles sont resolutiues, absterfiues, &  
purgatiues, tant par le nez si on reçoit leur ius,  
par les narines, que par le fondement: & mesme  
que ledit ius (ce que nous experimentons souuét)  
adiouste aux clisteres, n'est de peu de valeur, pour  
attirer les excremens du ventre, voire lors qu'ils  
sont si endurcis, que les autres clisteres, qu'on ap-  
pelle lenitifs, sont de nulle efficace. Quant à la  
portio aliméteuse elle est fort debile aux bettes,  
comme aussi à toutes herbes potageres, tellemét  
qu'on en vse plus pour accompagner le pain, que  
pour aliment: & Galen mesme les a mises en ce  
rang la, suuant l'intention de son maistre & le  
nostre Hippocras. Le vulgaire a par experience  
aussi, que ce simple fait bon ventre, non seulemét  
pris en breuuage, mais aussi mis en iniection par  
le fondement, comme auons des-jà dit: & pource  
que le corps & substance de bettes, est plus ad-  
stringente que laxatiue, (car par la coction, el-  
les perdent leur introsité & acrimonie, qui est  
la principale cause de la purgation) de là vient  
qu'on ne les peut donner en autre forme de me-  
dicamens qu'en breuuage. Il est certain que du  
ius simple & depuré, on feroit avec le miel vn  
bon sirop laxatif: le mesme pourroit-on faire  
des

*Des arroches & blettes.*

CHAPITRE XV.

**A**len au second liure des alimens, conioint ces deux simples ensemble, comme estans d'une mesme puissance: car (dit-il) elles sont si fades & destituees de saueur, qu'on les iugeroit estre destituees de toutes proprietes. Plin en escrit au-<sup>L. 20. cha. 22.</sup> tant des blettes, disant la blette est vne herbe fide & sans saueur & acrimonie aucune, & de là est venu que dans Menander, les maris voulans outrager leurs femmes, les appellent blettes. Plautus aussi *in truculento bliteam meretricem nominat*: les Latins aussi à l'imitation des Grecs appellent *bliteos homines*, ceux qui sont sans industrie, acroupis & feneans.

Il n'est pas allés liquide qu'est ce que nous devons entendre par le nom de blette, ou bliton, car Dioscoride en depeint de trois sortes, tout ainsi que des bettes, assavoir des noirs, des blancs & des rouges: combien que nous n'ayons en ce país qu'une sorte de simple, laquelle nous entendons par le nom de bliton, aussi l'appellons nous en nostre langue blet, qui est vn simple tât cogneu, que la populace en vse pour faire potages, à faute des espinars, bettes, & autres herbes

N

potageres, venât sans culture copieusement parmi les autres ortolailles, desquels aussi les châps cultivez sont quelquesfois bien peuplez. Le *prædium rusticum* de Charles Estienne, pense que le bliton soit ce que le vulgaire appelle espinard; mais il y a bien grande difference, entre nos espinars & le bliton. Quoy qu'il en soit il est verifié, que ce que nous entendons par le nom de blette, ou bliton, à les mesmes facultez que Galen remarque au sien. Tous les auteurs Grecs attribuent à ce simple la vertu de lâcher le ventre. On n'a pas expérimenté en nostre bliton, ce que Pline a recogneu au sien, disant qu'il est si mauvais à l'estomach, & trouble si fort le ventre, qu'il engendre la maladie appelée *cholera morbus*: on en peut vser de mesme façon, comme de la porree, cy dessus escrite, bien est vray qu'en ceste cy n'y a rien d'astringent.

Liv. 3. des  
alimens,

Quant aux arroches, elles sont plus vsitees & plus communes, encores qu'elles ne croissent que par la culture, aussi sont elles meilleures, & reçoivent plus fidellement le goust de la saulce qu'on leur adiouste, que les blettes: aussi sont elles nommees en France bonnes dames. Nous en remarquons en ce pais de deux sortes: vne domestique, qui croit seulement aux iardins par la culture, tout ainsi que les autres herbes potageres: l'autre sauvage, de laquelle le vulgaire vsé aussi, comme de plusieurs autres herbes champêtres. Quant à la puissance solutive, elle n'est pas esgale en l'une & en l'autre espee: car nous auôs par experience, que les arroches sauvages (les-  
quelles

quelles le vulgaire en Prouence entend sous le nom de ceniflons ou ciniflons ) sont beaucoup plus laxatives que les domestiques : aussi ont elles certaine acrimonie & amertume, que les sulfites, desquelles degenerent touchant l'insipidité que les arroches ont : & c'est pourquoy aux inflammations, qui demandent la refrigeration (comme sont les erisipeles) on use plustost des arroches domestiques que des autres: au contraire, pour lâcher le ventre, les champestres sont plus convenables. Et pource que nous traitons en ce liure des simples, qui outre le pouvoir de faire bon ventre, ont aussi quelque chose pour alimenter le corps : en ce fait nous preferons les arroches des jardins, desquelles l'une & l'autre commodité peut réussir: quant à leur graine, elle degeneré des feuilles, car en elle ne se trouve rien pour nourrir: & neantmoins elle est estimée d'une puissance tres-laxative, laquelle n'a pas long temps a esté recogneuë par aucuns Empiriques, en apres practiquee par plusieurs Medecins rationels: & mesme qu'aux potions vomitives, nous avons de coustume de mettre ladite graine en decoction, laquelle purge aussi par le fondement, non sans grande fascherie & trouble de l'estomach: qui est cause qu'elle a besoin de la correction propre aux medicamens du premier catalogue: nous userons des feuilles comme des autres herbes potageres.

## Des espinars.

## CHAPITRE XVI.

**A**Vx liures de la matiere medicinale de Dioscoride, nous ne trouuons (à mon aduis) aucun nom, sous lequel nous puissions entendre les espinars, quoy qu'ils soyent si vulgaires & familiers par tout, & mesmement en ce pais. qu'il n'y a contree en iceluy, en laquelle, voire l'hyuer (car on les defend facilement du froid) on n'en puisse recouurer. Quelques vns veulent dire, que Dioscoride a comprins sous le nom de *chrisolachanon*, tant les arroches que les espinars: mais ce nom ne conuient aucunement aux espinars, lesquels n'abandonnent iamais leur verdure, non seulement aux fueilles & à leur tige, mais aussi aux semences, & toutesfois le nom de *chrisolachanon*, signifie herbe doree, ce que me fait croire que les anciens Grecs, & mesme ceux qui sont venus apres Galen, comme Oribase, Paul Aginette, n'ont point eu en vſage les espinars, à cause que peut estre ils ne croissoyent pas pour lors aux prouinces qu'ils ont frequētees: & mesme que quelques vns sont d'opinion que ceste herbe a este premieremēt veuē en Espagne, d'où elle semble auoir retenu le nom de *spanacum*, ou *hispanicum olus*, combien qu'il est vray semblable, qu'on les appelle espinars, pour raison de leur semence espineuse. Donc des espinars, les

vns

vns sont agrestes, les autres domestiques : quant aux agrestes, ils se treuvent seulement aux montagnes du Dauphiné, de terre neufue, & de la haute Prouence, desquels les plebees de ces contrées là, vsent comme des herbes potageres, les appellans vulgairement *sanguaris*, auxquels reconnoissent quelque pouuoir de nourrir & de laxer le ventre. Des espinars domestiques nous en auons aussi deux sortes, l'vne femelle qui est sans graine, ou si en a, est sterile sans pouuoir d'engendrer son semblable : l'autre masse qui en son temps est toujours chargé de semence espineuse & picquante, propre pour la purgation : de tous les deux on vse coustumierement aux repas ordinaires, au printemps & l'automne, & mesmement en careme & vne bonne partie de l'hyuer : en quelque façon qu'on les appreste, ils gardent toujours leur vertu laxatiue. Bien est vray qu'elle est de beaucoup diminuee, lors que par expression, on tire vne bonne partie de leur ius, auant que les apprester par le feu : de sorte que celuy qui vsera des espinars, plustost pour auoir bon ventre, que pour s'en nourrir, les doit manger avec tout leur ius, duquel ils sont si pleins, qu'ils peuuent estre cuits sans eau en leur propre humidité : laquelle pour estre accompagnée de certaine acrimonie, fait que les espinars sont autant, ou plus laxatifs, qu'aucune des herbes potageres : & si n'estoit que la meslange des passerilles, des figues, du sucre & autres choses, & la diuersité de les aprester, les rend familiares à nostre naturel, seroit bien peu de chose leur portion

nourrissiere, & beaucoup la vertu laxatiue. Parquoy les espinars ( comme dit est ) prins avec tout leur ius, sans meflange, ny apprest trop laborieux, sont tres-bons pour tenir le ventre lasche: toutesfois pource que leur puissance solutiue, n'est pas beaucoup arrestee, par la preparation avec les figues, raisins, ou panes, prunes, & avec l'huile, ioint aussi qu'autrement ils ne sont guieres amis de l'estomach, & engendrent au ventre de vapeurs & ventositez molestes: leur vsage sera plus asseuré pour les delicats, moyennant les preparations susdites, faictes toutesfois de sorte que les espinars retiennent tousiours leur ius.

---

*Des chous.*

CHAPITRE XVII.

**L**Es anciens ont eu en si grande estime les chous, qu'ils ont avec toute asseurance preferé, ne pouuoit estre aucun malade, qui ne peut receuoir quelque soulagement, par l'administration des chous. Chrisippe Medecin tres-ancien, est dit auoir occupé vn assés insigne volume en la description des remedes, que les hommes peuuent receuoir de ce simple en toutes les maladies du corps: tellement qu'on a estimé, n'estre chose digne d'admiration, si les Romains par l'espace de six cés ans ( quoy que soit faux que les Medecins en ayent

en ayant tant de temps esté absens ) se sont contentez des chous seulement , pour medecines en toutes leurs maladies. Ce que ne peut estre vray, qu'à nostre confusion: nous dis-je à qui non seulement la terre Prouençale, mais aussi toutes les prouinces de la France, sont insuffisantes pour treuver dequoy faire la medecine au moindre malade du monde: tellement que si les pharmacopeces & dispensaires des Arabes estoient perdus, ou que la nauigation & traffique en terre estrange, fuisse interdite, nous serions empeschez de faire la medecine. Retournans donc aux chous, tout au commencement noterons qu'il en y a de trois sortes, desquelles Dioscoride parle en trois diuers chapitres: l'une est des domestiques: l'autre des sauuages: la troisieme des marins, desquels auons parlé au premier liure. Quant aux sauuages, nostre intention n'est pas d'en parler en ce lieu, combien que nous ayons remarqué autresfois en iceux la faculté laxatiue: & Dioscoride recognoit aux cimes d'iceux, quelque chose bonne pour nourrir: c'est donc pour les domestiques que ce chapitre a esté commencé, desquels nous auons en ce pais de plusieurs especes: car les vns sont blâcs, les autres verds, & quelques rouges: les vns ont les fueilles larges & crâsses, les autres minces & crespes: les vns les ont esparfées & esgarees, les autres vnies & amassees quasi comme en vn globe, lesquels on nomme chous cabus ou capus: toutes ces especes de chous semblent auoir mesme force laxatiue. *L. 2. de la dieta.*  
Car Hippocrate, Galen, Oribase, & les autres

*L. 2. ch. 43.  
des ali-  
mens.  
Chap. 1. 2.*

qui parlent de la vertu de ce simple, disent sans rien spécifier, qu'aux chous se treuve dequoy faire bon ventre: toutesfois nous qui auons conféré les vns avec les autres, treuons que les rouges, & ceux qui ont la couleur verte obscure, sont beaucoup plus laxatifs que les blancs, ny que les capus: ce que faut entendre de leur ius ou du bouillon premier, pourautant que leur corps & la portion plus materielle d'iceux, est plustost adstringente que laxatiue: car il est tres-clair en nostre medecine, que les choses ou plus materielles & crasses elles sont, tant plus tardiues se montrent en leur distribution, & par mesme moyen arrestent le ventre: d'où est confirmée l'opinion de Galen, disant que plusieurs plantes sont saisies de contraires facultez, lesquelles sont manifestees selon la diuersité de leur preparation. Et c'est pourquoy Dioscoride tient que les chous des iardins, legerement bouillis, font bon ventre, & au contraire, s'il est largement cuit l'arreste, tellement qu'il est de tant moins laxatif, & plus adstringent, d'autant qu'on le fait bouillir plus long temps: car par la longue coction il laisse certaine acrimonie qu'il a, laquelle facilement s'esuanouyt: ioint aussi que (comme dit Galen,) il est impossible que les choses qu'on cuit gardent leur propre naturel, & principalement si elles sont cuittes en quelque humidité estrangere, & non à la leur naturelle.

Galen enseigne deux façons d'aprester les chous, vne pour lascher le ventre, l'autre pour l'arrestter. A la premiere il fait bouillir les fucilles  
des

des chous en l'eau legerement, bien tost apres il iette lesdites fueilles dans vn autre pot qu'il a preparé avec l'huile & le garum, duquel auons parlé auparauant: au lieu duquel nous pouuons aussi mettre le sel commun: en la seconde qu'il fait pour arrester le flux de ventre, il met lesdites fueilles desja cuittes & bouillies, derechef dans vn autre vaisseau plein d'eau chaude, en laquelle estant cuittes vne autrefois, laissent totalement l'acrimonie & introfité qu'elles auoyent auparauant, & avec elle toute leur puissance laxatiue.

Parquoy la premiere & legere decoction des chous est tres-bonne pour laxer le ventre, comme aussi le chou mesme ainsi cuit & mangé avec le sel & l'huile: lesquels cuits plus que d'une fois, sont adstringens. Le ius des chous non cuits est de plus grande vertu pour faire bon ventre: mais en iceluy ne se trouue rien pour nourrir, sinon qu'il combat en vn estomach famelique (comme en temps de cherté de viures) lequel se satisfait de tout ce qu'il rencontre: d'où vient que tels estranges alimens engendrent d'humeurs deprauez si faciles à receuoir la corruption, que souuent ils sont causes des fieures pestilentiellles, & des autres maladies populaires.

Il y a vne infinité d'autres simples en ce païs, de mesme vertu & efficace, que ceux que j'ay rangez au premier, second & en ce troisieme liure, lesquels j'eusse adioustez pour la preuue de ma proposition, n'estoit que j'auois peur d'estre trop proluxe, & de sembler descrire de

choses qui font de soy affés manifestes & probables. Joint aussi que tant de tesmoins inobies-  
tables que j'ay produits, doyent suffire pour la  
confirmation de ceste verité, laquelle j'espere  
auecl'aide de Dieu, d'establiir & renforcer enco-  
res mieux, tant par le denombrement des reme-  
des particuliers & chirurgicaux, repellens, atti-  
rans, suppuratifs, mondificatifs, aglutimatifs, &c.  
& sudorifiques, pour chasser hors de nos bouti-  
ques le gaiac, la sarza parille, la racine de cinna,  
& autres piperies que les estrangers nous ont  
faites aualler auparauant, que par vn dispensaire,  
qui sera dressé, non seulement pour la nation  
Prouençale: mais aussi pour toutes les autres  
prouinces de ce Royaume de France.

Là où nous ferons vn paradigme &  
exemplaire de tous les medica-  
mens vniuersels & topiques,  
qui sont necessaires pour  
la curation de tous  
les genres des  
maladies.

*Fin de la premiere partie de la Pharmacie  
Prouençale.*

